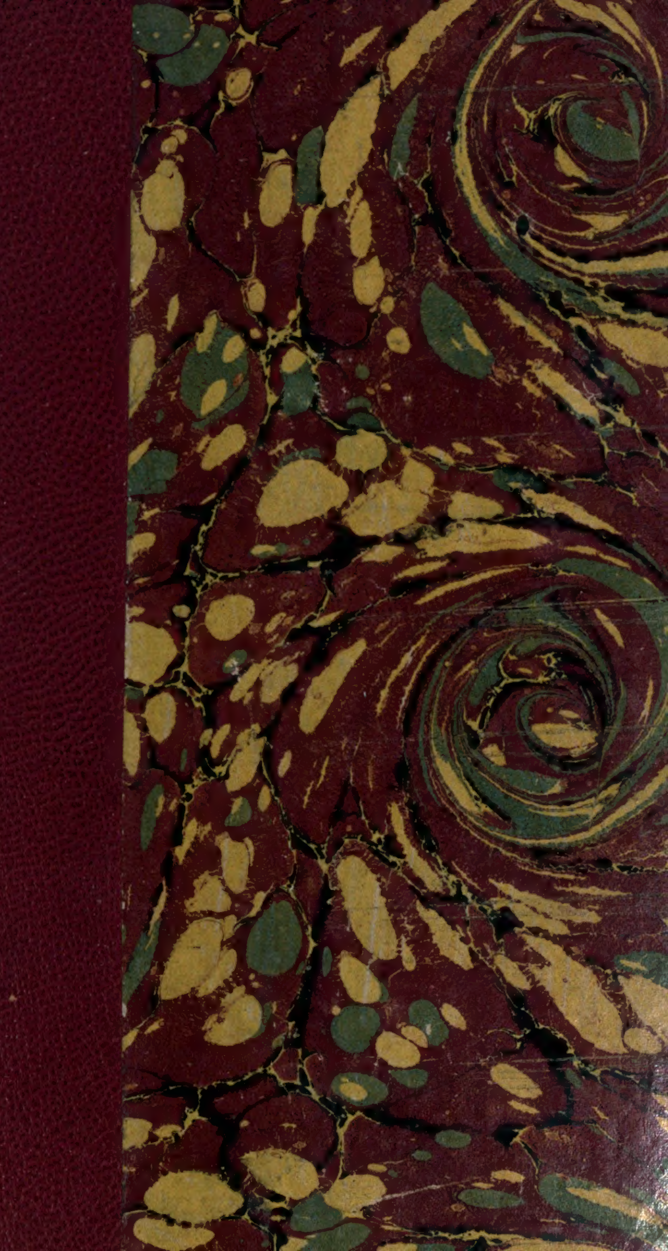
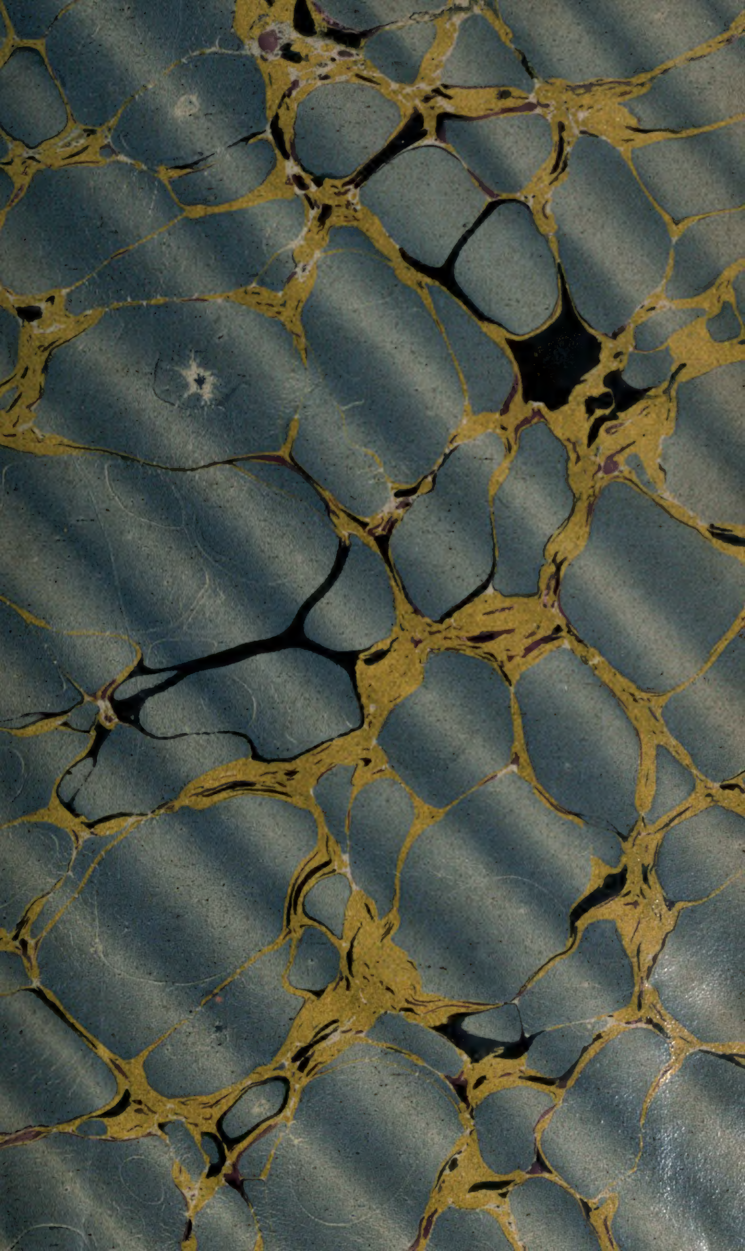






MICHEL PROVINS

LES SEPT CORDES DE LA LYRE



EUGÈNE FASQUELLE, ÉDIT

LES SEPT CORDES

DE LA LYRE

DU MÊME AUTEUR

Lettres d'hommes . . . . 1 vol.
La Femme d'aujourd'hui . . . . 1 vol.
Dégénérés. . . . . 1 vol.
Les Lendemains d'aujourd'hui (couverture en couleurs de Lucien Métivet). . . . . 1 vol.
Les Passionnettes (illustrations de Lucien Métivet). 1 vol.
Heures conjugales (couverture en couleurs de Lucien Métivet). . . . . 1 vol.
L'Entraîneuse (couverture en couleurs d'Henri Gousse). . . . . 1 vol.
Comment Elles nous prennent . . . . 1 vol.
Le Fond secret. . . . . 1 vol.
Nos Petits cœurs . . . . 1 vol.
Du Désir au Fruit défendu . . . . 1 vol.

THÉATRE

Le Talion, comédie en un acte.
L'École des Flirts, comédie en un acte.
Dégénérés, comédie en trois actes.
Incompatibilité d'humeur, comédie en un acte.
Les Arrivistes, comédie en quatre actes.
Le Feu sous la Cendre, comédie en un acte.
Le Fruit défendu, comédie en un acte.
Le Vertige, comédie en quatre actes.

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

MICHEL PROVINS

LES SEPT CORDES

DE LA LYRE

PARIS
Librairie CHARPENTIER et FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

LES SEPT CORDES DE LA LYRE

PRÉLUDE

JASSIN, quarante-huit ans, le physique malicieux, doucement sceptique, encore séduisant, quoiqu'un peu griffé par la vie passionnelle. Autour de l'homme, l'auréolant, la légende de celui qui aima beaucoup et fut beaucoup aimé. Légende très peu au-dessus de la vérité : Jassin fut et reste, non pas l'amant *des* femmes, mais de la femme, l'amoureux dilettante de cette mystérieuse et mouvante énigme. De ses multiples expériences, il garde une philosophie plus profonde que désabusée, et si humaine ! Sur ses amertumes même glisse un sourire, parce qu'elles viennent de la femme. Aujourd'hui, non pas à la retraite, mais en demi-solde du sentiment, il s'amuse du monde comme d'un spectacle, jugeant les coups, les conseillant quelquefois.

STANISLAS DE VILBRAY, dit *Stany*, vingt-cinq ans. Un de ces merveilleux adolescents comme en produisent quelquefois, à Paris, nos moyens intensifs de culture intellectuelle et artistique. Nature supérieurement sensible mais très saine, de la tête et des muscles, un physique trahissant

l'indéfinissable charme de l'atavisme maternel : en tout, un viril prédestiné aux plus précieuses religions féminines.

Chez Jassin.

JASSIN, *se levant, très cordial, à l'arrivée de Stany.* — Je t'attendais.

STANY, *très supris.* — Comment pouviez-vous savoir?...

JASSIN. — N'est-ce pas le jour de tes vingt-cinq ans, et n'as-tu pas dans ta poche une lettre que ton père, avant de mourir, il y a sept ans, avait chargé son notaire de te remettre, ce matin même?...

STANY. — En effet. Vous la connaissez?

JASSIN. — J'en connais seulement l'idée principale, ton père ayant dû demander mon consentement à ce qu'il attendait de moi.

STANY, *tirant la lettre.* — En voici les termes. (*Lisant.*) « Mon cher enfant, dans presque toutes les actions humaines, il y a un ressort, apparent ou caché, qui est l'influence de la femme. Excellente ou dangereuse, cette influence est le centre de l'existence des êtres d'élite comme toi. Très intelligent, très riche, en pleine éclosion de rares facultés, tu seras fatalement la fleur tentatrice et tentée que recherchent ces papillons. Il importe de les bien connaître. Pour cela, les inexpérimentés commencent par le mariage. C'est, au contraire, par lui qu'on doit finir, puisque c'est ce qu'il y a de plus difficile. Avant

donc d'arriver au problème de la femme à soi, il faut prendre et apprendre les autres. La pratique n'y suffit pas, étant presque toujours maladroite; elle devient féconde, étant dirigée par un guide sûr. Pour toi, il n'en peut être de meilleur que Jassin, mon vieux camarade et ton grand ami. Il a accepté, écoute-le. Il te fera faire toutes les classes; après quoi, tu pourras, si cela te plaît, entrer dans le mariage sans y être trop victime ou trop dupe. J'ai l'espoir de t'adoucir ainsi la route de la vie, qui est toujours un peu ce que le cœur la fait. »

JASSIN, *amical.* — Eh bien! mon cher Stany, je suis à ta disposition.

STANY. — Comme cela, tout de suite?

JASSIN. — Il n'y a pas de temps à perdre. Tu es à cet âge très justement choisi où le jeune homme finit et où l'homme commence. Commençons avec lui. (*Il le fait asseoir à côté de lui.*) Au point de vue cœur, où en es-tu?

STANY, *amusé.* — Rien de sérieux. Quelques flirts échangés sans résultat.

JASSIN. — Et au point de vue... physiologique?

STANY. — Quelques voluptés achetées au comptant.

JASSIN. — Parfait. Terrain excellent pour y travailler. Maintenant, un peu de psychologie. Désires-tu la femme?... Oh! non plus le bel animal payé qui est un corps sans âme, mais la créature à conquérir, l'être exquis, complexe, atti-

rant et décevant, adversaire toujours, alliée seulement pour une envolée d'idéal ou de passion, qu'on adore aujourd'hui, qu'on détestera demain, qui mérite tout cela, qui nous domine ou nous est inférieure de toute la puissance ou la bassesse de son sexe. Désires-tu cette femme?...

STANY. — Avec tout l'enthousiasme de mon rêve.

JASSIN. — C'est à merveille!... (*S'installant.*) Prends une cigarette!... Si, si... ça donne de la légèreté aux idées... Tu penses bien que je ne vais pas te faire un cours de pion. Nous causerons en camarades; je resterai l'aîné, voilà tout. Voyons, que penses-tu de la femme en question?... de celle que nous avons à attaquer?

STANY. — Je la crois très différente des natures d'autrefois et très spéciale à notre époque.

JASSIN. — Oui, la femme est un être d'adaptation, elle se façonne à toutes les situations et à tous les temps. Celle d'aujourd'hui porte donc l'empreinte du nôtre, mais elle n'est pas si dissemblable de ses sœurs du passé. Les femmes gardent plus intact que nous le fond d'humanité, — chose très logique, puisqu'elles le transmettent, — et puis surtout elles ont commencé par être Ève et elles le sont restées.

STANY. — Ce qui signifie que, pour les avoir, il faut toujours un peu, dans des tons différents, jouer l'air du serpent?

JASSIN. — Tu y es. Il y aura, en effet, toujours

un serpent et une femme dans l'affaire, symboles de la tentation et du fruit défendu. Envisageons quelques principes. Ce que ton père a voulu, et ce que je veux, moi aussi, c'est que tu connaisses bien la FEMME! Mais, ce n'est pas là une unité synthétique qui résume toutes les individualités.

STANY. — On ne peut pas dire : qui connaît une femme les connaît toutes.

JASSIN. — Ah! mais non. Il serait même plus juste de dire : qui les connaît toutes n'est pas sûr d'en connaître une. Seulement, en suivant la méthode expérimentale, on peut se rapprocher le plus possible de la vérité.

STANY. — La méthode de l'histoire naturelle, par exemple, qui établit des espèces!

JASSIN. — Précisément. L'histoire qui nous occupe étant on ne peut plus naturelle, les *sujets* peuvent se catégoriser en classes. C'est là où je voulais en venir; tu vas plus vite que moi, tu me devines, c'est parfait!... Tu seras un excellent élève.

STANY, *souriant*. — Je m'appliquerai. Donc combien de classes?

JASSIN. — Attends! Une comparaison, d'abord. Tu connais l'expression courante : toute la lyre?... Appliquée à une chose ou à un être, elle signifie que cette chose ou cet être possède l'ensemble des qualités, des notes de l'instrument. L'expression se dit beaucoup des femmes et elle est très exacte, les femmes d'aujourd'hui, —

c'est là leur caractère spécial, — étant prodigieusement sensibles à toutes les vibrations, les prolongeant à l'infini, et capables d'en faire de grinçantes cacophonies ou de sublimes harmonies. Pour que tu sois entièrement éduqué, il faut donc que tu arrives à posséder toute la lyre féminine.

STANY. — Et la lyre a sept cordes?

JASSIN. — Classiquement, oui. C'est, en effet, sept études féminines que nous aurons à prendre sur le vif!... C'est-à-dire, toi, le vif, et moi la théorie. Sept genres qui peuvent comprendre à peu près tout l'ensemble des sujets. Je les énumère dans l'ordre où tu auras à les apprécier : 1° *La Passionnée*...

STANY. — Pourquoi celle-ci la première?...

JASSIN. — Parce que la plus facile.

STANY. — La plus agréable aussi?

JASSIN. — Ne te figure pas que les autres, moins commodes à obtenir, soient sans agrément!... Au contraire! (*Reprenant.*) Donc, *primo* : la Passionnée, et, sous ce titre, se rangent naturellement toutes les femmes de tempérament entier, les voluptueuses, les impulsives, les vibrantes aux choses d'art, les emballées, etc...; 2° *Celle qui s'ignore ou qui ignore*, la pratiquante d'une religion où il n'y a pas encore eu de révélation : classe assez étendue, allant de l'innocente, — car on peut être innocente, même en pratiquant, — jusqu'à celle que j'appellerai l'*indéclanchée*,

et, entre les deux, la naïve, l'endormie, la bébête, le fruit vert, etc...

STANY. — Vous êtes très intéressant.

JASSIN. — Merci, farceur. Tu aimerais mieux la pratique? On y arrivera; (*Continuant.*) 3° *La chercheuse*, embrassant — c'est une manière de parler, — embrassant : la curieuse, la rêveuse, la fureteuse de sentiments, la gourmande de sensations : une nature de demi-tempérament, aimant les pièces singulières ou rares; 4° *L'ambitieuse...*

STANY. — Oh! je vois la variété : femmes politiques, littéraires, les carriéristes, les poseuses, toutes celles que la vanité affole.

JASSIN. — Très bien, élève Stany. Allons, dis un peu sur l'article 5 : *La femme d'esprit?...*

STANY. — Les amoureuses de tête, parbleu!...

JASSIN. — Bravo!... On fera quelque chose de toi. Oui, les raffinées, les délicates qu'il faut prendre par l'intelligence... par le haut! Avec elles, les mots valent mieux que les gestes, pourvu qu'ils soient bons. Dérivées de cette classe : les flirteuses.

STANY. — Enfin, sixième et septième catégories?...

JASSIN. — Sixième : *L'Incomprise*, étiquette qui couvre les ennuyées, les ratées, les maladroites, les délaissées, généralement toutes les mécontentes du sort. Et septièmement : *La dévote*, qui se définit d'elle-même, la dévote reli-

gieuse ou laïque, la sournoise, l'eau dormante, la puritaine, l'hypocrite de toutes nuances

Stany, *riant.* — Eh bien ! quand j'aurai passé par toute cette gamme !...

Jassin. — Tu commenceras à pouvoir faire, sans trop de fausses notes, de la musique de chambre. Abordons les principes généraux à appliquer devant l'ennemi.

Stany. — La tactique ?...

Jassin. — Oui, tactique, stratégie, travaux d'approche, cheminement. En premier lieu, étudier la position à enlever, déterminer les caractères et la classe de la femme en observation. Lorsqu'on les connaît, se demander si, personnellement, on répond à ces caractères, et si on ne les a pas, — on ne peut pas tous les avoir, — se les donner provisoirement. Pour une passionnée, être Antony ; pour Juliette, Roméo ; pour Mme Récamier, Châteaubriand ; pour Héloïse, Abeilard ; — toutes proportions gardées, bien entendu !... Il faut se faire toujours le miroir des pensées de la femme...

Stany. — ...Qui aime sinon à réfléchir, du moins à se réfléchir.

Jassin. — Juste. En second lieu, pour toute femme, il y a le « point vulnérable », et « le moment ».

Stany. — Ah ! si on savait le moment, disait Ninon !

Jassin. — Tu possèdes tes classiques. Saisir le

moment est une question d'intuition, découvrir le point vulnérable, — qui devient toujours le point de chute, — est une question de psychologie. Et, en résumé, tout cela constitue la première étape : *Préparation*.

STANY. — La deuxième, l'*Action?*...

JASSIN. — Naturellement, impétueux jeune homme; et la troisième s'appelle la *Rupture*.

STANY. — Vous l'envisagez?

JASSIN. — En toutes choses, il faut considérer la fin. Il y en a toujours une, très différente, suivant la nature de liaison, et il importe que cette fin, comme toutes les morts de choses, d'êtres ou de sentiments, soit aussi douce que possible.

STANY. — Alors, pour tous les cas que je vais aborder, nous suivrons ce programme, et vous me conseillerez à chaque article?...

JASSIN. — Jusqu'à ce que tu puisses voler de tes propres ailes!... Là-dessus, fini pour aujourd'hui.

Il se lève.

STANY. — Où travaillerons-nous, la prochaine fois?...

JASSIN. — Sur le terrain. Je te donne rendez-vous, vendredi, au dîner de la comtesse Spadetti. Nous y trouverons Mme de Grèges.

STANY. — La belle Liane?...

JASSIN. — Sur laquelle on murmure cette devise : « Cornélie ne puis, Messaline ne daigne,

Liane suis. » Médite-la. Réfléchis à tout ce que je t'ai dit, et tiens-toi prêt à marcher au feu.

STANY, *riant*. — Je n'ai pas peur pour ma peau.

JASSIN. — Eh! eh!... il ne faut pas non plus l'exposer inutilement. (*Il reconduit Stany, qui se dispose à sortir. Lui tendant la main.*) Tu ne me demandes pas le prix de cette première leçon?...

STANY, *désignant un petit meuble où il sait que sont enfermés les lettres et les souvenirs d'amour de Jassin.*) — C'est peut-être à vous qu'elle a coûté cher?...

JASSIN, *triste*. — En effet!... Tu regardes mon... cendrier?

STANY. — De tout cela, il ne reste donc que des cendres?...

JASSIN. — A part quelques papiers, quelques miettes qui en sont presque, qui en seront bientôt, oui. Mais, sur ces cendres, comme dans les cimetières, au-dessus des tombeaux, flotte la substance immatérialisée de ce qui a été, l'âme des choses consumées...

STANY. — C'est une douleur?...

JASSIN. — Surtout une douceur; parce que, près d'entrer dans l'âge brumeux, en se retournant sur sa vie, on voit au moins la route où il y a eu des fleurs, des gîtes de joie, du soleil!...

STANY. — Alors, il faut aimer quand même?

JASSIN. — Oui, pour avoir de quoi, quand on est vieux, éclairer sa nuit!

LA PASSIONNÉE

Chez la comtesse Spadetti : le dîner du vendredi, où Jassin, professeur de psychologie et de tactique amoureuse, avait retrouvé, comme il était convenu, son élève Stany, placé à droite de Liane de Grèges. Une splendeur des yeux, de l'odorat et du goût, ce dîner; une splendeur due à la plus merveilleuse maîtresse de maison. Suivait l'heure délicieuse : celle où après le repas, les sens caressés par la succulence de la chère allument toutes les chimères de l'esprit. Aux hommes et aux femmes, qui se groupent au gré de leur fantaisie, la comtesse permet la cigarette, dont la légère fumée, avec celle des illusions, monte et s'évanouit.

STANY, *venant rejoindre Jassin sur un canapé lointain.* — Mon cher professeur, je crois que vous m'avez poussé une colle, l'autre jour, lorsqu'à la fin de votre première leçon vous m'avez proposé Mme de Grèges comme sujet d'étude.

JASSIN. — Parce que?

STANY. — Parce qu'en fait de nature brûlante,

je la crois plutôt hyperboréenne. Et pourtant je vous assure que j'ai beaucoup causé avec elle et que je l'ai observée avec un scrupule!

JASSIN. — En effet, je te suivais du coin de l'œil, tu n'en perdais pas une miette!

STANY, *enthousiaste*. — Ah! elle est admirablement belle, et avec une attirance, un rayonnement!

JASSIN. — Il y a au moins six mois que tu la connais; tu ne l'avais donc jamais regardée?

STANY. — Jamais autant. Seulement aujourd'hui, avec les diablesses d'idées que vous m'aviez mises dans la tête!...

JASSIN. — Alors, parce qu'en pleine table elle ne t'a pas « reluqué » et n'a pas tenu des propos de corps de garde, tu en conclus que c'est une femme de glace?

STANY. — Mais elle ne m'a répondu que des choses parfaitement indifférentes.

JASSIN. — Novice!... Regarde-la donc un peu, répondant aussi du bout des lèvres dans le groupe où elle cause. Pourtant, déjà deux fois, profitant d'un jeu d'éventail, elle a jeté les yeux de notre côté; son intérêt est là, elle devine que nous parlons d'elle.

STANY. — Vous la croyez vraiment susceptible de pouvoir être un peu intéressée?

JASSIN. — Elle? Mais c'est l'instrument féminin le plus complètement passionné qui soit! Détaille avec moi : une gorge et des attaches aux

mouvements lents, souples, de félin, un épiderme légèrement duveté, le duvet des fruits en pleine saveur, prêts à être cueillis, des lèvres...

STANY. — Minces...

JASSIN. — Parce qu'elle les serre... mais, au contraire, fermes, rouges, imperceptiblement humides, des lèvres gourmandes, voluptueuses, des lèvres qu'on sent vouées au baiser, comme d'autres à la prière!... Un nez aux ailes ouvertes aspirant la vie, des cheveux serrés, innombrables, végétation admirable poussée dans un terrain puissant. Enfin, des yeux!...

STANY. — Oui, étranges!

JASSIN. — Mieux que cela : révélateurs. Des yeux ayant dans une limpidité de surface des profondeurs de gouffre, et après de la lumière des ombres brusques comme celle des nuées d'orage sur les eaux ensoleillées. Ame à part, et elle en a une très intéressante, c'est un splendide animal!

STANY. — Tigre royal!

JASSIN. — ...Disposé à te faire patte de velours.

STANY. — Qu'en savez-vous?

JASSIN. — Mon petit, il y a ce que le langage vulgaire nomme l'*odor di femina*. Psychologiquement, c'est vrai. Le désir même inconscient d'une femme se trahit immatériellement comme l'ozone trahit le fluide. Le vieil homme de chasse le perçoit instinctivement. Tu n'es pas encore fait au gibier, sans cela tu aurais deviné comme moi.

STANY. — Alors, j'aurais des chances?

JASSIN. — Tu as neuf chances sur dix, si tu manœuvres comme il faut.

STANY. — Je vois : prudence, siège en règle, chauffage lent et progressif...

JASSIN. — Oh! pas ça. Tu chaufferais pour un autre. Tu vas, au contraire, opérer par surprise et violence.

STANY. — C'est que je ne lui ai jamais dit que des galanteries assez peu osées. Entre cela et... l'investissement...

JASSIN. — Il n'y a que l'épaisseur d'un geste opportun. Si tu ne so s pas d'ici maître de la situation, c'est que tu auras gaffé.

STANY. — Comment! vous voulez que ce soir?...

JASSIN. — Tout à l'heure, quand la foule des invités venus pour la soirée permettra l'indépendance des tête-à-tête, vous avez là-bas un coin de serre qui semble fait exprès. Elle connaît sa tactique, je te garantis. Elle y passera. A toi de l'y arrêter... et de lui parler ensuite en écoutant...

STANY. — Mon cœur?

JASSIN. — Non!... ta jeunesse!

Stany s'installe dans la serre et, quelques instants après, Liane, qui avait vu cette installation, passe lentement, nonchalamment, comme si elle venait chercher un peu d'air plus frais ou étudier les fleurs rares du jardin.

LIANE, *apercevant Stany qui se lève.* — Tiens! vous étiez là?

STANY. — Je trouve ce coin délicieux pour rêver.

LIANE. — Tout seul?

STANY. — Je préférerais à deux!... Si j'osais vous demander ce plaisir? (*Elle joue une hésitation.*) Oh! ce n'est pas un huis-clos, il y a je ne sais combien de portes ouvertes, et sauf dans l'angle de massif où nous sommes, on peut être vu de tous les côtés.

LIANE, *riant.* — Alors, restons dans cet angle.

STANY. — Je ne vous fais pas peur?

LIANE. — Pourquoi? Il me semble qu'à dîner vous ne m'avez pas dit des choses bien terribles.

STANY. — J'ai été stupide, n'est-ce pas?

LIANE. — Mais non. Vous avez eu la conversation du parfait voisin de table, sur la musique, les théâtres, les incidents à la mode, le danger et l'agrément des autos...

STANY. — Vous vous moquez!

LIANE. — Oh! par exemple! pouvez-vous dire!... Moi, qui vante toujours votre correction, votre excellente éducation!

STANY, *piqué.* — Oui! eh bien! ce n'est pas l'envie qui m'a manqué tout à l'heure de l'envoyer promener, ma correction!

LIANE. — Pas possible?

STANY. — ... Et si je vous avais dit le quart de ce qui passait d'idées folles dans ma tête, à côté de vous, je vous réponds que vous ne me

blagueriez pas sur ma perfection de voisin de table!

LIANE. — Vous me stupéfiez! Comment, vous?...

STANY. — Oui, moi, le petit jeune homme, le bon jeune homme! Si je vous parais cela, c'est parce que vous me figez. Chaque fois que je dois vous voir, je prépare des milliers de phrases, et ce soir, surtout, je m'étais promis... Et puis vous m'écoutez avec un tel air d'être ailleurs ou de me considérer comme la plus insignifiante des créatures que... que, je le répète, ça me fige.

LIANE. — Je vous fige moins, maintenant?

STANY. — Oui, moins... le tête-à-tête... Et puis j'avais tant de choses sur le cœur!

LIANE. — Dessus, ce n'est pas grave.

STANY. — Mais dessus, dedans, autour, partout. Ah! que vous êtes bien la chatte jouant avec la souris, l'énervant, l'égratignant, se rosissant le bout des griffes d'une gouttelette de sang... Je vous devine, maintenant!

LIANE. — Vous avez de la chance!

STANY. — Encore un de ces sourires de souverain mépris qui vous arrêtent les mots dans la gorge.

LIANE. — Il vaut mieux que les vôtres ne viennent pas jusqu'aux lèvres. Je les devine, moi aussi.

STANY, *s'emballant, très sincère.* — Non, non, vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a en moi de

jamais éprouvé, de vierge, pas au sens rigoureux de ce mot, bien entendu, mais dans ce qu'il traduit d'impression neuve, très troublante, très puissante. Oui, c'est tout cela qu'une fois au moins je voudrais vous persuader... J'essaie, vous voyez, mais les mots sont mauvais, les phrases banales... Mon Dieu ! qu'un homme réputé intelligent a donc de pauvres moyens pour exprimer ce qu'il ressent.

LIANE, *dont l'émotion qu'elle veut dissimuler se traduit par un battement de paupières.* — Mais il me semble que c'est très clair comme ça ; on comprend !

STANY, *démonté, n'ayant pas soupçonné l'émotion.* — Ah!... Et alors?

LIANE. — Alors, quoi? Où cela nous mènerait-il?... L'étape habituelle? Vous oubliez que j'ai un mari, des devoirs, des opinions à ménager!... Vous êtes très jeune ; moi, un peu plus âgée que vous... Si beau que puisse être un rêve, faut-il encore qu'il ait pour raison de vivre l'espoir d'un avenir.

STANY. — Il se suffirait et vivrait par sa force même.

LIANE. — Enthousiasme de jeune!

STANY. — Mieux! La foi de l'amour!

LIANE. — Qui finira un jour par l'athéisme. (*Singulière, un peu violente.*) Ou alors, si c'était vraiment?...

STANY. — Je vous jure...

Liane, *l'interrompant.* — Non, si c'était cela, j'aurais peur de vous et de moi!... (*S'éteignant.*) D'ailleurs, je ne suis pas la femme d'une de ces passions qui passent dans le cœur comme un ouragan!... J'analyse, je raisonne... Je pèse des conséquences!... Croyez-moi, mon cher ami, restons-en là... (*Elle se lève, très près de lui, d'apparence fort calme.*) Et tendons-nous la main comme après un assaut où, à notre insu, les fleurets se seraient démouchetés.

Stany, *lui gardant la main.* — Je reste blessé.

Liane. — D'épiderme seulement!

Stany a une seconde d'incertitude, étant pour l première fois en face de la femme qui se refus pour qu'on la prenne, il va croire à ce refus, l laisser partir, lorsque tout à coup, se rappelan le conseil de Jassin, il devine le sens de certain lueur trouble flambant dans les yeux de Liane. Il l'attire à lui, d'un mouvement brusque, éperdu, et sur la peau de la gorge lui impose un baiser de maître. Elle se livre, comme vaincue, et sans souci d'être vue, la tête égarée, lui rend sur les lèvres le baiser, presque une morsure. Puis ils se maîtrisent, reprenant une attitude, très pâles, leurs regards se disant la joie de l'irréparable.

Liane, *presque à voix basse, s'éloignant.* — Demain!... chez vous!...

. . . .

Cinq mois après, chez Stany.

Jassin. — Me voici... retour d'Espagne... Tu ne m'as pas assassiné de lettres pendant mon voyage.

STANY, *mélancolique.* — Comment? Je vous ai beaucoup écrit...

JASSIN. — Oui, au début de ta liaison avec Liane... des lettres enflammées, de vrais poèmes. Et puis ensuite, le silence! (*Malicieux.*) Le bonheur ne se raconte pas, hein?

STANY, *dubitatif.* — Oh! le bonheur!...

JASSIN. — Quoi?... Est-ce que Mme de Grèges n'est pas l'admirable et passionnée maîtresse que j'avais prévue?... Nature vibrante, emportée, faisant de la volupté un art...

STANY. — Si, si, elle est tout cela?

JASSIN. — Alors, qu'y a-t-il?... Quel est le cheveu?

STANY. — Je l'adore et elle ne m'aime plus.

JASSIN. — Ça ne m'étonne pas. Pour les passionnées de son espèce, l'amour est un incendie, splendide, fulgurant... Mais une fois éteint!...

STANY. — Pourtant, elle continue à venir à nos rendez-vous... comme machinalement, chaque fois un peu plus en retard...

JASSIN. — Habitudes de peau!... Les dernières cendres chaudes du brasier... A quand la prochaine entrevue?

STANY, *sombre, très agité.* — C'était aujourd'hui. Il est cinq heures... J'ai attendu tout l'après-midi... Elle va venir en courant, une visite de cinq minutes... Mais si je l'entends, je vous en prie, vous partirez!... Je veux la voir seule... Je veux lui dire...

JASSIN, *lui prenant le bras.* — Inutile!... Elle ne viendra pas.

STANY. — Qu'en savez-vous?

JASSIN. — Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr... Est-ce que, dans ses dernières conversations, elle n'a pas discrètement fait allusion à une absence possible?

STANY. — Oui, un séjour dans le Midi que veut lui imposer son mari.

JASSIN, *souriant.* — Oh! imposer! C'est plutôt de Grèges qui le subira. Voyage de circonstance et de transition qu'on va t'annoncer ce soir dans un petit mot très aimable, mais banal.

STANY, *fiévreusement.* — Comment! vous supposez?... Oh! non, non... elle est incapable.

> Sonnerie dans l'antichambre. Le professeur et l'élève se regardent : Stany, anxieux; Jassin, affectueusement ironique. Un domestique apporte un télégramme.

STANY, *voyant l'écriture, bouleversé.* — D'elle!

JASSIN, *l'empêchant de décacheter.* — Attends! Voici le résumé : impossibilité de venir, ordre du mari, départ subit, retour indéterminé, défense d'écrire, formule de tendresse quelconque. Maintenant, décachette!

STANY, *lisant, les yeux troubles.* — « Ami cher, je suis toute navrée de n'avoir pu aller près de vous aujourd'hui. Ce dont j'avais grand'peur est arrivé. Mon mari, ayant peut-être quelque soupçon, a décidé brusquement, pour ce soir,

notre départ. Nous allons à Nice. De là, paraît-il, en Italie, peut-être en Sicile; et je ne sais plus quand il lui plaira de nous laisser rentrer à Paris. Soyez raisonnable, pour qu'au moins je n'aie pas le chagrin de vous savoir malheureux. Les deux baisers que mes lèvres mettent pour vous sur ce papier vous diront toute ma tristesse. — Votre LI.

« *P.-S.* — Annette ne m'accompagne pas. Ne cherchez donc aucun moyen de m'écrire. »

STANY *reste anéanti, puis douloureusement.* — Mais vous connaissiez donc?

JASSIN. — Je connais la *manière* de cette catégorie féminine, et particulièrement celle de Liane, puisque je l'ai... éprouvée!

STANY, *bondissant.* — Comment! vous avez été?...

JASSIN. — Je l'ai été!... oui, mon petit, comme pas mal d'autres! Et comme toi, comme ces autres, je l'ai infiniment aimée!...

STANY, *pleurant de colère.* — Ah! la misérable!... Je vais...

JASSIN. — Tu vas lui faire tenir, ce soir, par Annette, un petit mot ainsi conçu : « Ma chère amie, j'ai reçu votre lettre, j'ai compris. Vous m'avez donné les heures d'amour les plus merveilleuses que j'ai vécues... Je resterai le meilleur de vos amis. » Comme ça, tu demeures un homme bien élevé, et tu gardes ce qu'il y a de meilleur dans une liaison d'amour : la possibilité d'en causer le souvenir.

L' " INDÉCLANCHÉE "

Chez Jassin, à la Croisette, près d'Épernon, très agréable propréité, ni castel, ni villa : la maison confortable du célibataire parisien qui aime à se reposer, tout en recevant quelques amis de choix. Stany villégiature chez son « professeur » depuis quelques jours. La veille, il y a eu une douzaine de personnes à dîner : voisins de campagne et indigènes d'Épernon. Jassin et Stany échangent des impressions à leur sujet, en fumant un cigare après le déjeuner, devant un admirable horizon de champs et de bois éclatant de sève printanière.

STANY, *voulant paraître indifférent.* — Qu'est-ce que c'est exactement que cette Mme Antoinette Reverchan que vous aviez à dîner, hier, avec son mari?

JASSIN, *riant.* — Ah! ah! Je t'y attendais!

STANY. — Comment? (*Il regarde Jassin, et devinant tout à coup.*) Parbleu! j'y suis!... Cette villégiature que vous m'avez offerte et que je ne m'expliquais pas, ce repas d'autochtones donné,

je le comprends maintenant : pour rendre plus intimes mes relations commençantes avec les Reverchan, tout était combiné par vous pour préparer le terrain de ma seconde expérience?

JASSIN. — Mon Dieu, oui. J'ai vu que tu étais suffisamment guéri de la première.

STANY, *songeur*. — Est-ce curieux tout de même!... L'autre jour, j'ai revu, en effet, Mme de Grèges, et nous avons causé comme de très affectueux camarades.

JASSIN. — Je te l'avais dit. La première rupture, c'est la première balle reçue dans la chair vive. On crie, on saigne!... Et puis, cela se referme. Cela s'est refermé, et vous restez bons amis. C. Q. F. D.

STANY. — Alors, pour en revenir à Antoinette?...

JASSIN. — Te rappelles-tu ma définition de la deuxième catégorie de nos études féminines?

STANY. — Par cœur. (*Récitant.*) « Seconde corde de la lyre : *celle qui s'ignore ou qui ignore*, la pratiquante d'une religion où il n'y a pas eu de révélation, classe assez étendue, allant de l'innocente, — car on peut être innocente tout en pratiquant, — jusqu'à celle qu'on devrait appeler l'*indéclanchée*... »

JASSIN, *l'interrompant*. — Tu sais ta leçon! Voici donc l'histoire des Reverchan ; tu concluras après. Antoinette, née de parents parisiens venus s'implanter à Épernon après fortune

défaite dans une vie mondaine au-dessus de leurs moyens : donc, atavisme latent de goûts luxueux, artistiques, jouisseurs, etc. La petite ensuite élevée dans les plus rigides principes provinciaux, afin qu'elle réalise le type de « la jeune fille sérieuse ». L'ayant réalisé, par une sorte de superposition de nature artificielle, est devenue l'épouse du notaire Reverchan, tabellion jusqu'au bout de l'âme et des cravates, comme tu as pu le voir.

Stany. — Elle doit avoir dans les vingt-quatre ou vingt-cinq ans, la notairesse?

Jassin. — Vingt-cinq, et déjà sept ans de mariage. Depuis ce mariage, n'ayant été que cinq ou six fois par an à Paris, assez peu pour n'en pas prendre l'état d'esprit, suffisamment pour en garder la tentation.

Stany. — Quant au mari, cela me paraît être une de ces huîtres!...

Jassin. — Professionnellement, non; mais conjugalement, oui. Il est de l'espèce très répandue de ceux qui s'imaginent qu'il faut enseigner à sa « légitime » le strict nécessaire pour la maternité, sans le moindre superflu.

Stany. — Les gens qui imposent les chemises de chasteté éteignent les lumières et les mots...

Jassin. — Et livrent une créature ainsi comprimée, si son tempérament a de l'horizon, au premier venu qui saura mettre de la virtuosité dans un baiser.

Stany. — Virtuosité me plaît! Et mon dilettantisme y serait volontiers porté au sujet de cette demi-provinciale qui devrait être assez... harmonieuse, si on savait en jouer.

Jassin. — Analyse-la un peu, pour voir comment tu progresses dans tes observations.

Stany. — Fruit encore vert, par suite du climat sentimental où on l'a laissé, mais prêt à mûrir s'il vient un jour d'été. De jolies lignes physiques, arrondies, savoureuses, trahissant le goût des sensations douces et tendres, un caractère qu'on sent tenu depuis des années en double bride, mais où il y a des impatiences, des piaffements; la voix clairement timbrée, mélodieuse, la voix qui est toujours un peu la musique de l'âme! Une seule chose me déroute : ses yeux! Ils sont gris, brumeux... pluvieux même.

Jassin. — Tu n'as pas vu, à certaines éclaircies de regard, que derrière cette pluie-là le soleil était prêt à percer? Un peu de bon vent chassant les nuages, et ça y sera. Allons, ton petit instantané psychologique n'est pas trop mal. Maintenant, tu te rappelles le premier acte de la tactique : *Préparation?* Comment vas-tu préparer?

Stany. — L'attaque brusquée m'a si bien réussi avec Liane de Grèges?

Jassin. — Ici, ce serait faute capitale. Comme dit le proverbe . « Mieux vaut douceur... » Campagne de longue haleine, cheminements succes-

sifs et progressifs : à chaque jour suffit son étape! Une fois, c'est une phrase à double sens; puis un frôlement appuyé de soupirs; une troisième fois, des confidences : excellent, la confidence! Les trois quarts du temps, c'est par ce sentier invisible aux autres qu'on se glisse dans la position. Enfin, dernière période : le hasard heureusement préparé d'un tête-à-tête. Pour ce dernier acte, je t'aiderai, et nous en recauserons.

STANY. — Je vous remercie.

JASSIN. — Ne me remercie pas trop, car bien des moralistes trouveraient le métier que je fais auprès de toi un peu équivoque. Je joue les Méphisto. Mais, après tout, ne tombent que les femmes qui doivent tomber; et puis, comme disait certaine grande dame du XVIII[e] siècle : « Une chute féminine, à y regarder de près, est si peu de chose! » Enfin, un acte d'amour est-il vraiment une chute? N'est-ce pas plutôt une ascension vers un idéal plus noble, vers un sentiment plus élevé que celui des coutumières et assez basses servitudes intimes d'un ménage sans amour ou que l'amour a quitté? J'ai sur tout cela des idées assez spéciales.

STANY. — Et très justes!

JASSIN, *sceptique*. — Oh! mon cher garçon, sait-on ce qu'il y a de juste ou d'injuste en ce monde? Il y a autant de morales que de peuples, et autant de consciences que d'individus. Et peut-être que chacun d'eux, dans les circonstances où

il est placé, avec ses facultés ou ses infirmités, a raison de penser et d'agir comme il le fait. Alors, ne creusons pas.

STANY. — Et agissons d'après nos forces déterminantes!

JASSIN, *souriant.* — Or, actuellement, les tiennes te portent à tenter la conquête de la petite notairesse? Essaye! Je ne te garantis pas le succès, car il y a dans les natures reconstruites en province des murs de préjugés que les meilleurs explosifs passionnels ne démolissent pas. A toi de découvrir le ressort des serrures secrètes.

STANY. — Le ressort qui les « déclanche »?

JASSIN. — Parfaitement. Tu as du temps devant toi, liberté entière, l'auréole d'un Parisien fêté et le printemps pour complice : Marche; je marquerai les points.

Trois semaines se passent à exécuter le programme convenu. Les occasions de voir les Reverchan se sont multipliées. Parties d'autos, de tennis, de golf, dîners, comédies de salon, tout a été mis en œuvre pour favoriser les rencontres journalières. Stany est devenu officiellement le camarade très apprécié du notaire et l'ami non moins apprécié de sa femme. Les choses en sont là. Jassin en cause avec son élève.

JASSIN. — Oui, pendant ces trois semaines, sans rien te dire, je t'ai regardé faire; c'était vraiment assez bien.

STANY. — J'ai observé la gradation : soupirs, regards, allusions, confidences.

JASSIN. — Et que t'a-t-elle confié?

STANY. — Cette phrase : « J'ai tout pour être moyennement heureuse, il me semble que je le suis, mais il me semble aussi, à d'inconscientes aspirations qui m'étonnent, que je pourrais l'être davantage. »

JASSIN. — Parfait! Aspirations, désirs vagues, recherche du mieux. J'ai remarqué, d'ailleurs, ces derniers jours, chez Antoinette, certains battements de paupières significatifs, rideaux tirés sur des sensations intérieures, prêtes à se trahir. Reste à essayer le baiser, sur les mains ou le poignet, ou entre gorge et nuque, là où il y aura un coin de chair vulnérable : c'est l'étincelle à y glisser; la réaction sensuelle à tenter. Si le bouleversement se produit et que tu puisses risquer jusqu'aux lèvres, tu seras le maître.

STANY. — Oui, mais les circonstances du tête-à-tête?

JASSIN, *aperçoit Mme Reverchan qui, venant à pied, franchit la grille du parc.* — Tiens! les dieux sont pour toi! Je savais bien qu'elle profiterait de sa liberté pour venir.

STANY, *surpris.* — De sa liberté?

JASSIN. — Oui, j'ai imaginé une affaire appelant Reverchan pour vingt-quatre heures à Paris. Et je fais mieux, je m'éclipse aussi, filant en auto pour le rejoindre. Vous allez donc être seuls et tranquilles. Tu as pour toi la paix des campagnes, une des premières journées de brûlant soleil, et toute une soirée... peut-être même davantage!

STANY, *serrant les mains de Jassin.* — Vous êtes un ami excellent!

JASSIN, *sortant.* — Le bon à tout faire!

. . . .

STANY, *sur le perron, recevant Antoinette.* — C'est moi qui vous ferai les honneurs de céans.

ANTOINETTE, *rougissant.* — Et M. Jassin?

STANY. — Parti à Paris pour je ne sais plus quelle affaire sérieuse.

ANTOINETTE. — Mon mari aussi!... C'est pour ça que... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire qu'étant seule, après le déjeuner, je suis sortie pour une promenade; sans m'en apercevoir, j'ai marché plus que je ne croyais... et il fait si chaud déjà que je me suis sentie lasse... Comme j'étais près d'ici...

STANY. — Mais entrez... venez vous reposer!...

ANTOINETTE. — Pas longtemps. Et vous me ferez reconduire?

STANY. — Je vous le promets.

Il la conduit dans un petit salon servant de pièce intime.

ANTOINETTE, *hésitant un peu.* — C'est là que vous me recevez?

STANY. — Oui, parce qu'il y a une bergère pour vous reposer, et que c'est dans ce salon où je vous ai vue pour la première fois. Or, comme c'est un de mes meilleurs souvenirs!...

ANTOINETTE. — Ne dites donc pas d'amabilités que vous ne pensez pas.

STANY. — Vous ne pouvez pas savoir, au contraire, à quel point je les pense! (*L'installant doucement.*) Tenez, je vous vois encore vous asseyant ici — est-ce curieux? — dans la même robe qu'aujourd'hui. On me présenta. Il y eut entre nous un échange de regards. Pourquoi, au lieu de l'indifférence d'une rencontre banale, ai-je ressenti alors en moi une de ces inexprimables commotions qui sont comme un pressentiment d'avenir?

ANTOINETTE, *voulant être calme.* — Avenir de bonne amitié.

STANY. — Vous croyez qu'il n'y a pas un peu plus? Une nuance rose sur ce mot gris?

ANTOINETTE. — Si vous le nuancez, je ne pourrai plus l'entendre.

STANY. — Pourquoi donc? Les mots ont les reflets de nos sentiments. Est-ce notre faute si, en causant, nous avons trouvé qu'inconnus d'hier, nous étions, au contraire, de très anciennes connaissances par des pensées communes, par les mêmes manières de voir, d'apprécier, de sentir? Vous ne trouvez pas très bonne cette douceur d'intimité de deux êtres que la vie avait façonnés pour être unis et qu'elle s'amuse un peu cruellement à faire rencontrer, afin qu'ils aient le regret et aussi la tentation de mesurer tout le bonheur qui pourrait être?

ANTOINETTE. — Oh! ne dites pas cela!

STANY. — Le dire n'est pas un crime... puis-

que c'est vrai. Du moins, je parle pour moi!... Si vous saviez à quel point je suis devenu autre, depuis que je vous connais! Mon Dieu! j'étais, avant, le jeune Parisien, un peu gâté, suffisant, assommant surtout par des idées cavalières sur les conquêtes du cœur. Maintenant qu'un sentiment d'amour, un vrai, le premier, est entré en moi, d'athée il m'a rendu croyant, timide, n'osant plus; j'ai la foi de celle qui a fait le miracle!

ANTOINETTE, *touchée et très troublée.* — Stany, vous dites que vous n'osez pas, et vous me parlez d'amour, comme si ce n'était pas cela, pour moi, la chose impossible et défendue.

STANY. — Je ne veux pas vous servir les formules habituelles sur les préjugés du devoir. Mais croyez-vous vraiment que celui qui a fait nos natures soumises à mille forces diverses, passionnées, changeantes, avait prévu l'imbécile loi humaine qui les décrète immuables, précisément dans ce principe de l'attraction des êtres qui échappe totalement à notre volonté? Non, vous ne le pensez pas, même si vos lèvres, trop habituées, prononcent les mots convenus. Ou alors, s'ils sont vrais, c'est que de nous deux (*lyrique*), malheureusement, je suis le seul à aimer.

ANTOINETTE, *vivement.* — Non! non! (*Confuse.*) Ah! Dieu!... Dire que sans nous en apercevoir, nous en sommes déjà à discuter cela!... Je ne

m'attendais pas! Vous m'avez surprise!... (*Très énervée.*) Et je ne peux pourtant pas vous laisser croire que, moi, je suis restée insensible...

STANY, *avec joie, lui prenant la main.* — Ce n'est pas vrai?

ANTOINETTE. — Non, hélas! ce n'est pas vrai; je ne sais pas mentir. J'ai éprouvé aussi une... sympathie plus forte que ma raison... Et chaque fois je suis heureuse de vous voir, de vous parler...

STANY, *pressant.* — Antoinette!

ANTOINETTE. — Oh! j'ai tort!... Je m'en veux!...

STANY. — Pourquoi?... Parlez!... Parlez encore!...

ANTOINETTE, *s'exaltant.* — Si, je ne devais pas; mais les persiennes closes empêchent-elles le soleil de glisser des rayons dans les chambres noires? C'est comme cela, tenez, que ce que j'éprouve est entré en moi... comme une lumière, une chaleur, me pénétrant, sans que je puisse m'en défendre.

STANY, *pressant.* — Ma chérie!

ANTOINETTE, *résistant au baiser qui approche.* — Oh! Pas cela!... Je vous en supplie!... mon cher ami!...

STANY, *humble.* — Je ne veux le prendre que si vous me le donnez!... (*Implorant.*) Là, sur votre main?... Ce n'est pas bien grave!...

Elle abandonne sa main... à l'engrenage! Stany, lentement, longuement, y met ses lèvres. Un tres-

saillement l'avertit de leur action. Il y glisse leur caresse jusqu'à la naissance du bras, puis monte, cherchant la nudité sous l'étoffe légère. Il semble qu'en même temps, la chaleur vive du baiser s'insinue dans les veines, les envahit comme un toxique qui vient affluer au cœur et prendre le cerveau!

ANTOINETTE, *très pâle, la respiration angoissée.* — Stany!... ayez pitié!... J'étouffe!

Mais, la sentant vaincue, il l'attire devantage. Elle s'anéantit, les yeux clos, acceptant sur sa bouche glacée la brûlure de l'autre!

Un mois après. Même décor. Dialogue entre Jassin et Stany.

JASSIN. — Mon petit, nous ne pouvons pas rester indéfiniment ici. En outre, on cause déjà trop dans le pays... Ton intimité avec Antoinette devient compromettante pour elle... Qu'est-ce que tu comptes faire?

STANY. — J'allais vous le demander? Cette intimité a été exquise les quelques fois où elle fut complète... Mais je comprends que pour ce délicieux plaisir il ne me faille pas briser une vie que j'ai déjà bien gâtée.

JASSIN. — Le printemps de Nice est une merveille. Filons!

STANY. — J'ai peur de la souffrance que je vais ainsi causer.

JASSIN. — Ne t'hypnotise pas trop sur cette souffrance. D'abord, tu vas l'atténuer en promettant à Antoinette de la revoir à Paris. Comme elle y vient difficilement, ce sera la rupture par

refroidissement mutuel. Ensuite, dis-toi bien que tu as été pour elle surtout un initiateur. Par le *déclanchement* produit, elle a aimé en toi moins l'amant que l'amour, et l'amour elle le retrouvera.

Stany. — Alors, la pauvrette va chercher les aventures?

Jassin. — Pas prouvé du tout. Le second amant, en pareil cas, est souvent le mari. Il profite de la vitesse acquise.

Stany. — Mais vous-même avez dit que Reverchan en était resté à l'école primaire de la science... conjugale!

Jassin. — Eh bien! ce ne sera pas la première fois qu'une femme *instruite* aura fait passer son époux à l'enseignement secondaire!

LA CHERCHEUSE

Descendant le perron d'un des Palaces de Nice où depuis quelques jours ils sont casernés, Stany et le « Professeur » Jassin montent en auto. La voiture bondit, impatiente de dépenser ses HP. Étant par hasard bien disposée ce jour-là, et le mécanicien, par hasard aussi, n'ayant rien à faire pour son compte, tout va des mieux : le moteur ronfle régulièrement, les paysages fuient comme des panoramas mouvants, et les deux amis causent, les yeux ravis par les villas tapissées de roses, les champs d'orangers et les haies de mimosas qui leur jettent au passage leurs souffles parfumés.

STANY. — Alors, tu me mènes chez cette Mme Sabine Steward, à laquelle tu m'as présenté l'autre soir chez les Détinelles, en me disant : « Prends une pose énigmatique, prononce deux ou trois mots qui auront l'air profond, et file ! »

JASSIN. — Oui, je te mène chez elle, villa Khelmis, demeure somptueuse, sorte de temple païen construit en face de la mer, dans la partie un peu sauvage de la gorge d'Eze: un paysage de Puvis de Chavannes.

Stany. — Originale, alors, la dame? (*Convaincu.*) Mais étrangement belle!

Jassin. — Ah! ah! mon gaillard, cela va te changer de la petite notairesse d'Épernon!

Stany. — Pauvre et charmante Antoinette!... (*Après un soupir léger.*) Seulement, celle-ci, je ne sais pas trop qu'en penser avec ses cheveux aux reflets de cuivre rouge, ses yeux ayant des teintes de tourmaline, ses lèvres dédaigneuses, sa chair qui semble splendide de santé malgré ses tons d'ivoire neuf!... Elle sera plus difficile que l'autre à comprendre et à prendre!

Jassin. — Crois-tu? Et si tout cela était une manière d'être voulue, un décor décadent et artiste sur un simple fond de curiosité?

Stany. — Comment! Ce serait votre numéro trois? La chercheuse de sentiments et la gourmande de sensations? le demi-tempérament amateur de pièces rares?

Jassin. — Si l'on en croit certains évolutionnistes, nous avons tous, hommes et bêtes, une commune origine matérielle qui a laissé en nous des atavismes d'animaux. Celle que tu nommes *l'étrange* Mme Steward était tout simplement née avec le tempérament de la fouine, c'est-à-dire tempérament rusé, indiscret, fureteur et carnassier, faisant son régal du sang des pigeons. Jeune fille, elle était donc seulement cela : petite personne maligne et curieuse et s'appelait bourgeoisement Marguerite. Ce n'est que plus tard,

lorsque, faite femme, le sexe eut mis en elle son empreinte définitive, qu'elle devint la chercheuse de sentiments et de sensations.

STANY. — Ce qui signifie, d'après vous, que le sexe, une fois exploité, rapetisse ou exagère les instincts primitifs?

JASSIN. — Exagère le plus souvent, surtout si les circonstances y aident, et c'est bien le cas. Poussée dans un milieu très mondain, Marguerite se toque d'un jeune explorateur qu'elle suit dans les Indes et au Thibet, où il meurt d'une blessure reçue dans un temple. L'année suivante, cette histoire ayant fait à la jeune femme une auréole, elle épouse, à Nice précisément, un richissime Anglais, Marc Steward, qui claque gentiment d'une congestion quelques mois après.

STANY. — Est-ce que, à ce propos, il ne court pas une légende sur Mme Steward?

JASSIN. — Si, légende de crime vague... qu'elle fait courir elle-même pour se créer une « atmosphère ». C'est à partir de ce moment, d'ailleurs, qu'elle change Marguerite en Sabine, se fait construire une villa païenne qu'elle place sous le vocable de la *Précieuse Chanteuse* gréco-byzantine, et se compose des attitudes qui donnent à sa beauté un caractère mystérieux et inquiétant.

STANY. — Et alors, à partir de ce moment aussi, elle cherche l'étrange, l'inédit, l'*inéprouvé?*

JASSIN. — L'inéprouvé en amour principalement. Elle rêve de joies nirvaniennes et impossibles qu'elle croit atteindre à chaque enthousiasme nouveau.

STANY. — Elle en a eu beaucoup, de ces enthousiasmes?

JASSIN. — Beaucoup de projetés, mais j'estime, assez peu de réalisés. Si la chose te tente?

STANY. — Cela me tente comme l'arome d'une fleur inconnue qui peut être bienfaisante ou vénéneuse.

JASSIN. — Respire! Tu n'en mourras pas. — Nous arrivons; laisse-moi d'abord, auprès de Sabine, poser ton personnage, de façon à lui donner l'envie de le creuser. Réfléchis d'ici là à ce qui pourrait faire galoper son imagination.

Stany et Jassin sont reçus avec une pose pompeuse par Mme Steward entourée d'une cour d'amis. Elle est bien la déesse du temple et la petite flamme bleue du samovar à thé semble brûler à côté d'une idole. Sur un plateau, toute la gamme des choses qui se peuvent consommer, depuis les boissons anglaises au whisky et au porto, jusqu'à la pure et simple Cachat des ensablés très précieux.

Deux ou trois fois, les regards de Sabine se posent sur Stany, nuancés d'une petite lueur, que Jassin devine aussitôt.

JASSIN, *à Mme Steward.* — Je vous ai amené un original.

SABINE. — Votre jeune ami?

JASSIN. — Jeune, mais déjà vieux routier sur l'article des sensations. Il passe son temps à les

soupeser et à couper en quatre le fin du fin de ce qu'on peut ressentir.

SABINE, *intéressée.* — Tiens! tiens! C'est pour cela qu'il parle aussi peu?

JASSIN. — Il vit en dedans de soi-même. Il se regarde éprouver, pestant contre la vulgarité, la platitude de nos mœurs, regrettant les splendides corruptions des décadences anciennes. C'est vraiment un singulier type.

SABINE, *le lorgnant.* — Oui, on devine une âme qui cherche et qui veut.

JASSIN, *voyant que cela mord.* — Avec cela, pas commode à influencer. Il est si dédaigneux de ce qu'il appelle : faire de nouvelles connaissances! Il faut croire que vous l'avez joliment intéressé; c'est lui qui a insisté pour venir dès aujourd'hui.

SABINE. — Ah! (*Après un temps.*) Mais pourquoi ce dédain? M. de Vilbray, tel que vous le dépeignez, doit pourtant aimer la femme?

JASSIN. — Sans doute; mais il a été si gâté! C'est prodigieux, les occasions que ce garçon a eues! Et quelles occasions!

SABINE. — Il n'en a pas profité?

JASSIN, *magnifique.* — Il a choisi!

Sabine, très impressionnée, mais ne voulant pas le paraître, s'éloigne. Elle propose un tour dans le parc dont les massifs un peu recherchés, les corbeilles et les plantes descendent jusqu'au rivage. Le soleil, prêt à entrer dans la brume du soir, teinte d'améthyste et de rose le décor des mon-

tagnes, qui semble presque une féerie préparée. A un moment, Stany s'approche de Sabine, qui s'est arrêtée dans une pose voulue de songerie.

STANY, *voix musicale.* — Vous devez aimer la mer pour la même raison que moi ?

SABINE, *demi-regard.* — Laquelle ?

STANY. — C'est que nous paraissant infinie, nous pouvons lui prêter l'horizon de nos rêves.

SABINE. — Oui, cela permet l'éternelle envolée vers l'au-delà invisible, que nous imaginons plus merveilleux que notre domaine, parce que nos sens ne le perçoivent pas.

STANY. — Il y a pourtant un cas où nos sens peuvent tenir tout ce que l'imagination leur promet.

SABINE. — Croyez-vous?

STANY. — Celui d'un amour très rare parce qu'inaccessible à la plupart, un amour qui est la conflagration irrésistible de deux puissances pareilles et qui jaillit d'elles, se pénétrant aussitôt quoique s'ignorant la veille, comme l'éclair électrique jaillit fatalement de deux pôles par hasard rapprochés.

SABINE, *enchantée de ce langage, regardant tout à fait.* — Il est possible, en effet, que, dans ce cas!... (*Après un temps.*) L'avez-vous quelquefois rencontré?

STANY. — Jamais! jusqu'à aujourd'hui.

SABINE, *délicieusement atteinte de l'allusion si directe.* — Ah!... (*Sans vouloir répondre, con-*

tinuant l'allusion.) Quelquefois, le cadre aide à l'impression ressentie.

STANY. — Celui-ci est admirable.

SABINE. — Il est encore plus beau par certaines nuits éclairées.

STANY. — Je devine que vous venez souvent ici en goûter le charme ?

SABINE. — Souvent, oui... et je reste des heures, sans avoir la conscience du temps.

STANY. — Y viendrez-vous ce soir?

SABINE, *après un silence, comprenant tout ce que sa réponse va engager.* — Peut-être!...

Ils se séparent, allant se mêler aux groupes d'amis.

STANY, *à Jassin, pendant le retour en auto.* — J'ai eu, auprès d'elle, des phrases étonnantes!... J'en ai été remué moi-même. Et cela a pris!...

JASSIN. — Au point que tu as un rendez-vous cette nuit... (*Déclamant.*) à l'endroit où vient mourir la vague!... Je t'ai entendu!... Ah! malin, je comprends, tu veux profiter de tous tes avantages?... Tu vas arriver avec ton yacht?

STANY. — Que je laisserai de l'autre côté de ce petit cap, tiens! et j'aborderai en canot, comme un héros de Wagner.

JASSIN. — Excellent! Ensuite?

STANY. — La suite au prochain numéro. Télégraphiez-moi, par exemple, de vos nouvelles à

Gênes, dans trois ou quatre jours, je vous la raconterai.

. . . .

La nuit suivante, à l'heure romanesque, toutes les circonstances étant pour Stany, y compris le clair de lune, il quitte le bord de la *Briséis*, un très beau yacht, joujou qu'il s'était offert quelques mois auparavant, fait mettre une embarcation à la mer et s'approche de la rive de la villa « Khlemis ». On l'y attendait.

SABINE, *venant au-devant de lui.* — Vous avez une façon de faire des visites tout à fait originale... et si charmante qu'on ne peut guère vous en vouloir.

STANY. — Vous m'aviez vanté la beauté de vos nuits éclairées, mais c'est parce qu'il y a vous, parce que vous en êtes l'âme, que la beauté de celle-ci m'émeut plus que je ne l'ai jamais été.

SABINE, *ravie de ce lyrisme.* — Comme l'avenir s'annonce à nous par d'inconscients avis ! J'avais le pressentiment que vous viendriez.

STANY. — De cette manière ?

SABINE. — Je ne savais pas, mais j'attendais !

STANY, *à part.* — Ce n'était pas bien malin ! (*Montrant la barque.*) Comme disait Banville : la mer est douce comme un lac !... Voulez-vous que nous allions quelques instants ?... La pensée causée s'accompagne si bien du bercement de l'eau !... (*Voyant qu'elle hésite un peu.*) Mes hommes sont très sûrs et nous ne nous éloignerons pas.

Sabine. — Vous avez raison; c'est une sensation à vivre.

Ils montent, et aussitôt, sur un signe de Stany, quatre matelots saisissent vigoureusement les rames et donnent à la barque un élan de course. En quelques minutes, la pointe de la petite baie d'Eze va être doublée.

Sabine, *inquiète, saisissant la main de Stany.* — Où allons-nous?

Stany. — Vers une autre sensation!... Ne vous inquiétez pas, je vous garde.

De l'autre côté de la pointe, la *Briséis* attend, tous ses feux allumés. On accoste. Et Sabine, sans une parole, tellement son saisissement est grand, monte, soutenue à la taille par Stany.

Stany, *sur le pont, lui embrassant la main.* — Maintenant, vous êtes chez vous!

Sabine. — C'est délicieux de me recevoir à votre bord... (*Stupéfaite de sentir le yacht se mettre en marche.*) — Mais comment?... Nous partons?

Stany. — Nous partons.

Sabine, *très agitée.* — Non, voyons... c'est impossible!... C'est fou!...

Stany. — Fou!... C'est bien pour cela que je le fais.

Sabine. — Mais à la maison, ce sera un effarement... on ne sait pas...

Stany, *très tranquille.* — On saura demain, par une dépêche d'un port quelconque. Vous êtes seule, maîtresse de vos actes. Qu'importe?

SABINE. — Et les amis? le monde?

STANY. — Vous préférez une opinion à ce qui pourra être une joie nouvelle?... Ce n'est pas de vous.

SABINE. — Au moins, dites-moi? Où me menez-vous?

STANY, *souriant.* — Vers l'au-delà invisible et l'horizon des rêves!

Le bateau, très rapide, s'est mis en pleine marche, creusant un sillon d'eau qui ourle ses côtés de deux vagues bleues frangées de mousse. L'air vient du large salin et frais, mélangé encore au souffle tiède de la terre chargée de parfums.

STANY, *conduisant la jeune femme à l'avant.* — Ma chérie!

SABINE, *protestant un peu.* — Oh!

STANY. — Est-ce qu'il existe encore des conventions entre le ciel et l'eau? Non. Vous n'êtes plus Mme Steward, je ne suis plus Stanislas de Vilbray. Nous sommes deux passagers de la vie, libres d'être simplement et entièrement ce que Dieu nous a faits : homme et femme; libres, par conséquent, de suivre les forces mises en nous, et nos facultés éveillées dans le sens où elles nous porteront. N'est-ce pas là aussi, si j'ai bien compris, ce qui a toujours été votre opinion?

SABINE. — Oui... en théorie. (*Très tendre.*) Mais je n'avais encore rencontré personne pour me mettre si brusquement devant la pratique.

STANY. — Elle vous fait peur?

Sabine. — Encore un peu, et c'est délicieux!... Je ne sais trop si je vis un conte ou une réalité... Je suis comme emportée!...

Stany. — Voudriez-vous maintenant que cela finît?

Sabine. — Non, je ne le voudrais pas.

Stany. — Quand vous songiez seule, au bord de cette mer où nous sommes, ne pensiez-vous pas qu'un jour cette aventure arriverait?

Sabine. — Si, c'est vrai; seulement, sans le connaître, j'en attendais le héros.

Stany. — Et moi l'héroïne!... Dans nos existences, nous avons tous un messie d'amour que nous attendons. (*La serrant contre lui.*) Tenez!... la terre a disparu... on ne voit plus rien que le bleu sombre du ciel et de l'eau confondus; c'est bien devant nous, autour de nous, l'immensité sans limites dont nous sommes le centre, étant ceux qui vont s'aimer!... Et ce mot, que rapetisse la banalité d'un salon ou d'un rendez-vous, garde ici toute sa grandeur de nature!... Je peux maintenant vous le dire dans sa plénitude, le « Je t'aime! » des êtres d'exception tels que nous.

Sabine, *extasiée.* — Oui, dites-le... Stany!... mon cher Stany... A aucune minute de ma vie je n'ai éprouvé ce que je ressens là... ce que je te dois... ce que tu me donnes!

Stany, *penchant sa tête vers la sienne.* — Et toi, que me donnes-tu?

SABINE, *orgueilleusement et passionnément.* — Moi !

. . . .

Un jour ensoleillé a suivi cette nuit, puis deux autres jours encore et deux nuits, pendant lesquels s'est joué sur tous les modes le poème de l'amour. Le troisième matin, Sabine monte seule sur le pont, la figure lasse, un peu dure, ses yeux n'ayant plus en eux d'extase.

SABINE, *au pilote.* — Quelle est cette ville, là-bas, devant nous ?

LE PILOTE. — Gênes. Nous avons passé de l'autre côté de la Sardaigne, sans cela, nous serions plus loin.

SABINE, *glissant un billet de banque à l'homme.* — Trouvez le prétexte que vous voudrez et qu'on soit forcé de s'arrêter.

Une demi-heure après, Stany apercevant qu'on entre dans le port de Gênes, monte à son tour, et trouve Sabine regardant avec impatience la rive approcher.

STANY. — Vous voulez descendre à terre ?

SABINE. — Et reprendre le train de Nice. Les meilleures folies n'ont-elles pas une fin ?

STANY, *un peu blessé.* — En effet ! Je vous accompagne.

SABINE. — Non, ce serait faire un scandale d'une absence que je pourrai expliquer.

STANY. — Je rentrerai bientôt à Nice ; j'irai vous voir.

SABINE. — Je dois partir en Angleterre.

Stany, *lisant en elle l'indifférence des curiosités éteintes.* — Alors, adieu ?

Sabine, *hésite un instant, puis, brusquement, lui donnant la main au moment où le yacht accoste.* — Oui... Adieu !...

Une heure après, Stany trouve à la poste restante cette dépêche de Jassin :

« Ne t'inquiète pas de la rupture. Dans le cas qui t'occupe, elle vient toujours de la femme et résulte de sa déception, lorsque, le feu d'artifice de volupté une fois éteint, elle n'aperçoit plus, au réveil, que la carcasse de son rêve. »

L'AMBITIEUSE

Le salon de Mme Portier-Rigaut : salon de carriéristes, de gens qui viennent pour chercher des influences ou en exercer, pour solliciter ou poser, poses et influences de toutes les espèces : politiques, sociales, littéraires, artistiques, etc. Mme Portier-Rigaut se donne un mal énorme pour recruter et grouper sa clientèle. Elle y réussit assez bien, ayant la chance d'être jolie, avec la manière de s'en servir. Son mari est la bonne nullité qu'on peut conduire aux plus hautes destinées, — ce qu'elle rêve pour lui et, par conséquent, pour elle. Après le dîner, elle va de groupe en groupe, causant, allumant même un peu quand c'est nécessaire, parlant aux peintres de leurs expositions, aux auteurs de leurs pièces, aux hommes politiques des séances de la Chambre, dont elle ne manque pas une. Elle vient d'échanger quelques mots avec Jassin et Stany, — celui-ci nouvellement présenté et qui l'intéresse par sa grande fortune et l'auréole de valeur intellectuelle et d'aventure qu'il a déjà.

Jassin, *désignant Mme Portier-Rigaut qui les quitte avec un joli mouvement de coquetterie.* — Eh bien! le sujet ne te dit rien?

Stany. — Il me dirait assez, étant d'une qua-

lité qui me paraît tout à fait savoureuse; mais, vous savez, mon cher professeur, avec les trois expériences que je vous dois, — et que je ne regrette pas, d'ailleurs, — Liane, Antoinette et Sabine, les trois en moins de deux ans, je suis un peu meurtri... mon cœur a des bleus!

JASSIN. — Raison de plus pour te créer une diversion qui serait, avec le sujet en question, bien plus intéressante, amusante même, que fatigante.

STANY. — La diversion, parce qu'en matière d'amour, un clou chasse l'autre?

JASSIN. — En général, oui!... (*Singulier.*) Pourtant, il y a des cas où le clou reste enfoncé du premier choc, comme un poignard jusqu'à la garde!... Si on essaye de l'enlever, on meurt?

STANY, *surpris.* — Que voulez-vous dire?... Est-ce que, malgré la force de votre philosophie, vous-même?...

JASSIN, *ironique.* — Ah! ah! la philosophie, les systèmes! Oui, on se croit fort, invulnérable, on professe!... Et en pleine tranquillité, vous arrive le coup terrible qu'on avait pu éviter dans toutes les batailles. (*Après un temps.*) Mais laissons cela... Je te mettrai au courant plus tard, si c'est nécessaire à ton éducation. (*Se forçant à un sourire.*) Occupons-nous de toi... et de Julia.

STANY. — Ah! c'est le petit nom de la dame de céans?

JASSIN. — Elle s'appelait simplement Julie, mais Julia a plus d'allure! De même, au nom de son mari « Portier », elle a ajouté le sien, « Rigaut », avec trait d'union. C'est d'ailleurs le seul qui existe entre eux. Portier-Rigaut, nom composé, important, tout préparé pour une célébrité quelconque.

STANY. — Donc, chez la dame, plus de tête que de cœur?

JASSIN. — De l'ambition surtout. A un certain âge, — je n'ai pas dit âge certain, — les femmes peuvent être dominées plus spécialement par un des trois sentiments suivants : la maternité, l'amour ou la vanité. Pour Mme Portier-Rigaut, c'est la vanité, la vanité à une incalculable puissance.

STANY. — De sorte que l'amour?

JASSIN. — Simple moyen de parvenir. Je ne te dis pas qu'étant une créature parfaitement construite, elle ne puisse pas, dans l'emploi actif de ce moyen, trouver un plaisir et en donner. Seulement, dans la saveur classée de ses joies, ce plaisir-là n'aura jamais que le numéro deux. Le numéro un est de dominer, de triompher.

STANY. — L'amour est bien aussi un triomphe!

JASSIN. — Un triomphe à deux : le plus admirable pour les êtres de sensibilité et d'intimité; beaucoup moins appréciable pour les gens de... publicité! Julia ne voit qu'une chose : l'effet à produire.

STANY. — Le fait est que tout à l'heure, avec ses théories sur la question sociale!

JASSIN. — C'est une de ses marottes. Elle écoute les discours de nos tribuns, les digère mal, et sert ensuite une mixture oratoire du plus curieux effet.

STANY. — Elle a parlé avec une conviction du collectivisme!

JASSIN. — Parbleu! Elle est pour le partage général, la fraternité universelle, elle pleure sur la misère des travailleurs. Seulement, bien que millionnaire, elle ne leur donnerait pas cent sous. (*Ironique.*) Elle leur réserve tous ses moyens pour le grand jour de la justice.

STANY, *apercevant Julia qui lui envoie de loin un sourire amical.* — L'expression est charmante. Quel dommage! Elle serait si attirante, si elle n'était que femme!

JASSIN. — Ah! oui. Que d'agitées ignorent le charme souverain qu'elles perdent en voulant être autre chose que cela!

STANY. — Bah! J'ai envie de me risquer tout de même!

JASSIN. — Avec Julia?

STANY. — Qui sait si elle ne sera pas touchée par la grâce?

JASSIN, *s'amusant.* — Par la tienne peut-être, mais pas par celle de la passion!...

STANY. — Je serai éloquent!... Je commence par avoir un répertoire.

JASSIN. — Je pense bien que tu as acquis du mécanisme... (*Grave.*) Mais la foi de l'amour n'entre que dans les âmes qui sont prédestinées à cette religion!... Mme Portier-Rigaut n'est pas de cette altitude.

STANY. — Alors, je me contenterai d'un accès de dévotion...

JASSIN. — A ton petit culte?... Farceur!... Eh bien! soit, le sujet, moralement, ne vaut pas une plus grande dépense.

STANY. — Je vais lui ciseler des tirades admirables sur l'emballement des cœurs.

JASSIN. — Absurde! C'est sur ton avenir politique qu'il faut l'emballer!

STANY, *stupéfait.* — Vous croyez?

JASSIN. — Si tu lui parles du cœur, tu es fichu!... Mais si tu lui persuades que tu vas, « aux prochaines luttes électorales », descendre dans « l'arène politique », ce qui est le devoir de tous les hommes qui veulent « lutter » pour les grandes idées « d'émancipation et de progrès »... — Fais bien attention à tous ces clichés! — Si tu arrives à la convaincre par des phrases de profession de foi de troisième classe, que tu es capable « *de remuer les masses* », si elle s'imagine voir s'éclairer autour de ton front le nimbe parlementaire et l'auréole ministérielle, alors, il lui sera doux de venir, en Muse, y mettre des baisers! — Sois aussi pompier que je le suis dans la structure de mes conseils.

Stany, *riant.* — Cela va m'amuser énormément. Seulement, je vais tromper cette pauvre Julia, puisqu'il s'agira d'une campagne imaginaire.

Jassin. — Pourquoi imaginaire? Fais-la réellement, en Anjou, où tu as tes propriétés, ça sera bien plus drôle.

Stany, très intéressé, s'approche de Julia pour poser les premiers jalons. La main dans le gilet, la tête inspirée, il lui sert « l'arène politique », les grandes idées « d'émancipation et de progrès », les « masses profondes », etc. La jeune femme l'écoute avec une sympathie très vite ardente. Jeune, riche, remarquablement intelligent, ne serait-ce pas « l'homme » qu'elle cherche? Aussi, lorsqu'en la quittant il lui baise la main, elle lui permet de monter un peu plus haut.

Trois semaines après, les choses ayant avancé tant sur le terrain électoral que sur l'autre, Stany attend Julia chez lui pour un premier rendez-vous dont il espère beaucoup.

Julia, *entre, ayant un peu de trac, extrêmement jolie.* — Ce n'est pas pour l'homme que je viens... c'est pour le candidat!

Stany, *sourire à double sens.* — C'est bien, en effet, le candidat qui vous reçoit. (*Lui désignant une table chargée de paperasses électorales.*) D'ailleurs, voyez... lettres, dépèches, circulaires, portraits, adresses de comité, discours, etc.

Julia, *ravie.* — Oh! faites-moi voir?

Stany, *l'arrêtant.* — Comment! tout de suite?... sans même me permettre la plus élémentaire galanterie d'arrivée? (*Il lui baise les mains.*) Vous

savez : dans homme politique, il y a homme!

JULIA. — Vous êtes trop un cerveau pour ne vouloir que l'amour dans la vie! Sans doute, il peut être le plaisir et la récompense, mais pour des êtres destinés à devenir comme vous des conducteurs de peuple, il y a le but à atteindre, d'abord, et la route pour y parvenir!

STANY, *à part*. — Cristi! quelle phrase! (*Haut.*) Et si l'on trouve sur les bords de la route des buissons de roses, est-il donc défendu d'en cueillir?

JULIA, *touchée tout de même*. — Cela retarde.

STANY. — Mais non, cela encourage.

Il y a un silence un peu ému.

JULIA. — Vous me regardez comme si vous faisiez l'inventaire de ma personne.

STANY. — Eh! Je ne craindrais pas que nous formions tous les deux une petite association cultuelle.

JULIA, *d'un geste un peu sensuel, lui fermant la bouche avec sa main*. — Voulez-vous vous taire! (*Se dirigeant vers la table.*) Allons dépouiller!

STANY. — Dépouillons. Voici. Dix-sept comités sont acquis. Seulement, la réaction se dresse furieusement contre moi, me qualifiant de traître, et le parti d'extrême gauche, à qui ma particule reste suspecte, ne me trouve pas assez avancé...

JULIA. — Avancez-vous!

STANY. — C'est que, sur votre conseil, j'ai déjà corsé pas mal de choses. J'en suis à l'abolition des armées permanentes, à la suppression d'une partie des successions, à la socialisation des moyens de production. Maintenant, si je lâche tout à fait la propriété?...

JULIA. — Lâchez-la. (*Emballée.*) Après tout, chacun a droit à la même part de jouissance; tous les enfants de la même humanité sont égaux.

STANY. — Allons donc! Est-ce que les intelligences, les facultés et les valeurs morales sont égales? Est-ce qu'un Pasteur est l'égal d'un goitreux des Hautes-Alpes? Est-ce que l'immense collectivité dont il est le bienfaiteur ne lui doit pas plus qu'à ce goitreux? Est-ce que vous-même, créature de charme, de finesse, d'élite, êtes l'égale de ces femmes du bas de l'échelle qui ne sont que des femelles? Allons donc! La nature elle-même a fait ses sélections.

JULIA. — Mais si vous dites ça aux masses, vous ne passerez jamais!

STANY. — C'est à vous que je le dis. Aux masses, naturellement, il faut bien leur raconter autre chose!... Ah! si vous m'aviez vu, avant-hier, à ma réunion de Champourcy!... J'étais en verve... j'avais de l'autorité, du souffle... J'ai fait passer sur mon auditoire le frisson des grandes émotions!... Ces pauvres bougres étaient persuadés que j'avais vraiment le paradis terrestre à leur disposition!

JULIA, *ravie.* — Bravo!... J'aime quand vous avez de ces élans!

STANY. — Oui, mais enfin, je promets ce que je ne peux pas tenir.

JULIA. — Qu'importe! Vous donnez une magnifique espérance, c'est déjà énorme. Et puis, vous réaliserez... au moins un peu, lorsque vous serez arrivé. Car vous arriverez, Stany, je le sens... je le veux!

STANY. — Votre foi me porte. C'est pour vous que, moi aussi, je le veux. Un baiser de vos lèvres vaut bien une circonscription.

JULIA. — Un baiser?... Je n'ai jamais dit...

STANY, *revenant à elle.* — Ne le dites pas... mais donnez-le!

JULIA. — Vous avez une audace!

STANY. — C'est la première qualité d'un homme de gouvernement!

JULIA. — Vous vous croyez déjà au pouvoir?

STANY. — Je suis au vôtre, seulement. Mais voyons, Julia, est-ce que vous imaginez possible que pendant ces semaines de campagne ardente, de tension intime de nos deux pensées, j'aie approché, sans m'y brûler, de tout ce qui flambe dans vos yeux et dans votre sourire?

JULIA. — La flamme était pour l'idée!

STANY. — Mais on n'aime l'idée qu'à travers un être. Moi, je n'aime la politique que dans la transparence de votre beauté! (*Elle lui met encore la main sur la bouche.*) Décidément, c'est

votre geste. Est-ce pour éteindre la parole ou pour allumer les lèvres?

JULIA. — C'est pour que vous ne parliez plus de choses folles!

STANY. — Alors, je lâche tout : les comités, les réunions; je restaure la propriété, je redeviens réactionnaire!...

JULIA, *sérieuse, les yeux dans les siens.* — Je n'ai pas peur que vous fassiez cela!

STANY. — Pourquoi?... Que m'importe sans vous?

JULIA. — Et votre avenir?

STANY. — Est-ce qu'il y a un avenir d'homme sans une aurore de femme? Est-ce que je peux marcher seul vers celui que vous avez éclairé?

Il l'attire à lui.

JULIA, *se troublant.* — Mais il m'est impossible...

STANY. — Allons donc! Vous n'êtes pas de celles dont la volonté s'arrête à une formule! Vous avez voulu, en me choisissant, être la créature de quelqu'un... Soyez-la jusqu'au bout. On ne fait de la création qu'avec de l'amour.

Sans répondre, elle se laisse prendre, serrer contre lui. L'expression du visage se transfigure sous un autre désir que celui de l'ambition.

STANY, *radieux.* — Enfin, le marbre s'anime! Est-ce qu'elle ne vaut pas tous les pouvoirs offi-

ciels, cette autre puissance qui, de toute la force de ma vie, bouleverse la vôtre?

JULIA, *très bas.* — Si.

STANY. — Est-ce qu'il y a une jouissance de vanité qui vaut l'angoisse de cette minute?

JULIA. — Non!... (*Souriant, toute donnée.*) Mais après?... l'autre?

STANY. — Gourmande!

. . . .

Deux mois après.

JASSIN, *entrant chez Stany.* — Mon cher député!...

STANY, *furieux.* — Ah! oui, je vous conseille de me parler de ça!

JASSIN. — Comment!... Moi qui venais aussitôt mon retour te féliciter non seulement de ton élection, mais de tes premiers succès oratoires. Et tu te plains! Tu as tout pour toi : la veine et l'amour!

STANY. — Ne soyez pas ironique, mon cher maître, car je suis exaspéré. Cette femme, qui a réussi à faire de moi un député d'avant-garde contre mes goûts et contre mes idées, ne me laisse plus maintenant une minute de répit. Il faut que je sollicite, que je protège, que je prépare des rapports, que je suive des intrigues, que je fonde des groupes... C'est infernal!... Et le seul amour que j'aie — puisque vous m'en parlez — c'est qu'entre deux baisers on me souffle le cane-

vas d'une interpellation! Eh bien! j'en ai assez, j'en ai trop!... C'est vous qui m'avez fourré dans le guêpier où je suis, sortez-m'en!

JASSIN. — Très simple! Démissionne. Julia te lâchera... automatiquement!...

STANY, *calmé.* — Au fait!... Je n'y avais pas pensé... Mais le motif de la démission?

JASSIN. — Quelques grandes phrases : « Que la Chambre est trop étroite pour l'horizon de ton apostolat... » Que tu retournes à de « chères études », etc. On ne t'en voudra pas, puisque tu fais une place.

STANY, *s'asseyant à son bureau.* — Je rédige immédiatement. (*Il écrit sa lettre de démission, la fait approuver par Jassin, et la donne à un domestique pour qu'elle soit envoyée.*) Mais à Mme Portier-Rigaut, que dire?

JASSIN. — Écrire aussi. J'ai été dans une situation un peu pareille, je me rappelle un texte. (*Dictant.*) « Très belle amie, je ne veux pas que vous appreniez par les journaux la décision irrévocable que j'ai prise — et exécutée — de donner ma démission de député. En moi, maintenant, une seule idée a absorbé toutes les autres, celle de votre amour, et je tiens à ne plus vous devoir qu'aux seules raisons qui vous ont fait me choisir, lorsque je n'étais rien. » Là-dessus, une tendresse de style pour finir, et signe. Tu peux être tranquille, c'est de la bonne cassure.

STANY, *ayant écrit, un peu mélancolique.* — Tout de même, on trompe avec férocité, lorsque l'on n'aime pas !

JASSIN. — Baste ! avec celles qui n'aiment pas non plus — et même avec les autres — c'est un rendu pour tant de prêtés !

L'ALLUMEUSE

L'appartement de Jassin, du « Professeur », comme dit Stany, est vraiment un modèle et un enseignement, modèle de confortable discret, artistique, révélateur d'un goût supérieur, un enseignement en ce que les choses y ont réellement une âme. Elles y parlent l'histoire de celui qui, en psychologue raffiné, très sceptique d'écorce, très sensible de fond, prit, en voletant autour de leurs cœurs, un peu de pollen à toutes les fleurs d'amour de son temps — un peu, juste de quoi tinter ses ailes sans engluer ses pattes. Ce jour-là, tous les coins d'ombre de l'hôtel se sont égayés de roses. Les violettes rares, les orchidées inquiétantes, qu'on devine être les fleurs préférées d'une personne attendue, donnent un subtil et mystérieux parfum passant sur les nerfs comme une caresse.

Jassin, un peu pâle, écoute les bruits vagues de la rue, regarde sans voir, les yeux perdus dans un lointain de pensée.

JASSIN, *très surpris de voir entrer Stany.* — Comment, c'est toi?

STANY. — Sans doute. Pourquoi me laisser sans nouvelles de vous depuis trois semaines,

surtout après ce que vous m'aviez permis de deviner de votre état d'esprit. Vous ne pouviez pas douter que mon affection s'inquiéterait ?

JASSIN, *touché, lui tendant les mains.* — C'est vrai, mon cher petit, pardonne-moi. Mais tu sais, quand on est malade, on préfère la solitude.

STANY. — Alors, mon pauvre maître, c'est donc vraiment une crise de cœur ?

JASSIN. — Oui, oui, fièvre, température, surexcitation du cerveau, frissons et angoisses, l'intoxication est parfaitement caractérisée.

STANY. — L'amour serait donc cela ?

JASSIN. — L'amour est indiscutablement une action d'influence d'un être sur l'autre, aussi pénétrante, rapide et profonde que l'est celle d'un toxique. Je ne parle pas, bien entendu, de toutes les variétés de passionnettes qui vont de la simple fantaisie au désir ; j'entends l'amour-passion qui s'empare soudainement d'un être, le bouleverse, le ravage, déchaîne toutes ses forces de souffrance et d'affectivité.

STANY. — Et c'est de celui-là qu'il s'agit pour vous ?

JASSIN. — Mon cher, regarde-moi et regarde autour de toi. Tu vas pouvoir prendre ta meilleure leçon et faire sur ton professeur de la vivisection morale. Au moins, je te servirai à quelque chose, quoique les antiseptiques n'aient jamais empêché qu'un beau jour la maladie ne vous tombe dessus.

Stany, *le regardant.* — Le fait est que vous êtes singulièrement changé ! L'homme calme, maître de soi, admirable de volonté, sceptique à fleur de sourire...

Jassin. — Et maintenant violent, révolutionné, sa sensibilité maîtresse dictant ses ordres, son scepticisme se creusant en amertume, ou disparaissant tout à coup à des heures de foi, toutes ses idées soigneusement élevées mises en miettes dans une révolte; et en lui, tout à coup dressé, un être nouveau qu'il ne connaissait pas.

Stany. — C'est douloureux ?

Jassin. — C'est atroce et délicieux.

Stany. — Je comprends moins l'être nouveau.

Jassin. — Ah çà ! est-ce le Jassin que tu as connu indifférent, indulgent, regardant ses contemporains barboter, du haut d'une âme qu'il croyait à l'abri de toutes les intempéries ? Est-ce l'homme fait au bercement douillet de ses idées et de ses habitudes qui, brusquement, perd la sérénité et l'intérêt de tout ce qu'il faisait, pavoise son appartement de fleurs, pâlit pour une attente ou un espoir et a le cœur chaviré par le léger bruissement soyeux qui trahit dans sa démarche l'approche d'une femme ?

Stany. — Vous voulez dire *de la* femme, de celle de la révolution. Quelle est-elle ? Je ne le demande pas par indiscrétion, mais puisque vous avez parlé de mon éducation...

Jassin. — Oui, il faut que tu saches. (*Regar-*

dant sa montre, inquiet.) Elle est en retard... Dès qu'elle viendra, tu fileras, par ici, dans l'autre pièce... Je te permets de rester et d'entendre, pourvu qu'on ne te voie pas. (*Geste de Stany.*) Si... si, j'y tiens... Après la théorie, la pratique. (*Le faisant asseoir.*) Qui est-elle? Voici. Tu te rappelles ce que je te disais de la cinquième classe de nos femmes d'études?

STANY. — Parfaitement. Cinquième corde : l'amoureuse de tête : femmes d'esprit, flirteuses, frôleuses d'âme et de cœur...

JASSIN. — Et *allumeuse!* C'est le type charmant, inquiétant, insondable... et quelquefois terrible qui les résume. (*Brusquement.*) Tu connais Ghislaine de Sommery?

STANY. — Ah! c'est elle?... Je l'ai vue, en effet, l'autre soir, chez les Strelitz... et je comprends. Elle a une expression de beauté inaltérable. Elle est comme ces cimes d'admirable blancheur dont les teintes ne sont jamais pareilles.

JASSIN. — Oui, glacées à de certaines minutes, et tout à coup incendiées de nuances merveilleuses. Seulement, n'est-ce pas qu'un reflet de soleil colorant les névés sans qu'une vibration de chaleur les anime?

STANY. — Vous doutez?

JASSIN. — Comment peut-on être certain de quoi que ce soit avec une semblable nature féminine, jamais pareille, mouvante à l'infini, ressentant ou jouant, en quelques minutes, je ne

sais combien d'impressions diverses. Tiens! ses yeux, as-tu remarqué?

STANY. — Oui, d'une limpidité de saphir clair...

JASSIN. — Limpidité de source dont il semble qu'on entrevoit le fond. Puis un mouvement d'âme nuance l'azur tranquille, le fonce en bleu d'abîme qui attire irrésistiblement, magnétiquement; puis encore, un brusque rayon de rire éclaire l'eau profonde et un mot d'esprit sec comme un déclic de guillotine vous casse les reins sur les bords du gouffre.

STANY. — Et on ne peut pas lutter?

JASSIN. — Pour lutter contre le vertige, il faudrait ne pas regarder. Je ne peux pas. Il faut, au contraire, que je voie, que je prenne à pleins regards l'appel de fascination. Dès qu'il cesse par la séparation, dès que je ne vois plus, je deviens l'homme désorbité que tu as devant les yeux.

STANY. — Mais alors, la solution?

JASSIN. — Y en a-t-il une?

STANY. — On vous aime?

JASSIN. — Si je le savais! Il y a des minutes où je suis convaincu que oui, et d'autres où ma conviction est tout aussi forte que ce ne sera jamais, parce qu'il s'agit de cette femme si spéciale dont le tempérament est dans la tête seulement, qui frôle, caresse, irrite ou séduit, conquiert pour la volupté de la victoire, abandonne le vaincu, y revient dès qu'il se relève, pour le quitter encore, ou le cingler d'un mouvement de jalousie.

STANY. — Cependant, pour ne pas être prise à son tour, vis-à-vis de vous surtout, de votre rare et admirable sentiment, il faudrait l'insensibilité totale.

JASSIN. — Ou alors, comme je viens de le dire, que la tête soit plus forte que le reste. L'équilibre se rompra-t-il ? Peut-il se rompre ? C'est l'inconnu mystérieux, l'X de mon problème.

STANY. — Le seul, d'ailleurs, car je ne suppose pas que M. de Sommery ?...

JASSIN. — En effet, mari comptant peu, quoiqu'on ne connaisse jamais toutes les influences de cet élément de la question.

STANY. — En dehors de cela, votre sujet doit s'inquiéter assez peu des principes, préjugés, opinions, puisqu'elle vient même vous voir ?...

JASSIN. — Oui, c'est ainsi, souvent, qu'on prête des amants à des femmes qui n'en ont pas, et qu'on n'en donne pas à celles qui en ont. (*Brusquement levé.*) La porte en bas... J'ai reconnu... Je suis sûr... Passe vite là-bas !...

STANY, *lui serrant les mains.* — Comme vous êtes ému !

JASSIN. — Que veux-tu : on n'est maître de rien... surtout pas de soi !...

Dans l'encadrement de la porte, exquisement jolie, comme le serait un rêve réalisé de peintre, apparaît Ghislaine de Sommery, les yeux un brin malicieux, les joues à peine rosées, les lèvres soulignant d'un mince trait rouge un sourire simple-

ment aimable, toute l'expression de figure aussi calme que celle du visage de Jassin a été subitement angoissée.

Ghislaine. — Eh bien ! suis-je gentille?... (*Il lui a pris la main et la regarde, profondément troublé.*) Qu'est-ce qu'il y a?... C'est tout ce que vous trouvez à me dire?

Jassin. — Pardonnez-moi!... l'impression trop forte de votre arrivée si attendue... J'ai eu comme un arrêt de cœur.

Ghislaine, *riant*. — Voulez-vous ne pas prononcer des mots de cette importance pour des choses aussi simples.

Jassin. — Je ne peux pourtant pas faire dire aux mots autre chose que ce que je pense.

Ghislaine. —Chut! taisez-vous!... (*Lui retirant ses mains.*) et soyez sage! Je suis venue pour voir votre intérieur, connaître le cadre où vous vivez.

Jassin. — Est-ce pour m'y suivre un peu par la pensée?

Ghislaine, *a un regard disant oui, puis l'éteignant aussitôt.* — Mettons seulement que ce soit de la curiosité sympathique. (*Examinant.*) C'est ravissant, chez vous!... note artistique et discrète... tout à fait ce que j'attendais de votre finesse de goût.

Jassin, *heureux*. — Vous me flattez.

Ghislaine. — Pas du tout!... Si je suis ici, c'est bien que j'ai pour vous une opinion très particulière d'estime... et d'amitié.

Jassin. — Amitié seulement?... Rien que cela pour tout ce que je vous ai donné de moi, quand vous savez que vous m'avez pris jusqu'aux sources mêmes de la vie, quand vous êtes certaine que jamais je n'ai aimé personne comme je vous aime.

Ghislaine. — Est-ce qu'on ne dit pas un peu cela à toutes les femmes à qui on fait la cour?

Jassin, *s'énervant*. — Mais je ne vous fais pas la cour, mais n'abaissez pas à une pareille banalité le sentiment le plus vrai, le plus profond! Excusez un manque de modestie, mais étant l'homme que je suis, avec hélas! mon expérience de la nature humaine et du cœur, pour que je vous parle comme je le fais, il faut vraiment que ma passion de vous m'ait bouleversé l'être.

Ghislaine, *voulant le calmer*. — Eh bien! Eh bien!

Jassin. — C'est à désespérer!... Je ne vous convaincrai donc jamais?

Ghislaine, *sérieuse, les yeux un peu troubles et prometteurs*. — Peut-être! Si! (*Il a un élan de gratitude extasiée. Elle le coupe.*) Oh! le délicieux thé préparé avec toutes mes gourmandises!

Jassin, *soupirant*. — C'est ça, venez savourer un peu. (*Il l'installe, se met à côté d'elle.*) Je vous sers, hein?... de tout?

Ghislaine, *amusée*. — Oui, de tout. (*Elle prend une foule de choses sucrées et salées.*) Et vous, rien?

JASSIN. — Je ne sais plus manger... La seule faim que j'aie, c'est de vous voir, et le seul sommeil, c'est de rêver de vous.

GHISLAINE, *grignotant*. — Très gentil.

JASSIN. — Tenez, même sans aucune allusion à notre pensée, même sans rien que des paroles sur des sujets quelconques, vous ne pouvez pas vous imaginer ma joie infinie de vous avoir là, chez moi, près de moi, de vous écouter, de vous regarder ! Ah ! la divine chose que la présence de l'être aimé. Un geste, une intonation, une grâce de mouvement, une onde de regard plus veloutée, tout est raison d'être charmée : c'est une possession de l'aimée par toutes ses manifestations de sensibilité et d'expression.

GHISLAINE. — Vous détaillez à merveille.

JASSIN. — Je détaille mon plaisir pour le multiplier... et ensuite pour mieux le revivre. Quand vous êtes partie, je donne à ma pensée les miettes de mon régal.

GHISLAINE, *ajoutant un peu de crème à son thé*. — Que vous êtes une nature nerveuse !

JASSIN, *désappointé*. — Quand on vous adore, vous appelez ça être nerveux ! Mais de quoi êtes-vous donc faite ?... De quoi ?

GHISLAINE. — D'un peu de limon humain, comme vous !

JASSIN. — Jamais ! Si vous étiez de ce limon, il y aurait en vous des spontanéités matérielles, des faiblesses à côté de vertus, des frémissements de

chair après les envolées morales. Mais rien !... Vous êtes l'inaccessible impassibilité !

GHISLAINE, *grave, toute changée.* — Êtes-vous donc bien sûr de connaître une âme de femme sur de pareilles apparences ? Et si je les ai édifiées comme moyens de défense contre les autres, et surtout contre moi-même ? Si, exposée, comme je le suis, à tant de sollicitations masculines, j'avais besoin de ce crible pour distinguer le bon grain de l'autre ?

JASSIN. — Alors, maintenant que vous êtes certaine d'avoir trouvé ce bon grain ?

GHISLAINE. — C'est vous qui le qualifiez bon, parce que c'est le vôtre. Me donneriez-vous les mêmes conseils de faiblesse, si un autre était en jeu ?

JASSIN, *s'énervant beaucoup.* — Il ne s'agit pas de faiblesse, il s'agit de savoir si vous répondez à un amour infini, si cette passion tellement au-dessus de ce que vous appelez les sollicitations vous émeut, si enfin vous m'aimez ou devez m'aimer ?

GHISLAINE, *plus légère.* — Nous voici revenus au grand mot !... toujours !

JASSIN, *violent.* — Et vous, toujours l'oblique pour ne pas y répondre et pour dissiper l'ombre de trouble qu'il vous cause !... Ah ! contre vous, je me briserai les forces !... Je m'userai la vie ! Si vous n'avez rien pour moi, si c'est le *non* irrévocable et meurtrier... dites-le... que j'en sois tout de suite frappé !

Ghislaine, *d'un joli mouvement, lui saisissant la main.* — Mon ami !

Jassin. — De la pitié ?

Ghislaine. — Mais non, voyons !... (*Le regardant, très calme.*) Lisez donc !

Jassin. — Ah ! vos yeux, maintenant animés, éclairés, venant à moi, et qui semblent me promettre un avenir !

Ghislaine. — Ne le violentez pas, l'avenir ? Il faut des mois pour édifier un temple, à plus forte raison pour dresser un culte... (*Penchée vers lui.*) Mais puisqu'on vous permet de diriger les travaux ! (*Au moment où il va l'attirer contre lui, elle lui échappe.*) Oh ! les jolies fleurs que j'aime. C'est gentil d'avoir songé... (*Allant vers un vase.*) J'en emporte.

Jassin, *désolé.* — Vous partez ?

Ghislaine. — Je ne peux pas rester toujours.

Jassin. — Pourquoi pas ?... Pourquoi ne pas briser les conventions qui nous étreignent et partir ?... Il y a bien de par le monde une ville, une maison, un coin où nous pourrions être divinement heureux.

Ghislaine. — Cela aussi aurait une fin.

Jassin. — Qu'importe la fin, lorsqu'on a épuisé l'extrême de la joie possible !

Ghislaine. — Allons, la tête folle !... (*Prenant une touffe de violettes qu'elle met à son corsage.*) Tenez, je prends quelque chose de vous.

JASSIN. — Prenez davantage?...

Il s'approche... Elle se laisse attirer cette fois, semblant accéder au désir passionné qu'il a d'un baiser; ses yeux foncés en bleu d'abîme en ont toute l'angoisse; puis, brusquement, elle met deux ou trois violettes dans sa bouche qu'elle offre.

GHISLAINE. — Sur les fleurs seulement!

La tête grisée, perdue, Jassin prend la caresse qui écrase les fleurs entre des lèvres qui ne se touchent pas. Et Ghislaine, aussitôt, glisse, s'enfuit, jette un adieu perlé de rire.

. . . .

Stany, qui a vu et entendu, qui a compris l'inextinguible de la souffrance de son ami, cherche depuis ce jour, dans sa cervelle d'élève déjà expérimenté, le moyen de l'en guérir. Croyant l'avoir trouvé, quelque temps après, il arrive chez son maître, la figure préparée pour la circonstance.

STANY, *en entrant, faisant un geste à la tête et au cœur.* — Eh bien! toujours le même état?

JASSIN, *se dressant, le visage las.* — Toujours! Les enthousiasmes et les désespérances, les rayons et les ombres, les heures d'extase... et les autres!

STANY, *le regardant.* — Cette tension perpétuelle vous épuise.

JASSIN. — Que veux-tu que j'y fasse?

STANY. — Essayer de guérir. (*Jassin hausse les épaules.*) Mais enfin, si on venait vous prouver que cette femme prodigue à un autre ce qu'elle ne vous donne pas à vous?

JASSIN, *inquiet.* — De qui veux-tu parler?

Stany, *singulier*. — De moi !... Il n'est pas toujours lâche de dénoncer les faveurs d'une femme... Oui, de moi !... Depuis ce jour où j'ai entendu Ghislaine, attiré aussi, j'ai été la voir... plusieurs fois... souvent... Je me suis montré aussi impérieux avec elle que vous êtes soumis... et elle n'a pas eu les mêmes cruautés de défense.

Jassin, *bouleversé*. — C'est vrai ?... Tu as commis cela ?

Stany. — Oui... Que voulez-vous, je...

Jassin, *hors de lui*. — Jure-le !

Stany, *effrayé de l'expression de Jassin*. — Il est inutile de...

Jassin. — Allons donc !... tu mens !... N'est-ce pas, que tu mens ?

Stany, *avenant*. — Je vous voyais si malheureux !...

Jassin, *détendu*. — C'est cela... En bon disciple, tu as voulu aider le professeur ? Touché, mon cher petit !... Mais cela ne pouvait pas réussir. Je connais trop Ghislaine pour être de celles qui n'éprouvent rien. Pas un défaut de la cuirasse, et sous la cuirasse encore de l'acier. Jouant avec le feu comme les salamandres, vous y attirant, vous y consumant, et en sortant aussi glacée après avoir fait des cendres.

Stany. — Ne croyez-vous donc pas que même cette nature peut être une fois bouleversée, miraculée par une passion ?

Jassin. — Sans doute !... Si... Cette heure-là

est possible dans la vie de tous les êtres. Mais si tu l'apprends un jour pour elle... ne me le dis pas. Tu viens de le voir : le bien qu'on veut produire ne vaut pas le mal qu'on fait.

Stany. — Alors, même après, même très vieux, quand une graine de cette passion totale a germé dans le cœur, il ne faut pas la détruire?

Jassin. — Jamais!... puisque c'est d'elle, jusqu'à la fin, que repousse la chimère!

L'INCOMPRISE

Au Concours hippique, le cirque militaire et civil des gens chics ou de ceux qui veulent faire croire qu'ils le sont. Un jour de grande attraction. Les tribunes bondées, toutes les catégories de pose sociale représentées; le Tout-Paris féminin au complet, depuis les femmes qui se donnent jusqu'à celles à qui on donne, sans compter les honnêtes qui adorent se trouver entre les deux. Les faces à main et les monocles sont en batterie, les potins et les rosseries crépitent, on juge, égratigne, déchiquette, passe au crible, après quoi il ne reste rien de propre du meilleur camarade ou de la plus chère amie. Un soleil de printemps incendie la coupole, mêlant ses rayons à l'atmosphère surchargée d'aromes et de poussières dont il fait un brouillard d'or. Jassin et Stany se rencontrent.

JASSIN. — Tiens? Tu es là pour l'amélioration de la race chevaline?

STANY. — Non. Je songe à d'autres croisements.

JASSIN, *riant*. — Très bien! Moi, je viens pour occuper mon fauteuil de contemporain à une des comédies les plus suggestives de l'époque.

STANY. — Le fait est que de tous ces gens bien Parisiens — dont beaucoup sont provinciaux — combien s'intéressent au cheval?

JASSIN. — Ils fréquentent le noble animal, convaincus qu'il aristocratise ceux qui l'approchent. Mettons qu'il y en ait un pour cent d'entre eux qui l'aiment pour lui-même. Trente pour cent viennent pour voir ou être vus. Trente pour cent pour mijoter ou retrouver un amant ou une maîtresse; trente pour cent des femmes pour copier une toilette ou la lancer, neuf pour cent des jeunes filles ponr cuisiner un flirt jusqu'à l'ébulition matrimoniale si possible. Et toi, qu'est-ce que tu viens cuisiner? Fantaisie ou amour?

STANY. — Je crois que je suis pincé!

JASSIN. — Ah! tant pis!

STANY. — Vous l'avez bien été.

JASSIN. — Justement! Je compatis!... Alors, le sujet?... Ah! mais, au fait, je t'ai vu passer et repasser devant la tribune où la très belle, très indolente, et très hautaine Mme Marzy regarde de ses profonds yeux noirs qui ne s'allument jamais un spectacle qui ne l'intéresse pas du tout. Est-ce que, par hasard?...

STANY. — Oui, c'est elle!... Conquête problématique, hein?

JASSIN. — Ce qu'il y a de certain — autant qu'on peut être certain d'une pareille chose — c'est que si tu la réussis, tu seras le premier.

Stany. — C'était aussi mon idée. Mais, d'après vous, chez elle, pas la moindre puissance de sensibilité?

Jassin. — Appelle donc ça le tempérament, comme tout le monde. Eh bien! si, je crois qu'il existe. D'ailleurs, les femmes qui n'ont pas en soi la petite bébête faisant tic tac, que Vénus t'en préserve! Mais Odette Marzy, si, je le répète, elle doit posséder l'article. Seulement, il est comme les mines d'or, enfoui dans les entrailles d'un continent non encore visité. Il faut découvrir le continent et la mine.

Stany. — Donc, classe des inexplorées?

Jassin. — Des incomprises. Et cette classe a une foule d'espèces, depuis la simple ennuyée jusqu'à la femme que son mari, à partir de la nuit de noces, et chaque fois depuis, a toujours *ratée*. Première chose à faire : déterminer la catégorie. Où en es-tu avec Mme Marzy?

Stany. — Nous causons amicalement et il me semble que parfois son regard se veloute de sympathie.

Jassin. — Oh! parfait, le velouté, si ce n'est pas de ta part un mirage de désir. Alors, voilà mon avis, la conquête en question : travail de longue haleine. Étapes successives et multiples... On avance d'un mètre tous les jours, mais c'est tout de même comme ça qu'on a fait le tunnel du Simplon. Aujourd'hui, à ta place, j'aurais une causerie d'*orientation*, demain un hasard de

rencontre, après-demain dix minutes de conversation au théâtre, — concordances des sensations d'art. Ensuite, et presque chaque jour, une intimité progressive de paroles échangées, puis les visites à domicile et enfin le terrain des confidences. C'est une œuvre de bénédictin qui n'hésite pas à perdre un mois pour sculpter un coin d'âme.

STANY. — Je sculpterai.

JASSIN, *désignant Mme Marzy.* — Commence tout de suite, tiens. A ses regards plongeant dans le vide, je devine une créature superlativement agacée par le spectacle actuel. Approche et creuse; tu trouveras peut-être là une pépite indicatrice.

Stany suit les conseils du maître. Quelques minutes après, ayant accepté une invitation très cordialement exprimée, il est assis à côté de Mme Marzy, échangeant avec elle les politesses et les banalités d'usage.

STANY. — Vous aimez le Concours hippique?

ODETTE. — Moi?... Je l'abomine! (*Geste de Stany.*) Alors pourquoi y venir, n'est-ce pas?... (*Résignée.*) Pour obéir au Code disant que la femme doit suivre son mari. Je suis.

STANY. — En effet, M. Marzy est un fervent?

ODETTE. — Dites un idolâtre! Et commissaire, membre du jury, compétent!... Que sais-je encore?... Le Concours hippique, c'est sa gloire; quinze jours par an, il se promène avec une auréole... il est quelqu'un!

Stany, *in petto*. — Voilà la fissure!... (*Haut.*) Je crois que M. Marzy est encore un maître dans beaucoup d'autres sports.

Odette. — Dans tous! Au point que, s'il n'était pas né riche, il serait certainement quelque part et dans quelque chose champion du monde. Je vous certifie que chez moi j'entends parler de résistance, d'entraînement, de performances! La force physique est la divinité de notre logis.

Stany. — Il me semble qu'une femme ayant comme vous une intellectualité très supérieure, très délicate, doit éprouver, au contact de cette force, un sentiment... je ne dirai pas d'agacement...

Odette. — Si, si, vous pouvez dire... Ça m'agace... comme les gens qui parlent à côté de moi une langue étrangère.

Stany. — Évidemment, les sports décérébralisent. Et après une journée consacrée à leur culte, M. Marzy, tout en étant un très galant et charmant homme, ne peut pas être au même niveau, au même étage psychologique, pour traiter avec vous une question de sentiment, parler art, ou discuter une œuvre littéraire. D'ailleurs, entre gens liés pour vivre ensemble, cette parité de goûts, d'idées, de facultés, doit être infiniment rare. Peut-elle même exister?

Odette. — Pourquoi n'existerait-elle pas, si les hommes, moins égoïstes et plus intelligents, voulaient se donner la peine de connaître les

femmes qu'ils ont choisies. C'est bien le moins qu'ils le fassent après, puisqu'ils ne le font jamais avant. (*Souriant.*) Mais vous m'entraînez vraiment à vous parler de choses... Regardons plutôt ce capitaine qui va sauter l'obstacle... Encore un, s'il est marié, qui ne doit parler dans son ménage que des actions de sa jument!

STANY, *après un silence savant, revenant au sujet.* — Avez-vous remarqué que c'est lorsque la destinée vous a pris toute liberté d'agir qu'on rencontre parfois celui ou celle dont on se dit : Il ou elle aime, pense, éprouve, désire tout ce que j'aime, pense, éprouve et désire moi-même, et cela eût été un bonheur infini de vivre avec lui ou elle.

ODETTE, *rêveuse.* — A quoi bon songer aux choses irréalisables?

STANY. — Regretter et désirer sont les deux termes entre lesquels tient toute notre histoire humaine.

ODETTE, *presque bas.* — C'est pour cela qu'elle est douloureuse!

Ayant ainsi posé sa greffe sentimentale, Stany, les jours et les semaines qui suivent, s'emploie suivant les articles du programme, dans tous les lieux où on se rencontre, à tisser les mille fils de ce travail d'araignée où se prend fatalement la mouche si fine soit-elle qui le laisse édifier. Enfin, un jour, un peu lasse, un peu nerveuse, un peu troublée comme la mouche qui instinctivement devine, sent autour d'elle le lacis des

fils invisiblement tendus, Odette permet un premier tête-à-tête chez elle, sous le prétexte innocent d'une visite amicale en dehors de son jour.

STANY, *entrant, à Odette qui semble revenir de lointaines réflexions.* — A quoi pensiez vous?

ODETTE. — Ne faites donc jamais cette question à une femme. Neuf fois sur dix, elle ne peut pas vous répondre la vérité.

STANY. — Ce qui signifie que notamment cette fois, vous êtes dans ce cas... Et si je devinais?

ODETTE. — Allez!

STANY. — Voici. Vous pensiez qu'on est infiniment seule dans la vie quand on ne peut pas songer tout haut, se confier, se déshabiller l'âme comme le corps, avec un être à qui on est heureux de livrer ces deux nudités?

ODETTE. — Peut-être.

STANY. — Vous pensiez aussi que si jamais pareille communion peut se réaliser, cela doit être un tel bouleversement de joie, que plus rien ne subsiste au monde de ce qui, jusque-là, a intéressé ou de ce qu'on a subi ou respecté?

ODETTE, *énervée.* — Peut-être encore. Mais qui vous a permis de pénétrer aussi indiscrètement en moi, de surprendre ma pensée?.... Je ne veux pas!

STANY, *très doucement.* — Pardon, si je l'ai fait!... Il m'avait semblé que vous n'étiez pas heureuse, obligée de concentrer en vous le secret des idées, des aspirations, d'un idéal qu'un...

autre ne savait pas apprécier; et il m'avait paru que peut-être mieux que quiconque (*Jouant la mélancolie*), ayant déjà été assez meurtri par la vie, étant surtout un ami éprouvant pour vous une si pleine sympathie affectueuse, je pourrais... je saurais... je saurais, moi, vous entendre.

Odette, *touchée*. — Ah! oui, j'aurais besoin qu'on m'entende!... qu'on me comprenne!

Stany, *appuyant*. — Vous ne l'avez jamais été.

Odette. — Est-ce qu'on peut l'être avec les mariages actuels? On sait tout de la situation sociale, de la fortune, rien de l'homme. On l'ignore, il vous ignore et ne fait même aucun effort pour vous conquérir, n'ayant qu'à exercer un droit de possession matérielle dont il se contente. Il y a des femmes aussi qui s'en contentent, soit qu'elles y trouvent un plaisir relatif, soit qu'elles se résignent, soit qu'elles s'en moquent, soit encore que, maternisées ou stérilisées, elles ne devinent pas qu'il peut y avoir autre chose.

Stany. — Et il y a autre chose. Vous l'avez senti à ce que tout vous paraissait insipide, banal dans l'existence quotidienne jusqu'ici acceptée; vous l'avez compris encore par la révélation de cette force mystérieuse qui s'appelle la puissance de vivre! Je vous dis cela l'ayant éprouvé moi-même, depuis que j'ai analysé... depuis que j'ai été irrésistiblement attiré à savoir pourquoi

vous souffriez et à chercher le moyen d'apaiser cette souffrance.

Odette, *songeuse.* — Personne ne m'a encore parlé comme vous le faites. Et je voudrais vous écouter. C'est si nouveau pour moi, et si bon, d'avoir une tendresse amie, qui berce les tristesses qu'on a ou qu'on se donne. Mais n'est-ce pas la descente fleurie vers le mal?

Stany. — Le mal? Pourquoi?... Où serait-il? D'abord, il n'existe que des morales relatives, démenties à chaque minute par les attractions victorieuses de toutes règles que la bonne nature fait flamber en nous. Mais là, entre vous et moi, il s'agirait, comment dirai-je? (*Il cherche en effet un mot qui ne fasse pas peur.*) Il s'agirait d'une intimité d'âmes! Et ce serait délicieux de penser ensemble sur tous les sujets. Nous avons déjà tellement cette spontanéité d'impressions pareilles, que d'un simple regard échangé, nous devinons que notre avis est le même.

Odette. — C'est vrai.

Stany. — Et dans votre histoire comme dans la mienne, que de choses également pareilles! Vous avez été élevée seule, comme moi; habituée de très bonne heure à l'œuvre de la réflexion. Comme vous, j'aime tout ce qui vient de la pensée ou de l'expression artistique. Nous sommes de ces sensitifs d'extrême modernité, d'une réceptivité telle que des millièmes de sensations les éprouvent : en somme, des créatures

d'exception qui ne peuvent être un peu heureuses que si elles se rencontrent. Nous nous sommes rencontrés, ne dites pas qu'il faille renoncer maintenant à l'infini de douceur de se retrouver, de se voir... souvent... toujours?

ODETTE, *lentement*. — Je devrais avoir le courage de le dire!

STANY, *après un silence, nuançant la voix*. — Ne sommes-nous donc pas bien, dans cette intimité qui nous enveloppe? Il ne fait plus qu'à peine jour, et il semble que la demi-obscurité nous rapproche. (*Il se rapproche aussi.*) Je vous écoute vivre tout près de moi... Nos paroles ont plus de force murmurées que dites, et vos yeux me laissent mieux pénétrer en vous, bien que je les devine plus que je ne les voie!... (*Il lui prend la main qu'elle défend assez peu.*) Pourquoi ne pas me la donner? L'étreinte de la main n'est-elle pas comme la signature de toutes les sincérités?

ODETTE. — Et la caresse de tous les mensonges!

STANY. — Le mensonge se soupçonne comme se trahit toute sonorité fausse. Avez-vous ainsi un doute quand je vous parle?

ODETTE. — Non. Je vous crois!... Je suis heureuse de vous croire!

STANY, *plus bas, pressant*. — Comme je vous aime!...

ODETTE, *protestant*. — Oh! mon ami!

STANY. — Eh bien! c'est le mot sacré.

Odette. — Pas jusque-là prononcé.

Stany. — Mais déjà, entre nous... Répétez-le?

Odette. — Je l'ai écouté... c'est presque l'avoir redit.

Quinze mois après, chez Stany.

Jassin. — Où en es-tu de ta rupture avec Mme Marzy?

Stany, *stupéfait*. — Qui vous a raconté que je cherchais?...

Jassin. — Pas besoin de raconter. Je te vois et je t'observe, ça suffit. Seulement, je ne m'explique pas. Odette est une femme d'un charme rare; elle doit réaliser le type de la maîtresse exquise, elle t'aime infiniment; alors?...

Stany. — Alors, c'est extrêmement fatigant d'être l'amant d'une femme précédemment incomprise.

Jassin. — Ah! oui, je sais : il faut parler un langage spécial, ciseler ses phrases, être toujours en haleine de psychologie, se maintenir à hauteur de l'idéal qu'on représente?... et dame! en amour, se maintenir à hauteur d'un idéal, c'est le tour de force. Donc, tu en as assez. Alors, qu'est-ce que tu as imaginé?

Stany. — J'ai imaginé de me montrer, comme le mari, un homme de force et de sport.

Jassin. — Et elle a trouvé cela délicieux? Naturellement. Chez l'homme qu'elle aime, une femme trouve charmant tout ce qui l'horri-

pile chez celui qu'elle n'aime pas. Axiome !

STANY. — Que faire en pareil cas, d'après vous?

JASSIN, *malicieux.* — Laisser le temps agir.

STANY. — Vous en avez de bonnes!... Elle m'adore... Ça peut durer l'éternité!

JASSIN. — Mais non, un sentiment humain ne dure jamais l'éternité. Tout s'use, surtout l'amour. Maintenant, si tu es pressé, tâche d'installer auprès d'Odette un ami qui soit ou paraisse ton antipode et lui chante un air absolument l'inverse du tien. Si cela prend, elle se persuadera que tu ne l'as pas vraiment connue, et que ton ami est le premier homme qui l'ait enfin comprise. Second axiome : une femme incomprise ne se guérit jamais de l'être, et le reste toute sa vie.

STANY. — Seulement, à chaque expérience, elle croit tenir la vérité?

JASSIN. — Mon petit, ne lui jetons pas la pierre. Avec ça qu'avec chaque femme nouvelle, nous ne lui disons pas et nous ne nous disons pas, très sincèrement : c'est la première fois que j'aime de tout mon être!

STANY. — Conviction d'emballement, c'est délicieux.

JASSIN. — D'accord. Seulement, tu vois ce qu'il reste lorsque après décès on fait l'autopsie de ses illusions!

LA DÉVOTE

L'église de la Madeleine, un jour où la chaire est occupée par un des plus courus de nos prédicateurs en vogue. Il s'agit de conférences, plutôt que de sermons, sur « l'impossibilité du bonheur par l'idéal humain », et le sujet traité cette fois est le danger « des liaisons sensibles », sujet dont l'annonce a rempli l'immense nef du temple catholique de tout ce que les premiers couturiers et modistes de Paris ont créé de plus exquis en toilettes et en chapeaux pour recueillements demi-pieux et contritions élégantes. Dans l'ombre pointillée d'or par les lumières du maître-autel, plane un silence aux légers bruissements de foule parfumée, où passent les sonorités de l'éloquence sacrée, caressantes ou terribles, accusatrices ou apaisées. Enfin, la phrase finale du traditionnel espoir vers les résolutions définitives, interrompt le bercement des périodes. C'est tout. Une courte prière dans un joli agenouillement faisant valoir la cambrure de la taille, et c'est un envolement, vers la sortie, de consciences légères sous des jupes soyeuses. Stany, qui avait assisté au sermon tout près de Bernardine de Callouet, la rejoint près des portes, pour que leurs doigts se rencontrent, humectés d'eau bénite. Ils s'écartent une minute dans un coin d'ombre.

Bernardine, *convaincue*. — Il a été admirable, n'est-ce pas?

STANY, *pas convaincu du tout.* — Oui; à l'entendre, on se sent devenir meilleur.

BERNARDINE. — Je suis heureuse que vous me disiez cela. J'ai donc bien fait de vouloir vous ramener à des vérités que vous aviez trop oubliées. Avez-vous remarqué ce qu'il a dit de l'infirmité de nos pauvres cœurs humains?

STANY. — Il a dit aussi qu'en pareille matière, il ne fallait pas demander l'impossible. Nous ne sommes pas que des âmes; il y a la guenille.

BERNARDINE. — On doit la vaincre.

STANY. — A certains jours, elle se venge. Aussi est-il préférable de la prendre par la douceur, elle et ses sentiments. (*Intonation caressante.*) Quand vous reverrai-je?

BERNARDINE, *sévère.* — Vous ne supposez pas que je vais vous donner des rendez-vous?

STANY. — Ce n'est pas un rendez-vous que je demande, c'est une rencontre. Soyez bonne, voyons?... Il ne faut pas non plus me faire faire du quatre-vingts à l'heure sur le chemin de Damas... Ma conversion se casserait les reins. A quand? Dites?... Il n'y a pas une œuvre pieuse à laquelle il me serait profitable d'assister?

BERNARDINE, *en le quittant, très vite.* — Venez demain, si vous voulez, chez la marquise de Rochardy. On doit y organiser une manifestation!

Stany, souriant, regarde Bernardine se glisser entre les battants matelassés de la porte. Quelques secondes après, il sort à son tour.

JASSIN, *le rencontrant au bas des marches de la Madeleine.* — Pas possible? Tu viens du sermon?

STANY. — Non... de l'adoration perpétuelle.

JASSIN, *amusé.* — Ah! très bien! Je comprends... Une fidèle que tu veux rendre infidèle? Ce que les églises de Paris servent à une foule de choses pour lesquelles elles n'ont pas été faites!... Quel joli inventaire à établir sur ce chapitre! Il y aurait à ramasser plus de cœurs profanes que de cœurs dorés pendus en ex-voto aux murs des chapelles! Alors, ta pénitente?

STANY. — Vous n'imaginez pas la vie qu'elle me fait mener. Le dimanche, les offices; la semaine, toutes les conférences, entretiens, allocutions, où il est de bon ton catholique de se trouver. Ajoutons les œuvres innombrables dont on m'a fourré, depuis les crèches pour moutards bien pensants jusqu'à la Ligue pour le relèvement des avariés royalistes.

JASSIN, *riant.* — Eh! eh! Toi qui as été député presque socialiste?

STANY. — Cherchez la femme!

JASSIN. — Je ne cherche plus. D'après ce que tu viens de me dire, j'ai deviné... sans grand mérite, d'ailleurs, car j'ai vu sortir de la Madeleine, deux minutes avant toi, une des plus jolies comtesses du pape que je connaisse... chez laquelle nous dînons quelquefois ensemble.

STANY. — Comment? Mais Bernardine est authentiquement...

JASSIN. — ...Est authentiquement Mme Callouet. C'est un bref pontifical qui a allongé le nom d'une particule et d'un titre, pour la bagatelle de cinquante mille francs. Bernardine, dont le père avait fait une grosse fortune dans les nouilles et macaronis, tenait beaucoup à cet anoblissement qui a orienté définitivement sa vocation religieuse.

STANY. — Voulez-vous dire par là qu'avant cet événement?...

JASSIN. — Avant, Bernardine était cet être féminin très spécial resté jusqu'au mariage dans la mysticité suraiguë du couvent, cet être dont la nervosité tantôt hyperexcitée ou concentrée n'a d'autre issue que des envolées d'imagination vers des vertus merveilleuses ou les plus inouïes pensées de vice, capable d'être pire ou sublime, ne trahissant rien de son secret, l'âme confite dans l'onction d'une attitude, noyée au fond de l'eau dormante des yeux, embusquée quelquefois plus près de l'homme, dans les lignes des lèvres dont on ne sait jamais si la minceur et la pâleur sont signes de glace ou crispation de désir.

STANY. — Frappant, le portrait! Mais alors, croyez-vous que le mariage?...

JASSIN. — Songe à ce qu'il peut être, à ce qu'il a été en pareil cas. L'homme choisi par les milieux pieux, et qui est le plus souvent un imbécile ou un démoli de bonne famille.

STANY. — Cette fois, il a été le démoli.

JASSIN. — Et, pour une jeune femme, passer des irréalités mystiques aux contingences d'un lit aussi piètrement habité, il y a de quoi stériliser définitivement une sensibilité, ou alors déchaîner jusqu'aux confins de la morbidité hystérique les aspirations... compensatrises.

STANY. — Sapristi! C'est tout ce que je demande : de devenir pour Bernardine, une de ces compensations.

JASSIN. — Il paraît que le sujet te tente?

STANY. — Comme tout ce qui est ultra-défendu. Mais il y a même plus, beaucoup plus!

JASSIN. — Vraiment amour?

STANY. — Oui, puisque sentiment douloureux, et douloureux parce que je le crains irréalisable.

JASSIN. — On ne sait jamais. Il y a des femmes qui disent non pendant des mois, même des années, et dont la maturité du oui arrive à l'heure où on s'y attend le moins.

STANY. — Sans doute. Seulement, la piété de Bernardine est-elle vraie ou plaquée? Est-ce de la religion ou de la dévotion?

JASSIN. — Impossible de te renseigner. Il n'y a que l'usage pour trahir la qualité de cette étoffe, inusable dans le premier cas, susceptible, dans le second, des déchirures les plus imprévues... Voyons! As-tu quelques indices? D'abord, se doute-t-on que tu aimes?

STANY. — On sait.

JASSIN. — Ah! Le mot a déjà été prononcé?

STANY. — Jamais!... Mais nous avons circulé autour.

JASSIN. — La circumhypocrisie ordinaire.

STANY. — Je vais vous en raconter une autre d'hypocrisie qui va vous amuser. On m'a fait comprendre que si M. de Callouet, en raison de son état de santé, était appelé dans un monde meilleur, on ne serait pas insensible à ce que des liens bénis légitimassent de communes et permises affections...

JASSIN. — Ce style subjonctival a un arome!...

STANY. — Il y a mieux. On ne serait pas éloigné d'aider la Providence pour qu'elle accélérât... ledit départ. Autrement dit, Bernardine fait brûler des cierges dans « une intention particulière » qui pourrait bien être celle-là. Elle juge moins coupable de demander à Dieu de faire claquer son mari, que de se donner, lui vivant, à un homme qu'elle aime.

JASSIN. — Alors, elle est plus dévote que religieuse. Ta question de tout à l'heure est résolue, et tu as des chances.

STANY. — Et si elle se confine dans cette idée d'attendre le décès de son époux? D'abord cela pourrait nous mener loin, et puis je ne voudrais, pour rien au monde, devenir le successeur!... Merci! Pour qu'on fasse ensuite brûler des cierges pour ma disparition!

JASSIN. — Renseigne-toi sur la résistance dudit époux. Et s'il doit durer, profite du premier

moment d'intimité avec Bernardine pour attaquer carrément... Scandalise-la au besoin !

Stany. — Mais elle me jettera à la porte.

Jassin. — Peut-être! Mais si tu as su mettre en elle l'affolement du péché, la graine produira son fruit. Il y a même en pareil cas des générations spontanées tout à fait inattendues!...

Quinze jours après. Une réunion se tient chez la comtesse de Callouet, — réunion des dames patronnesses de l'œuvre des Mères françaises, dont Bernardine est présidente, quoique n'ayant jamais eu d'enfant. Quelques ecclésiastiques assistent à la réunion, ainsi que Stany, qui a été nommé trésorier de l'œuvre, ce qui lui permet, après la séance, de rester en tête à tête avec la présidente, sous prétexte d'apurement de comptes. On est à la fin de l'après-midi; il fait à peine jour dans le petit salon où tous deux, assez près l'un de l'autre, sont assis à la même table, leurs mains se frôlant à travers les paperasses.

Bernardine, *voulant sonner*. — On n'y voit plus.

Stany, *l'arrêtant*. — Pourquoi de la lumière?... Nous sommes si bien.

Bernardine. — Mais il est impossible de travailler.

Stany. — Nous avons assez travaillé. Causons.

Bernardine. — De quoi?

Stany. — De nous. Le sujet en vaut la peine.

Bernardine, *inquiète*. — Que signifie?...

Stany, *avec autorité*. — Cela signifie qu'enfin nous avons une heure de solitude, que je ne la laisserai pas échapper et que vous écouterez tout

ce que j'ai depuis longtemps à vous dire. (*La dominant.*) Savez-vous ce que nous faisons, depuis des mois, en ne paraissant nous occuper que des choses les plus saintes?... Nous faisons de l'amour.

BERNARDINE, *bondissant.* — Ah! par exemple, je vous défends...

STANY. — Inutile de me défendre, j'irai jusqu'au bout. Vous me chasserez ensuite si vous voulez, mais vous m'aurez entendu. J'aurai brisé l'artificielle convention qui a l'air de nous cacher ce qui est en nous. Et ce qui est en moi, c'est que je vous aime!

BERNARDINE, *dressée.* — Encore une fois, je vous interdis...

STANY, *l'interrompant.* — Si, si, mettons les mots sur les choses dissipant le nuage d'encens qui leur faisait une atmosphère de vertu. Et les choses, c'est cela : D'abord, je le répète, que je vous aime de toutes mes forces, — ce qui n'est pas ma faute, puisque le Créateur lui-même a inventé l'amour, et non pas moi, — ensuite que vous ne l'ignoriez pas...

BERNARDINE. — Ah! là-dessus, je vous certifie...

STANY. — Vous avez cru alors à ma sincérité dans une aussi subite conversion? Vous avez supposé que, par sanctification seule, j'assistais aux prônes et aux sermons, que je suivais toutes les retraites, que je vous retrouvais chez toutes

les vieilles dames d'œuvres, que j'y organisais de stupides manifestations politiques, que j'y dressais des fiches de bons votants, ou des listes de fournisseurs inassidus aux offices, tout cela pour le triomphe de ce que vous appelez la bonne cause?... Vous avez été persuadée de ma conviction?... Mais non jamais! Seulement cet ensemble de prétextes sacrés permettaient à la conscience qu'on vous a faite de deviner les caresses à travers les prières, comme dans les feuillets d'un livre de piété on glisse des fleurs de printemps.

BERNARDINE, *violente.* — Non, non!... Vous m'avez abusée, vous m'avez menti!

STANY, *lui saisissant la main.* — Ne mentez pas à votre tour... Ayez le courage de descendre en vous-même... dans votre vraie conscience... et regardez!... Oui, vos yeux se voilent... Je sens un peu de frisson dans vos mains... parce que vous apercevez qu'au fond de votre cœur est un sentiment humain... que vous l'avez laissé pénétrer... que vous reconnaissez qu'il n'y est pas arrivé à votre insu... Vous l'avez baptisé à son entrée, voilà tout!

BERNARDINE. — Et quand ce serait vrai?... On se défend d'une faiblesse, et puisque vous m'avez montré le danger...

STANY, *pressant.* — Vous l'éviterez aujourd'hui, il vous fascinera demain. L'étincelle de la passion humaine est en vous, l'étincelle bleue

des fluides vivants qui courent dans les veines, dans les mystérieux fils des êtres jusqu'aux centres de sensibilité et de volonté. Il y a des femmes où elle est impossible, où rien n'existe, temples vides, où l'on peut alors installer des religions. Mais votre religion, à vous, n'est que de convention, de préservation, de juxtaposition!... C'est un culte qui n'est pas dans ses meubles et qui tient la place d'un autre : celui de l'homme, parce que vous êtes une vraie femme.

BERNARDINE, *se débattant.* — Non!... Vous vous trompez!...

STANY. — Une vraie femme, vous dis-je, et non pas l'automate monstrueux et glacé qui n'a d'une créature que des gestes, des sourires, des regards, sans le cœur admirable et sans le foyer. (*L'attirant malgré elle.*) Soyez donc vous, tout entière vous!... Surgissez de votre carapace, vivante! humaine!... Existent seulement ceux et celles qui sont créés par le miracle d'amour, et le mot de ce miracle vous monte aux lèvres!

BERNARDINE, *bouleversée.* — Ah! taisez-vous!... La faute...

STANY, *l'étreignant quand même.* — Elle vous attire... le vertige du péché s'ajoute à l'autre... et toute votre sainteté factice croule sous la poussée de la nature victorieuse!...

BERNARDINE. — Assez!... Assez! (*D'un brusque mouvement elle se dégage et court appeler un*

domestique. Dès qu'elle l'entend venir, congédiant Stany.) Nous ne nous connaissons plus!... Je vous interdis même de m'adresser la parole!... (*Devant le domestique.*) Adieu, monsieur.

STANY, *saluant.* — Adieu, madame. (*Très bas, en passant devant elle.*) On étouffe la parole... pas le sentiment!

Bernardine, profondément émue, dominant de toute son énergie le regret d'avoir ainsi laissé partir Stany, s'aperçoit juste à temps de l'entrée du docteur Vaselin, qui vient de faire sa visite habituelle à M. de Callouet.

BERNARDINE, *la voix mal assurée.* — Eh bien! docteur, êtes-vous content?

VASELIN. — Tout à fait content, aujourd'hui. Le comte va de mieux en mieux. Mes illustres confrères s'étaient absolument trompés avec le régime d'émollients et de purgatifs qu'il lui imposaient. C'est l'inverse qu'il fallait : de la nourriture, des fortifiants, des stimulants. Je vous promets que d'ici à quelques semaines je vous rendrai, je ne dis pas un mari éclatant, mais au moins un homme pouvant mener une existence à peu près normale.

BERNARDINE, *vivement.* — ...Et qui pourra vivre?

VASELIN. — Vivre?... Mais tant qu'il voudra, en se soignant... Vingt ans!... Vingt-cinq ans!... (*Se méprenant sur la surprise qui arrête la réponse de Bernardine.*) Je vois que vous ne

vous attendiez pas à un aussi heureux diagnostic?...

BERNARDINE. — En effet!... la joie!... Merci, docteur!

La semaine suivante, chez Jassin.

STANY, *continuant un récit.* — J'étais seul chez moi... On sonne. Mon domestique était sorti, je vais ouvrir, et qui trouvé-je à la porte?...

JASSIN. — Bernardine!

STANY. — Parfaitement. Elle entre, pâle comme une carmélite, les yeux étranges, presque hallucinés. Elle me suit, regarde autour d'elle, et brusquement, sans un mot, dans un mouvement inoubliable de don de soi-même, elle s'abîme contre moi, m'offrant ses lèvres.

JASSIN. — Hein? Quand je te parlais de la génération spontanée de certaines passions! Et la suite?

STANY. — La suite? Vous la voyez?

JASSIN. — C'est-à-dire que je me la figure! Savoureuse?

STANY. — Merveilleuse!... Seulement, un petit ennui. On m'oblige à changer d'appartement et à prendre un gîte en face de Saint-Augustin.

JASSIN. — De façon à ce qu'en sortant de chez toi, un simple tour à l'église...

STANY, *achevant.* — ...Et au confessionnal du Père Mapillon!...

JASSIN, *riant.* — On est blanchi! Le dernier

cri du confortable pour âmes dévotes : le nettoyage à sec et sur commande, avec assurance contre les risques infernaux. De cette façon — comme elles le pensent — en cas d'accident d'automobile ou de révolution, on est tranquille jusqu'au prochain péché!... Et il faudrait bien de la déveine pour avoir juste à ce moment une rupture d'anévrisme!

LA HUITIÈME

En villégiature, chez les Villemarel, aux environs de Paris. Une très belle propriété, dont les parterres, les corbeilles, les hauts massifs de verdure font un merveilleux cadre de printemps à une fête de jeunes gens et de jeunes filles. Sur les pelouses au gazon serré comme de la moquette se déroulent tous les jeux accoutumés, donnant, avec l'emmêlement nuancé des jupes légères, dans le cliquetis de rires clairs, une vision de jeunesse au milieu d'une apothéose de soleil. Parmi les hôtes, Jassin et Stany. Jassin l'impénitent célibataire, venu pour « se mettre au vert » et voir « de l'adolescence », une cure de lait pour âme, dit-il; Stany, invité par les Villemarel, avec l'arrière-pensée qu'une de leurs filles, Germaine ou Lydie, ferait impression sur ce séducteur déjà fortement breveté.

Jassin, confortablement installé dans un rocking-chair, suit les mouvements souples des jeunes filles, avec cette pensée mélancolique que ce seront les jeunes femmes, tentations et joies de demain, quand lui sera d'avant-hier. Stany vient le rejoindre, très excité d'un match au tennis avec Germaine et Lydie.

Jassin, *inconsciemment jaloux.* — Tu t'amuses?

Stany. — Ma foi, oui !... Mes partenaires sont

délicieuses, gaies, fraîches comme les premières pommes. Ça me change !... Lydie surtout a une finesse de charme, une malice de sourire qui vous accroche aux coins de ses lèvres ! Et puis, dans les yeux, ce je ne sais quoi de pas usé, la caresse en fleurs qu'on n'a pas encore cueillie !...

JASSIN, *comique. — Attention !!! Descente dangereuse...* sur le mariage !

STANY. — Pourquoi, dangereuse ? Le mariage ne devait-il pas être la conclusion de votre enseignement ?

JASSIN. — Pardon ! Je t'avais simplement dit qu'il était beaucoup plus difficile de garder une femme à soi tout seul que de prendre celle des autres... Donc qu'il fallait d'abord commencer par le deuxième exercice.

STANY. — Oui, mais après les sept campagnes que je vous dois — et que je ne regrette pas, — j'ai bien droit à un peu d'avancement ?

JASSIN. — Si tu appelles cela de l'avancement ?...

STANY. — Du repos, si vous voulez.

JASSIN. — Oh ! du repos, avec les premières pommes et les caresses en fleurs !

STANY. — Décidément, vous ne me poussez pas aux justes noces ?

JASSIN. — Je ne peux pas te pousser à une chose que j'ignore. Je n'ai connu du mariage que les femmes qui en sortaient. Je ne sais pas si l'intérieur est confortable lorsqu'on n'en bouge

jamais. Pourtant, à se faire une opinion par ce que disent tous ceux qui en sont revenus !...

STANY. — Ceux qui y sont restés ont peut-être un avis différent ?

JASSIN. — Tu as une manière bien simple de t'en assurer... c'est de leur demander ! — Voyons, serais-tu réellement décidé à te laisser glisser, avec Lydie, par exemple, jusqu'à la bénédiction nuptiale, si les renseignements des compétents en conjugalité étaient bons ?

STANY. — Je le crois !

JASSIN. — Mazette !... Je ne te jugeais pas aussi avancé !... (*Geste enthousiaste de Stany.*) Oui... oui, je sais, l'impression de printemps, la griserie des aubépines !... Nous avons tous connu cette crise. Les uns en guérissent, les autres font la culbute. Nous verrons ce que l'avenir te réserve. En tous cas, pour ne pas t'engager à l'aveuglette... documente-toi, organise un référendum auprès des matrimoniaux qui, ayant déjà purgé douze ou quinze ans d'intimité sans accident, constituent ce qu'on appelle les bons ménages.

STANY. — Je n'en connais que trois ou quatre...

JASSIN. — Nous les connaissons tous... Ce sont toujours les mêmes : les Cochereuil, les de Flageol, les de Néry et les Jabline : quatre sur des centaines ! Comme je les pratique depuis plus longtemps que toi, veux-tu que je te donne un mot pour chacun de ces quatre maris ?

STANY. — Mais je crois bien !... Cela m'évitera

auprès d'eux une foule d'explications préliminaires.

Jassin. — Et puis ils se laisseront mieux aller à te dire la vérité... Demain matin, avant que tu partes, je te remettrai les missives. Si tu es pressé, tu pourras commencer les consultations dans l'après-midi.

. . . .

Chez les Cochereuil.

Cochereuil, *ayant accueilli très aimablement Stany, lit tout haut la lettre-circulaire de Jassin.* — « Mon cher, je vous adresse mon jeune et excellent ami, qui est aussi un peu le vôtre. Après une éducation d'amour que j'ai particulièrement soignée, mon élève, estimant ses études suffisamment complètes, mis en verve surtout par le flirt d'une jeune fille, désirerait tâter de l'état conjugal. Mais, au préalable, il voudrait s'éclairer sur les chances de bonheur qu'on peut avoir en pareil cas, et en prenant les hypothèses les plus favorables. J'ai pensé ne pouvoir mieux faire que de vous adresser le candidat, à vous qui avez réalisé, — ou du moins je le crois, — le presque insoluble problème du bonheur dans le mariage. »

Stany, *regardant Cochereuil qui reste songeur.* — C'est peut-être très indiscret à moi ?...

Cochereuil. — Mais non, au contraire... Si je peux vous éviter une gaffe !... (*Mouvement de*

Stany.) Alors, vous êtes venu à moi parce que je vous donne vraiment l'impression d'un homme heureux?

STANY, *un peu décontenancé.* — Dame, oui! Partout où je vais, lorsqu'on a dit les Cochereuil, on a cité le modèle des ménages.

COCHEREUIL, *dans ses dents.* — Admirable!

STANY. — C'est même un argument dont on se sert à la fin de toutes les discussions de salon sur l'impossible félicité dans le mariage; on répond : « Regardez les Cochereuil! »

COCHEREUIL. — Cela prouve que j'ai joliment sauvé la façade!

STANY. — Hein?

COCHEREUIL. — Ce que je vais dire restera entre nous, n'est-ce pas?... Mais comme vous voulez la vérité vraie, la voici! Ce n'est pas un paradis conjugal que j'habite, c'est un purgatoire! Et encore, les gens qui sont au purgatoire savent qu'un jour ils entreront dans le ciel, tandis que moi je suis certain de n'y arriver jamais... du moins en ce monde, parce que dans l'autre, je l'aurai assez mérité!

STANY. — Il y a toujours quelques froissements d'intimité...

COCHEREUIL. — Froissements?... Mais je suis plus que froissé, je suis écrasé; il n'y a pas d'homme plus victime que moi!

STANY. — Vous me stupéfiez! Vous avez tellement l'attitude d'un mari sereinement calme!

COCHEREUIL. — Calme, parce que résigné... assoupli par l'habitude du bât... lassé devant l'inutilité de l'effort...

STANY. — Oh ! voyons, se peut-il que Mme Cochereuil, qui a dans le sourire une si particulière expression de douceur ?...

COCHEREUIL. — Ah ! ah ! oui, pour vous, pour les autres ! Moi aussi, c'est à cette douceur que je me suis laissé prendre. Il faut voir ce qu'elle devient à l'usage, dans les contacts de chaque jour : une tracasserie perpétuelle, une tyrannie s'exerçant sans répit sur toutes les questions. Je ne peux pas avoir un avis, exprimer une volonté, faire un pas librement ! On me dicte tout, on me mâche la vie. Quand j'avais encore des velléités de protestation, cela amenait de telles scènes que peu à peu j'ai préféré subir que réagir. Le voilà, mon bonheur !...

STANY. — Cependant, dans le monde, vous paraissez si unis.

COCHEREUIL. — Je crois bien ; il a été convenu que nous n'y échangerions jamais une parole. Le silence nous profite ! Mais les retours ! Ah ! sapristi, on s'y rattrape !... (*Confidentiel.*) Je vous garantis, mon cher, que si j'avais jamais le malheur de perdre ma femme...

STANY. — Oh ! mon bon monsieur Cochereuil, vous ne pensez pas un pareil souhait !

COCHEREUIL. — Évidemment ! Je ne le pense

pas... Je ne le fais pas; mais enfin, il y a dans le monde tant de forces de hasard!...

Stany, rendu rêveur par les déclarations de Cochereuil, se rend chez de Flageol, qu'il trouve d'une humeur massacrante au milieu de malles ouvertes et de paquets préparés.

Flageol, *après avoir pris connaissance de la lettre de Jassin.* — Ah! franchement, vous tombez bien! Le bonheur conjugal? Tenez, le voilà! Le voyage quand on voudrait rester, le monde quand on voudrait le fuir, la banalité des autres quand on voudrait travailler, etc... Condamnez-vous à faire toujours l'inverse de ce dont vous avez envie, vous aurez exactement l'image de nos douces heures!

Stany, *embêté de l'explosion.* — Peut-être une contrariété passagère vous incite-t-elle à exagérer?...

Flageol. — Exagérer?... Voulez-vous le résultat complet de mes quinze ans de... félicité? Le voulez-vous?... Eh bien, regardez-moi : un homme éreinté, vidé, claqué, neurasthénique, à quarante ans!...

Stany, *abasourdi.* — J'ai peine à comprendre que Mme de Flageol, qui a le charme, l'esprit, une jeunesse délicieuse de goûts et d'idées...

Flageol, *l'interrompant.* — Parfaitement, elle a tout cela... et elle a aussi, comme conséquence, ce que, dans le Midi, on appelle le tracassin!

Stany. — Le tracassin?...

FLAGEOL. — Le besoin du mouvement perpétuel, du bruit, du trémoussement de la vie. Ma femme ignore ce que c'est que de rester une heure sans bouger. Son charme, il faut qu'elle l'exerce; pour son esprit, il lui faut un public, et pour sa jeunesse des prétextes toujours nouveaux de la dépenser... Ah ! oui !... elle la dépense... et de toutes les façons !...

STANY. — Que voulez-vous dire?

FLAGEOL. — Je veux dire que dans une journée, il ne suffit pas que je la suive au Bois, en auto, à des déjeuners d'amis, à des matinées, à des thés, à des expositions, à des dîners, au théâtre, à souper, etc., il faut encore, après cela, que je sois le plus souvent possible et le plus complètement son mari ! Comprenez-vous?

STANY. — Vous vous plaignez que la mariée est trop belle.

FLAGEOL. — Je m'en plains énergiquement !... Je me plains surtout d'une existence contraire à mes goûts à moi, à mes facultés, à ma santé !... J'adore la tranquillité, je suis un penseur, un homme d'étude. Et je vis comme une locomotive, toujours sous pression ! Tenez, j'espérais être un peu calme cette semaine. Patatras ! nous partons pour une villégiature d'amis, où l'on fera du tennis, du golf, des pique-nique; on jouera la comédie, on dansera ! Le repos de la campagne ! Ma femme est ravie; moi, je suis exaspéré ! Cela n'empêche qu'en arrivant ce soir, j'aurai le sou-

rire, — je me le suis fiché une fois pour toutes entre les lèvres, le sourire ! — et qu'on dira : « Ah ! ces Flageol ! quel bon ménage !... »

STANY. — Naturellement, puisque c'est sur cette réputation que je suis venu.

FLAGEOL, *mélancolique.* — Eh bien ! mon cher, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il y a de décevant, d'exténuant, d'irritant, et aussi d'amer dans ce continuel contraste entre ce qu'on aimerait faire et ce qu'on fait. On n'appelle pas cela être malheureux. C'est pire !

STANY. — Peut-être seriez-vous encore plus malheureux si vous étiez brusquement privé de ce mouvement ?...

FLAGEOL. — Vous croyez?... Eh bien ! écoutez mon opinion... Je ne comprends pas les veufs qui se remarient !...

Stany, de plus en plus pensif, arrive chez de Néry. Le surprenant un peu, il devine sur son visage, qui n'a pas le temps de se détendre pour une amabilité d'accueil, un accablement de tristesse.

NÉRY, *parcourant la lettre d'introduction, la sentant un peu parfumée, il la rend très vite, agacé.* — Quelle drôle d'idée a Jassin de fourrer des odeurs sur son papier ! C'est stupide !

STANY. — Vous craignez ?

NÉRY. — Pas moi, mais ma femme, qui a un nez de chien de chasse, dénichant les plus subtils aromes, va, en me subodorant, me trouver, comme elle dit, « un parfum qu'elle ne connaît

pas »! Et j'aurai une scène!... Puisque vous cherchez des tuyaux conjugaux, en voici un bon.

STANY. — La jalousie?

NÉRY. — Oui, la jalousie! Et ceux qui ne l'ont pas subie ne peuvent pas savoir ce qu'est l'existence d'un être vivant devant des yeux continuellement rivés sur lui, d'un être qui se sent fouillé jusqu'aux intentions qu'il n'a pas, interprété dans ses moindres gestes, soupçonné même dans ses silences.

STANY. — Je n'aurais pas cru que Mme de Néry?...

NÉRY. — Naturellement! Comme dans le monde je suis de glace pour les autres femmes, afin d'éviter dans le tête-à-tête les plus effroyables tempêtes, vous en concluez tous que nous sommes Philémon et Baucis. Ah! sacredieu! je ne suis pas fâché, au moins une fois, de me soulager de ce que je supporte... Ça vous servira de document humain.

STANY. — Pourtant, si aucun de vos actes ne donne prise à cet instinct du soupçon?...

NÉRY. — Ah! pas besoin de prise... Une fois déchaîné, il s'alimente de soi-même sur tout ce que l'imagination lui donne en pâture. Si je ne dis rien, « c'est que je pense à une autre femme!... » Si je reste à la maison, « c'est pour donner le change », et si je sors, malgré l'exposé exact, heure par heure, avec preuves à l'appui de tout ce que j'ai à faire, si je sors, « c'est que dans un endroit quelconque je dois voir, ren-

contrer la *personne!* » Au retour, on analyse à nouveau l'emploi de mon temps, on soupèse mes sourires ou mes réponses; on me renifle; on me passe en revue du faux col aux bottines; une ombre blanche sur mes vêtements est incriminée d'être poudre de riz, et le poil d'un cheval de fiacre accroché à ma jaquette devient un cheveu blond!...

STANY. — Sans doute, de cet insistant intérêt, il peut résulter un certain énervement; mais il prouve aussi que Mme de Néry vous aime.

NÉRY. — Elle m'aime trop! terriblement! Et encore est-ce bien de l'amour?... Non, c'est un sentiment brutal et superexcité de la propriété!

STANY. — De sorte que si, comme au temps des fées, vous aviez un souhait à faire, pour être heureux en ménage?...

NÉRY, *énergiquement convaincu.* — Ah! Dieu! Je demanderais qu'on ne m'aimât plus!

C'est le soir, au cercle, que Stany rencontre son quatrième personnage à consulter, Jabline. Celui-ci, mis au courant, n'a ni impatience, ni explosion, ni récriminations; un sourire, à peine dessiné, où passe quelque chose d'infiniment douloureux, glisse imperceptiblement sur ses lèvres.

JABLINE, *très doucement.* — Pourquoi, mon cher, chercher le bonheur humain là où il est peut-être le plus irréalisable?

STANY, *un peu démonté.* — Vous parlez du mariage?

JABLINE. — Oui, je parle de cet état qui fut pendant des siècles une nécessité sociale, qui ré-

sistera encore quelque temps, emporté par la vitesse acquise de nos préjugés et de nos habitudes, de cet état qui est le plus contraire à notre nature, à nos sentiments, à nos caractères, et surtout à cette force qui domine la loi essentielle de notre évolution, la force de perpétuelle transformation physiologique et morale. Et ce sont ces êtres instables au point de n'avoir pas deux minutes de leur existence où ils sont pareils à eux-mêmes qu'on soude immuablement !

STANY. — Vous prouvez pourtant que quelquefois la soudure est bonne ?

JABLINE. — Je prouve surtout que, dans un ménage de vingt ans, où ne se sont produits ni heurts, ni accidents, ni adultère, il y a des considérations de situation à garder, d'enfants à protéger, de scandale à éviter, de décor à maintenir debout ! Mais cela, c'est l'institution qui continue, ce n'est pas l'union des cœurs et des chairs, sur laquelle on l'avait établie, qui persiste ! Des deux créatures absurdement unies pour l'éternité, ceci a disparu comme disparaît la végétation d'un pays d'où se retire le soleil. Les plantes finissent de fleurir, les arbres se dessèchent, l'herbe meurt étouffée par le sable, et sur la région fertile devenue désert s'étend la brume des choses finies, où la vie ne reviendra plus. Il n'y a pas au monde de tristesse plus poignante que de sentir en soi, et dans l'être à côté de soi ce refroidissement, cette stérilisation,

avec ce mot de fin que l'on n'ose pas jeter comme un suaire sur le souvenir des heures passionnées !...

STANY, *très troublé.* — De tout ce que l'on m'a dit, rien ne m'a impressionné autant.. Alors, que faire?

JABLINE. — L'expérience des voisins n'a jamais servi à personne; il est probable que vous vous marierez tout de même, et pour beaucoup de raisons : d'abord, la vitesse acquise dont je parlais, ensuite cette conviction qu'on croit toujours réalisable pour soi ce qui a été impossible aux autres; enfin, cette idée qu'il y a dans le mariage une sensation nouvelle à vivre. (*Plus affectueux.*) Et cependant, connaissant un peu votre histoire, mon cher enfant, j'ai presque envie de vous dire : « Pourquoi, après avoir eu, pouvant encore avoir les sept cordes de la lyre qui, quelconques ou sublimes, se sont au moins brisées dans vos doigts après une envolée d'harmonie, pourquoi prendre la huitième qui, elle, ne se brisera pas, mais dont les vibrations iront s'affaiblissant, comme on sent, dans l'agonie, les battements du cœur s'épuiser et s'éteindre ! (*Très triste.*) Inerte, insonore, la corde merveilleuse n'est plus alors que le lien banal qui ficelle le joug de l'attelage !... »

STANY. — Mais l'attelage, jusqu'au bout du sillon, c'est encore rester deux !

FIN DES SEPT CORDES DE LA LYRE

LE RÉGIME

A Ormont, au-dessus de Villeneuve, vallée du Rhône (altitude 1,200 mètres), une cité hôtelière bâtie d'après la méthode suisse : au centre, une immense construction, tenant du palace et du sanatorium ; autour, des pavillons, des villas pour voyageurs de marque, familles, traitements spéciaux. A la disposition des pensionnaires, tous les agréments de l'hygiène et du confort, distractions variées : tennis, luge, golf, salles de danse, de jeu, de théâtre, conecrt, hydrothérapie, électrothérapie, laboratoires pour les analyses, ranz des vaches, pâtres-masseurs, salle mortuaire frigorifique pour la conservation des défunts jusqu'à l'arrivée des parents, etc. — A la tête de la cité, le fameux docteur Gélatin, directeur-gérant-médecin, administre, soigne, donne les ordres pour les cuisines, les laboratoires, le service des étages, fait au besoin répéter un vaudeville, cause en ami avec tous ses pensionnaires, cordial avec les masculins, galant avec les féminins, et avec cela gagne et fait gagner aux actionnaires d'énormes bénéfices. « L'affaire », fondée il y a quinze ans, a obtenu un prodigieux succès. De tous les points de l'Europe on vient suivre la cure du docteur Gélatin (cinquante francs par jour, tout compris, la salle frigorifique et les pâtres-masseurs seuls exigent un supplément).

Une heure, le repos de midi présidé par le docteur

vient de finir, les pensionnaires ont récréation... On va voir l'arrivée du funiculaire d'une heure. Parmi les voyageurs se trouve Georges Veindry, l'auteur dramatique bien connu, ancien condisciple de Gélatin. Aussitôt à l'hôtel, il se fait annoncer chez le docteur.

GÉLATIN, *très surpris, cordial.* — Veindry ! Ce bon Georges ! En voilà une surprise.

Ils se serrent chaudement les mains.

VEINDRY. — Je salue une des gloires de la médecine contemporaine !

GÉLATIN, *riant.* — Pas de blagues !... Je fais ce que je peux... Ah ! que je suis heureux de te voir ! Assieds-toi, causons. C'est toi qui as conquis la gloire, la vraie gloire !... Et la santé, comment va ?

VEINDRY. — Pas bien... Fatigue, surmenage.

GÉLATIN, *sans faire attention à la mine de Veindry, — figure jaune-paille plissotée de neurasthénique.* — Trop de fête ?

VEINDRY. — Trop de travail, surtout.

GÉLATIN. — Baste ! le succès soutient !... Ici, c'est à peine si j'ai le temps de dormir... et je me porte à merveille parce que j'ai réussi. Dire que c'est à toi, mon bon ami, que je dois ce succès, et aussi la fortune. Tu te rappelles notre voyage dans ce pays, il y a seize ans ? Voyage d'étudiants. Toi auteur débutant ; moi médecin sans malades ; nous rôdions par là, dans la montagne, en causant ; je me vois encore te dire : « Georges, toi,

un faiseur de scénarios, tu devrais me trouver une idée de théâtre pour réussir! » Et toi, me répondant : « Mon bon, la bêtise des hommes est infinie, et ce qui prend au théâtre prend encore bien mieux dans la vie. Tu veux réussir comme médecin, trouve une idée fantastique, un régime stupéfiant de bizarrerie, fais du bluff, dis-toi Helvète ou Suédois, installe-toi sur une montagne suisse, tu es sûr d'attirer tous les Européens en général, et les Français en particulier; les Parisiens surtout, qui ne te donneraient pas cent sous si tu t'installais sur les bords de la Seine, mais qui t'apporteront ici leurs billets de mille! Tu pourras même, pendant la morte-saison, aller les plumer à domicile, à la barbe de tes confrères de Paris, que tu traiteras de bourriques. » Voilà... tu parlas ainsi, et moi j'ai appliqué.

VEINDRY, *convaincu.* — Il paraît que ton régime est épatant?

GÉLATIN. — Ah çà! c'est bien mon idée à moi. Il fallait trouver vraiment de l'original; on avait exploité les cures de lumière, de repos, de sport, de sourire; l'alimentation carnée, végétarienne, le sucre, les amers, les fortifiants, les débilitants, les nouilles, le macaroni; moi, j'ai trouvé ceci: alimentation à base de haricots rouges, combinée avec l'application rationnelle, méthodique et dosée du devoir conjugal!

VEINDRY. — Quel rapport y a-t-il?

Gélatin. — Tu vas voir! Je raconte ceci : La santé du corps humain se résume dans la formule : recevoir du phosphore et le brûler. Mais il faut qu'il y ait équilibre entre les entrées et les sorties. Quand il y a déséquilibre d'un côté ou de l'autre, il y a détraquement de la machine qui consomme plus qu'elle n'emmagasine, ou inversement.

Veindry. — En somme, c'est très rationnel.

Gélatin. — Si rationnel que je me demande si je n'ai pas mis par hasard la main sur une vérité de premier ordre. (*Revenant à la question.*) Le haricot, tu le sais, est une fève extrêmement riche en phosphore; d'autre part, l'acte copulatif est de tous nos actes celui qui consomme le plus dudit phosphore. Comprends-tu alors combien il est facile, à l'aide d'analyses, de doser tout cela, suivant que dans un organisme il y a pénurie ou pléthore ?

Veindry. — Oui; seulement tu ne peux appliquer ta méthode qu'avec les gens mariés?

Gélatin. — Eh! c'est justement le génie de cette méthode : il faut qu'on m'arrive « en couple », et un couple... ça fait deux malades!

Veindry. — Bon! mais tu perds les célibataires.

Gélatin. — Allons donc! Quel est le célibataire qui ne puisse pas trouver une compagne convenable pour faire sa cure ?

Veindry. — Comment, tu acceptes?...

Gélatin. — Pardon, je demande une déclaration que les gens sont légitimement unis. Ils la font toujours. Pourvu ensuite que les apparences soient respectées, à cause de mes Anglais, je ferme les yeux sur les collages de saison.

Veindry. — Tu ne crains pas qu'à la longue, la réputation de ta maison?... Hum!...

Gélatin. — Si c'était en France, oui; mais, en Suisse, chez un peuple austère!... Et puis, l'altitude purifie tout!... D'ailleurs, pour maintenir la réputation de la maison, comme tu dis, je multiplie les offices religieux. J'ai temple protestant, église luthérienne, chapelle catholique, etc... Le dimanche, on lit la Bible, et le traitement conjugal est suspendu.

Veindry. — Très intelligent.

Gélatin. — Mon cher, il n'y a pas de métier où l'on devienne plus philosophe que dans le mien. Dès que les pauvres êtres humains sont ou se croient malades, ils deviennent d'une crédulité si inquiète et gobeuse, d'une naïveté si enfantine!... Après tout, c'est encore un bienfait que de leur donner une illusion. Et, tu sais, j'ai vu ici, suivant le régime à une minute près, des hommes de la plus haute valeur.

Veindry. — Et ils sont partis guéris?

Gélatin. — Oui... du moins ce qu'on appelle guéris, c'est-à-dire ne souffrant plus de leurs maux pour un temps, et n'y pensant plus. Quel

est le plus malin de mes grands confrères qui peut se vanter de faire mieux ?

UN MÉDECIN AUXILIAIRE, *entrant*. — Les voyageurs du train d'une heure attendent pour la consultation.

GÉLATIN, *à Veindry*. — Reste, si tu veux voir comment ça se pratique... Je te ferai passer pour un confrère de Copenhague.

Entre un couple qui s'annonce : M. et Mme de Kernac, ménage breton, lui très fort, rouge, apoplectique ; elle, mince, pâle, des yeux de mystique. Présentations, formalités.

KERNAC, *tendant timidement des papiers*. — Voici les ordonnances de notre médecin de Saint-Brieuc.

GÉLATIN, *les parcourant*. — Je vois ce que c'est... Pouvez-vous me dire, monsieur et madame, — nous sommes ici dans le cabinet du confesseur, — pouvez-vous me dire dans quelle mesure vous remplissez les devoirs qui incombent à des époux encore dans la force de l'âge?

Mme DE KERNAC, *très rouge, scandalisée*. — Oh ! monsieur !...

GÉLATIN. — Pardon, madame ! libre à vous de ne pas me répondre, mais, alors, il m'est impossible de vous recevoir et de vous soigner. De cet acte dont vous ne voulez pas parler, et qui est, si j'ose dire, la clef de voûte d'une solide santé, dépend toute l'orientation du régime que l'on suit ici.

KERNAC, *encore plus rouge, se décidant.* — Cela nous arrive fort rarement.

Mme DE KERNAC. — La religion n'autorise les... rapprochements que dans un but béni de procréation ; or, nous ne pouvons pas avoir d'enfants.

GÉLATIN. — La religion vraie commande d'abord la conservation de l'individu... C'est la meilleure manière d'assurer la conservation de l'espèce. Or, vos maux physiques à tous les deux viennent précisément de la négligence que vous avez apportée à assurer certaines fonctions.

KERNAC, *à sa femme.* — Je te l'avais bien dit.

GÉLATIN, *prenant un papier.* — Je vais vous rédiger une ordonnance, que je modifierai, d'ailleurs, suivant les résultats de vos analyses quotidiennes. Mais écoutez bien ceci. (*Avec autorité.*) Si vous suivez mes prescriptions... je réponds de la guérison... Depuis seize ans, je n'ai pas eu un insuccès !... Mais, si vous ne voulez pas vous plier aux obligations du régime... mieux vaut ne pas le commencer !...

LES KERNAC, *après avoir échangé un regard, subjugués.* — Nous obéirons.

GÉLATIN. — Ici, tout est réglé d'après des principes scientifiques absolus... tout se fait à heures fixes !... (*Écrivant.*) Pour Monsieur : exercices, marches, sports (l'établissement loue les accessoires), douches, alimentation peu abondante, légumes verts à chaque repas, — j'attire votre attention sur ce point, — 50 grammes de purée

de haricots rouges, — l'établissement loue des balances. Pour Madame : repos, lectures, bains aromatiques, alimentation azotée, champagne à tous les repas et 300 grammes de purée de haricots rouges. Enfin, trois *prises* conjugales — c'est le terme consacré ici — trois prises par semaine : la première semaine, les lundi, mercredi et vendredi ; la seconde, les mardi, jeudi et samedi.

Les Kernac impressionnés restent bouche bée, ne trouvant rien à répondre.

GÉLATIN. — Maintenant, voici les heures : 7 heures, réveil ; 7 h. 1/2, petit déjeuner ; 8 heures, cloche pour la garde-robe. Chaque appartement est pourvu d'un système particulier. Les garde-robes sont conservées et analysées. De 8 à 10 heures, exercices, promenades, jeux. 10 h. 1/2, cloche, rendez-vous au laboratoire où chacun trouve sa fiche d'analyse. Communication des résultats au docteur de service qui me fait un rapport. Midi, déjeuner. L'ordonnance concernant le régime de chaque malade est affichée à sa table. Dans la journée, promenades, jeux, lectures, répétitions théâtrales, concert. De 4 à 6, hydrothérapie, électrothérapie, etc... 7 heures, dîner. 10 heures, cloche pour la montée dans les appartements. 11 heures, cloche pour les prises conjugales...

Mme DE KERNAC, *écarlate*. — Comment, il est nécessaire qu'à une heure précise ?...

Gélatin. — C'est le génie du système. La régularité pour tout le monde et dans toutes les fonctions. (*Se levant et saluant.*) Monsieur, madame (*Cordial.*) en six mois, vous serez magnifiques!...

Kernac. — Comment, six mois?... Je pensais qu'en deux ou trois semaines...

Gélatin. — Impossible!... Six mois, c'est même le minimum. (*Leur tendant un petit livret.*) Voici toutes les conditions de pension, et le tarif des suppléments! (*Ils sortent. Gélatin, riant, à Veindry.*) Voilà! Impressionner le malade!... le suggestionner!... lui inspirer la foi du traitement par la singularité des dogmes!... Et remarque que je fais une bonne action: voilà un ménage que la cure va rendre extrêmement tendre!

Le médecin auxiliaire introduit l'honorable Burnett, pasteur, et mistress Burnett, physiques anguleux, maigreurs clergymanesques. Le docteur procède aux interrogations habituelles pour connaître les clients, et en arrive à la question principale.

Gélatin. — Depuis combien de temps êtes-vous mariés?

Burnett. — C'était la dixième année... Mais nous avions onze petits... Yes, enfants... Mistress Burnett... avait deux fois... comment disiez-vous?... fait le double... jument... nô, jumelles... Yes...

Gélatin, *étouffant un rire.* — Vous savez sur quel principe est basé mon traitement?

LES BURNETT, *brandissant une brochure.* — Yes, nous savons.

GÉLATIN. — Mais après ce que vous venez de me dire, il est inutile de vous demander dans quelle mesure vous observez les enseignements de la Bible sur les devoirs des époux.

BURNETT. — Chaque soirée... après le prière, une, comment vous disiez... une action de grâces au Créateur.

GÉLATIN. — Oui... eh bien! il faudra les espacer, les actions de grâces. (*Prenant une formule.*) Le même traitement pour vous deux : viandes saignantes, suralimentation, 400 grammes de haricots rouges par repas. (*Leur donnant un livret.*) Vous trouverez là tous les renseignements en anglais, pour les prix, les heures, etc. Jusqu'à nouvel ordre, chambres séparées et surtout ne bougez pas au coup de cloche de 11 heures du soir!

Après avoir congédié les Burnett, Gélatin voit encore cinq ou six couples plus ou moins « catholiques », et se tournant vers Veindry :

— Eh bien! as-tu été intéressé? as-tu été content de moi?

VEINDRY, *sérieux.* — Tout à fait!

GÉLATIN. — A propos, comment es-tu de passage à Ormont?... Tu commençais un voyage?

VEINDRY. — Du tout, je venais ici exprès.

GÉLATIN, *étonné.* — Pour me voir? C'est gentil!

VEINDRY, *grave.* — Non pour me faire soigner.

GÉLATIN, *anéanti.* — Pour?... Toi?... Com.?... Tu dis?...

Il ne peut s'imaginer que l'homme d'esprit qui lui a fourni lui-même le truc d'exploitation, qui l'a vu fonctionner, vienne à son tour s'y prendre. Puis il le regarde et comprend. Son ami est le nerveux surmené et ravagé, mûr pour toutes les superstitions de régime, pèlerin de tous les sanctuaires de prétendus miracles, le sceptique malade devenu client sérieux.

GÉLATIN, *changeant de ton, se faisant tout à coup pontife.* — Tu as eu raison... on va te soigner... Je te guérirai!

VEINDRY, *avec un élan d'espoir.* — Tu crois?

GÉLATIN. — J'en suis sûr!... Voyons es-tu marié ou?...

VEINDRY. — Ni l'un ni l'autre... Je suis tellement las de tout.

GÉLATIN. — Ça ne fait rien... reste!... Pour les cas exceptionnels comme le tien, on peut trouver le nécessaire à l'établissement!

LES NOUVELLES COUCHES

Raymonde de Brony, née Bardot-Mirette, fille de cette très riche bourgeoisie oisive depuis un demi-siècle, bourgeoisie qui, dans cette oisiveté et dans cette richesse, a perdu peu à peu les principes sévères qui avaient fait sa force. Aujourd'hui, beaucoup de cette caste méprisent ces principes, prétendent qu'il n'en est plus besoin, que l'instinct et la raison suppléent à tout, que les passions libres représentent le progrès; même, par snobisme, et sans jamais rien donner d'ailleurs, ayant abrité leurs capitaux à l'étranger, ils posent volontiers pour le collectivisme, l'humanitarisme! Raymonde, jeune fille, était, à l'état latent, le produit concentré de cette sorte de bourgeoisie; mais l'énigme de la femme se déchiffrant toujours quand il est trop tard, elle avait pu épouser M. de Brony, homme de souche ancienne, d'atavisme austère, d'idées appuyées sur tout ce qui constitue l'ordre social, la discipline, le respect des traditions. Le ménage fut ce qu'il devait être fatalement : aussitôt désuni qu'uni, et le divorce moral immédiat, Brony n'ayant pas voulu d'un divorce effectif, d'abord parce qu'opposé à cette « licence », ensuite en raison d'un fils qui leur était né. Depuis la naissance de ce fils et pendant vingt ans, les de Brony n'avaient conservé que la façade extérieure de la vie conjugale, Madame et Monsieur habi-

tant deux ailes différentes de l'hôtel, ne se voyant presque jamais. Elle sortant et s'amusant beaucoup — beaucoup trop même, disait-on, — lui, s'absorbant dans des études de science, sa seule consolation en un monde dont il avait le dégoût.

MARC DE BRONY, vingt ans, un de ces adolescents inquiétants, ne connaissant ni Dieu ni diable, goujatement sceptique, pourri par vingt ans de gâteries d'une mère qui avait reconnu le produit fait à sa seule image, l'élevant contre le père, lassé et s'en désintéressant, et n'ayant donné à l'enfant que ce seul principe d'éducation : Fais ce qui te plaît.

Six heures du soir, Marc, chargé d'une brassée de roses, pénètre dans la chambre maternelle, encombrée de paniers fleuris. Raymonde, en peignoir un peu décolleté, devant sa psyché, se prépare pour un dîner en ville.

MARC, *gouailleur.* — Un fils pieux qui vient souhaiter la fête à sa bonne mère !

RAYMONDE, *ravie.* — Oh ! mon petit Marco, que c'est gentil !... Comment ! tu y as pensé ?

MARC. — Tu parles !... avec cinquante francs de roses à la clef !... Et les eaux sont basses.

RAYMONDE, *touchée.* — Mais, mon chéri, je te les rendrai... (*Prenant les roses.*) Elles sont magnifiques.

MARC, *lorgnant la nuque décolletée de sa mère.* — Alors, on peut biser ? (*Embrassant sa mère comme une maîtresse.*) Hum ! quel parfum évocateur !... et quelle peau !... d'un satin !...

RAYMONDE, *contente.* — Flatteur !

MARC. — Parole sacrée ! Il n'y a que toi pour avoir ce grain d'épiderme ! Je comprends son succès, au grain !...

Raymonde. — Vraiment, je te laisse dire des choses !

Marc. — Si je ne les disais pas, je les penserais... Inutile de me renfermer ! Et puis, d'abord, quoi ? c'est une vérité ! Si t'avais pas de succès, ces messieurs ne t'auraient pas fleurie au point qu'on se croirait à l'Exposition d'horticulture. (*Il passe en revue les cartes des corbeilles.*) De Noizeul, Bergé, Moraines, les courtisans ordinaires, la petite meute ! Tiens ! Chazelles ! Je croyais que vous étiez brouillés ?

Raymonde, *se coiffant.* — Amis seulement.

Marc. — Amitié, retraite de l'amour. (*Continuant.*) Oh ! d'Anglèze ! Mazette ! corbeille d'orchidées, grand module... médaille de vermeil... Est-ce que, par hasard, ce serait l'homme du jour ?

Raymonde. — Veux-tu te taire ! Tu me dis des horreurs !

Marc. — Tu ne vas pas me la faire à l'austérité ?... Papa suffit. Puisqu'il joue les anachorètes, je suppose bien que tu ne vis pas en sainte Raymonde ? (*Elle ne répond pas... Lui s'approchant.*) La petite Miche est fâchée ?... Oh ! voyons, une risette ?

Raymonde, *souriant.* — Je suis trop faible avec toi...

Marc. — Mais non, mais non... Si t'avais été forte, j'aurais mal tourné, tandis que je suis un bon fils... qui te couvre de fleurs. (*La cajolant.*)

Là, c'est fini, on est copains!... Ça se trouve, tu sais, j'ai justement deux choses à te demander.

RAYMONDE, *qui comprend.* — J'ai payé beaucoup de notes depuis le commencement de janvier, mon chéri. (*Lui tendant deux billets de cent francs.*) Si tu veux deux petits?

MARC. — Les petits insuffisants, à cause de Josette. Et à propos, tu sais, quand elle m'a vu partir pour venir te souhaiter ta fête, elle m'a chargé d'une foule de choses gentilles pour toi. Ce qu'elle te gobe, c't'épatant!...

RAYMONDE, *vague.* — Bien aimable.

MARC. — Vrai! Elle me parle tout le temps de toi, de ton chic, de tes toilettes... Moi, je réplique en détaillant tes vertus!... C'est touchant... on en pleurerait... Mais c'est pas tout ça, y a de la friture avec elle!

RAYMONDE. — De la friture?

MARC. — Oui, enfin, la communication marche mal!... pas de mon côté, du sien. Je crois qu'elle est sur le point de me tromper.

RAYMONDE. — Oh! voyons, à ton âge, fait comme tu l'es?

MARC. — Je suis de ton avis; pour le plaisir, elle ne trouverait pas mieux... mais il y a l'intérêt. Or, il est évident que ce que je lui donne...

RAYMONDE. — Comment? J'ai fait le compte de l'année échue... elle m'a coûté vingt mille, ta Josette.

MARC. — Vingt mille... Sans doute, c'est déjà

un chiffre rond... Mais pour une jolie femme qui se sent de l'avenir, il y a de quoi avoir la pépie. Et j'estime qu'un billet de mille en ce moment serait de l'argent bien placé.

RAYMONDE. — Placé à fonds perdus!...

MARC. — Non, puisque je *touche*... les intérêts. (*Riant.*) Elle est drôle, tu sais, nous en trouvons de drôles!... On a toujours de l'esprit ensemble. Oui, mais nous blaguons, et c'est sérieux cette crise avec Josette!... Si elle n'a pas un dénouement heureux, je vais piquer un chagrin!... Qu'est-ce que tu veux? je l'aime, cette gosse. J'ai pas détaillé... j' sais pas d'où ça vient, du cœur ou des accessoires... Mais, en tous cas, elle me manquerait... Tu comprends, hein?... Tu connais ça, toi?

RAYMONDE. — Je te prie de ne pas me mêler à la question...

MARC. — Je ne t'y mêle pas... je veux dire que tu as beaucoup vu, entendu, analysé sur le chapitre... T'es compétente. C'est justement le motif de la seconde chose que je voulais te demander : une consultation! Oui, faut me donner une consultation sur la marche à suivre, quand on voit qu'ça se décolle avec la femme aimée.

RAYMONDE. — Tu as un toupet de m'interroger là-dessus?

MARC. — Ben, voyons, puisque t'es mon amie, ma camarade. Tu ne veux pourtant pas que je te cause comme à la mère des Gracques! Et puis

tu as l'expérience!... Alors, quoi! Comment faut-il la traiter cette enfant chérie? La douceur, la ruse, des chichis sur le sentiment?...

RAYMONDE, *se laissant aller.* — Si tu la surprends en train de te préparer une rosserie, flanque-lui donc une bonne volée... C'est ce qui vaudra le mieux!

MARC, *stupéfait.* — Non?

RAYMONDE. — Si... Je la connais, ta dulcinée: elle est de celles qu'on mène à la cravache et qui aiment à être battues... D'ailleurs, les trois quarts des femmes aiment à être battues. Seulement elles ne peuvent pas le dire... Moi, je te raconte ça.

MARC. — Je saisis... Il n'y a qu'une mère pour vous donner le vrai tuyau. Eh bien! ça y est, ce soir, j'opère. Et après, le baume du billet de mille, hein?

RAYMONDE. — Non, une caresse et cinq cents. Il y a cinquante pour cent de bénéfice.

MARC. — C'est toi qui les fais! Oh! que tu es fripouille, ma petite miche!... Enfin, ça va... On s'entend les deux.

Ils éclatent de rire. L'arrivée imprévue de M. de Brony apparaissant subitement dans l'encadrement de la porte les fige.

BRONY, *à Marc.* — On m'a averti que vous étiez ici. J'ai à vous parler.

MARC, *jouant la déférence.* — J'étais venu souhaiter la fête à ma mère; je voulais ensuite vous présenter mes devoirs.

BRONY. — Je vous dispense de vos hypocrisies habituelles. Je sais ce qu'elles valent.

RAYMONDE. — Vous avez vraiment une façon d'accueillir les bons sentiments de ce pauvre enfant !

BRONY, *tirant un papier.* — En voici une preuve des excellents sentiments de ce pauvre enfant... (*Le tendant à Marc.*) Vous reconnaissez ceci ?

MARC, *avec aplomb.* — C'est une traite.

BRONY. — Une fausse traite au bas de laquelle ma signature est imitée... et imitée par vous.

RAYMONDE, *vivement.* — Vous accusez peut-être ?...

BRONY. — Oh ! madame, j'ai toutes les preuves, et si j'ai pu arrêter à temps le scandale et le chantage, c'est en payant très cher. Votre fils doit pourtant savoir à quoi sont condamnés les faussaires.

MARC. — Est-ce que j'ai réfléchi seulement ?... Sans doute, il aurait mieux valu ne pas faire ce... cette imitation ; mais enfin, tout le monde peut avoir un moment d'oubli...

BRONY. — Pas les honnêtes gens.

RAYMONDE. — Vous dramatisez une étourderie.

BRONY. — Si j'avais refusé de payer, la justice n'aurait pas admis ce que vous appelez une étourderie, et votre fils eût été poursuivi. Et puis, grands dieux ! n'y a-t-il donc plus aujourd'hui que le gendarme pour forcer au devoir ? Et l'hon-

neur, la conscience? (*Marc a un mouvement d'impatience.*) Vous riez, monsieur?

MARC. — Mais du tout.

BRONY. — Si, si, j'ai bien vu; vous avez eu un sourire de mépris pour cette ganache de père qui se permet de vous rappeler qu'il y a des principes de morale interdisant un crime comme le vôtre.

RAYMONDE. — Oh! un crime!

BRONY. — C'est le terme de la loi, et c'est surtout le mien. (*A Marc.*) L'acte que vous avez commis est deux fois une honte, quand on s'appelle de Brony...

MARC, *entre ses dents.* — J'attendais ça...

BRONY, *qui n'a pas entendu, continuant.* — ...Quand on est issu d'une famille ayant dans son histoire des siècles de grandeur et de loyauté, et dont le sang vient de mentir pour la première fois... d'avoir été mêlé sans doute à une race cherchée trop bas...

RAYMONDE. — Vous m'insultez devant notre enfant!

MARC. — Je ne permettrai pas...

BRONY, *lui coupant la parole.* — Assez, polisson, ou je vous fais enfermer... j'en ai le droit. (*Il le domine du regard.*) Au lieu de vous dresser devant moi en rebelle, soi-disant pour défendre votre mère, vous auriez mieux fait de l'honorer par vos actes, de la respecter en ne la mèlant pas comme une camarade complice à toutes les malpropretés de votre vie de fêtard vicieux.

RAYMONDE. — J'ai voulu, moi, que mon fils n'ait rien de caché pour moi. C'est mon principe d'éducation.

BRONY. — Il a merveilleusement réussi.

RAYMONDE. — Ce n'est pas par la rigueur qu'on gagne le cœur de ses enfants, mais par la confiance.

BRONY. — La confiance peut-être, mais pas la licence !

RAYMONDE. — Cette scène a trop duré.

BRONY. — Je suis de votre avis. (*A Marc.*) Un seul mot encore, monsieur... Dans quelques jours, vous devez vous présenter avec les conscrits de votre classe. Je sais que, dans votre clan, on tourne volontiers en dérision l'obligation de servir son pays, et qu'il vous paraît d'un humanitarisme très spirituel de passer la frontière pour s'y soustraire.

MARC. — Vous interprétez mal des idées généreuses. J'ai dit, en effet, mon père, que, dans certaines grandes guerres, dont le fléau me semblait inutile, les soldats auraient mieux fait de refuser le combat.

BRONY. — Et de laisser étrangler leur patrie, n'est-ce pas? C'est votre théorie, qui cadre, d'ailleurs, admirablement avec le délicieux mot que vous avez toujours aux lèvres, le j'm'enf..tisme ! Eh bien ! je vous préviens que, si vous sortez de France, je saurai vous y ramener. (*Près de la porte.*) Il y a autre chose, ici-bas, que l'égoïsme

et la jouissance; il y a des lois supérieures, éternelles qui s'imposent, si on ne les respecte pas, et qui ont écrasé des révoltés d'une autre taille que la vôtre.

Brony parti, la mère et le fils se regardent et leurs regards, leurs imperceptibles haussements d'épaules, trahissent cette commune pensée :
— Hein, crois-tu qu'il a été pompier ? Il n'en a pas raté une : la conscience, l'honneur, le devoir, le nom des aïeux, la patrie, les lois supérieures !

MARC, *dégoûté, se résumant.* — Oh ! non, écoute, ça me fera plaisir !... dis-moi que je ne suis pas le fils de papa ?...

BRONY, *qui a entendu, rentrant.* — Je serais encore plus soulagé que vous d'en être sûr !...

LE TEMPLE FERMÉ

Louis Roscelin, le brillant écrivain et auteur dramatique, spécialité d'études sur le cœur féminin, cinquante ans, d'un poivre et sel lustré, qui est plutôt une coquetterie qu'un symptôme de déchéance. Le type du conquérant, de l'homme qui ne peut pas se trouver en présence d'une jolie femme, quelle qu'elle soit, sans avoir une émotion et un désir avec immédiatement la volonté de plaire. Non pas un Don Juan systématique, mais l'être inconsciemment charmé et charmeur, mieux que l' « enfant de volupté », car, chaque fois, il croit à l'amour. L'histoire de ses passions lui a valu dans tous les mondes le royal surnom de Louis le Bien-Aimé.

Andrée Roscelin, sa femme. Ceux qui ne la connaissent pas l'appellent une martyre; ceux qui la fréquentent, une indifférente, et ceux qui pensent, une énigme, — car toujours on la trouve le sourire aux lèvres, accueillante à tous, n'ayant jamais un mot, un geste de reproche pour son mari qu'elle semble traiter en enfant gâté, exquise de charme, avec son visage encore jeune sous des cheveux blancs, — d'un blanc immaculé, de ce blanc de névé qui poudre les sommets. A vingt-cinq ans, après quatre ans d'une union passionnément heureuse, Andrée, à la suite d'une chute de cheval, eut un de ces accidents internes qui font que la femme devient pour le mari l'épouse

inutile, le temple désaffecté, — fermé au culte de l'amour conjugal. Fut-ce là la raison de cette neige si prématurément tombée sur cette tête de jeunesse ravissante? En tout cas, personne ne connaissant le terrible résultat de l'accident, les cheveux de neige étaient depuis longtemps un thème facile pour les amateurs de potins.

Mme JOURDYL. — Une « bonne amie ».

Mme Jourdyl entre chez Andrée et l'embrasse avec une effusion débordante.

ANDRÉE, *un peu surprise de cette manifestation.* — Mazette! vous n'embrassez pas en ecclésiastique...

Mme JOURDYL. — J'embrasse les gens comme je les aime... Et vous savez si je vous aime!...

ANDRÉE, *qui s'en méfie comme de la peste.* — Oui, je sais!

Mme JOURDYL, *s'installant.* — Ah! ma pauvre amie!... ma pauvre amie!... (*Après un temps.*) M. Roscelin n'est pas encore de retour?

ANDRÉE, *très naturelle.* — Vous saviez qu'il était en voyage?... En effet, il a été obligé d'aller jusqu'à Marseille pour une de ses pièces, qu'on va monter... mais il rentre ce soir, j'ai reçu une dépêche.

Mme JOURDYL. — Il rentre?... Ah! tant mieux!... (*Pressant la main d'Andrée.*) Ma pauvre amie!...

ANDRÉE. — Mais enfin, de quoi me plaignez-vous?

Mme JOURDYL, *suffoquée.* — De quoi?... (*Se remettant.*) Le fait est que quand vous regardez

avec vos grands yeux si tranquilles, si clairs, qui sous vos cheveux blancs semblent une eau limpide de glacier, on se demande s'il faut troubler cette transparence d'une seule goutte de la boue du monde!... Et pourtant, je ne sais pas s'il ne serait pas de votre intérêt véritable que je répondisse « oui » à la fameuse question : « Doit-on le dire? »

ANDRÉE. — Vous êtes donc venue pour me dire quelque chose?

Mme JOURDYL. — Pas spécialement, si vous voulez; mais quand au milieu de toutes les médisances qui vous visent, je vous vois garder une si naïve ignorance au sujet de certains faits...

ANDRÉE. — Vous éprouvez le besoin de m'enlever la quiétude de cette illusion?

Mme JOURDYL. — Ne vaut-il pas mieux qu'une illusion soit opérée par une amie sincère, dont l'affection peut adoucir la blessure aussitôt qu'elle est faite?

ANDRÉE. — Si je devine bien, il s'agit de mon mari?

Mme JOURDYL. — Eh bien! oui!... Ah! tenez, si je me décide à parler, c'est que je suis indignée qu'un homme agisse aussi misérablement avec une femme telle que vous... C'est plus fort que moi... je ne peux pas me contenir!... (*Andrée paisible ne répond rien.*) Quand je pense que pour cette fugue à Marseille, il a eu l'audace de vous faire croire?... Ah! ma chère amie! ma pauvre

amie !... Mais il est avec une femme, votre mari !... Avec cette comtesse Lydia dont il est l'amant depuis des mois... oui, ma chère, l'amant !... Et il y a quatre jours, ils étaient encore au théâtre ensemble, dans une avant-scène, s'affichant... que c'était un scandale !... (*Elle reprend haleine, pensant qu'Andrée va dire quelque chose. Voyant qu'elle garde le silence.*) Et encore, si c'était la première aventure, il y aurait peut-être de l'espoir, — quel est l'homme qui n'a pas péché? — mais c'est la dixième, la vingtième, que sais-je, moi? Et toutes aussi publiques, toutes aussi connues ! Si je vous disais la question des milieux où l'on potine? Elle est toujours la même : « Avec qui est Roscelin en ce moment? » Vous comprenez que vraiment, lorsque cela dépasse ainsi toutes limites, l'avis d'une amie devient presque obligatoire.

ANDRÉE. — Je remercie l'amie; mais l'avis était inutile... je suis parfaitement au courant.

Mme JOURDYL, *stupéfaite.* — Comment, vous savez?

ANDRÉE. — Tout ce que fait mon mari, oui... puisqu'il me le raconte.

Mme JOURDYL, *démontée.* — Il vous le?... C'est d'une inconscience !

ANDRÉE. — Mais non... Je suis la première, quand je lui vois des ennuis, une peine... à vouoir les connaître.

Mme JOURDYL. — C'est ça; vous en êtes arrivée

à l'indifférence complète !... Après tout, c'est possible quand on n'aime plus.

Andrée. — Vous vous trompez, j'aime beaucoup... j'aime même plus que je n'ai jamais aimé !.

Mme Jourdyl, *anéantie.* — Ah ! par exemple, je ne comprends plus...

Andrée. — Ne cherchez pas... vous ne comprendrez même jamais.

Mme Jourdyl, *pincée.* — En effet, il y a des situations qu'une honnête femme ne peut ni comprendre, ni admettre.

Andrée. — Vous ne parlez certainement pas de vous, chère amie, puisque depuis dix ans vous êtes la maîtresse de M. Lachoute, dont vous avez fait l'ami intime de M. Jourdyl.

Mme Jourdyl, *rouge de colère.* — Je ne sais de qui vous tenez une pareille infamie?...

Andrée, *toujours très tranquille.* — Mais des potins du monde — dont-vous me parliez tout à l'heure pour moi. Et si je vous disais leur question préférée? Elle est toujours la même : « Est-ce que le beau Lachoute est encore le troisième dans le ménage Jourdyl? » Je ne voüs répète cela à mon tour que pour prouver une chose : c'est qu'on ne peut pas empêcher la calomnie.

Mme Jourdyl, *se levant.* — En tout cas, moi, je ne brave pas l'opinion.

Andrée. — Elle vous rend ce bienfait, puisqu'on vous absout, et qu'on me condamne.

Mme Jourdyl, *filant.* — Je crois préférable de me retirer... Au revoir, *chère amie!*

Andrée, *l'accompagnant.* — Au revoir, *chère amie!*

Andrée respire longuement, soulagée de se trouver seule. Puis elle prend un travail pour attendre le soir, son impatience inquiète se trahissant par les regards qu'à chaque instant elle lève sur la pendule. Huit heures, un bruit de voiture sous la porte cochère. Roscelin rentré, monte aussitôt dans la chambre d'Andrée. Il apparaît, le visage fatigué, les yeux tristes, vraiment vieilli.

Roscelin, *avec un élan enthousiaste, embrassant Andrée à plusieurs reprises.* — Ah! ma chère Andrée!... ma chère femme!

Andrée, *dissimulant son étonnement et son émotion.* — Tu n'es pas souffrant?

Roscelin. — Non... mais éreinté... J'ai l'air, n'est-ce pas?... démoli... Je vois ça dans la façon dont tu me regardes. (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Que veux-tu, je ne suis plus jeune!

Andrée, *doucement.* — Allons donc!

Roscelin. — Oh! si... je me sens bien!... On va, on va, croyant toujours avoir trente ans, et puis à un petit fait, à une fatigue, à un recul de la bête, qui ne peut plus suivre quand le cœur... (*Se reprenant.*) quand l'esprit, veux-je dire, marche toujours, on s'aperçoit qu'on est fini, claqué!... que c'est l'âge de la remise!

Andrée. — Que s'est-il donc passé là-bas, pour que tu sois découragé à ce point?

ROSCELIN. — Mais je te dis... les forces qui n'ont pas suivi... J'ai eu beaucoup de travail... les répétitions...

ANDRÉE, *l'arrêtant doucement.* — Non, je t'en prie!...

ROSCELIN, *la regardant.* — C'est juste, ma pauvre amie, je te mens toujours par habitude.., comme si tu ne te doutais pas?...

ANDRÉE. — Si je ne me doutais pas, il y aurait toujours les amis pour m'instruire. Alors, c'est à cause de Lydia?

ROSCELIN. — Oui, mais fini avec elle... Oh! fini à jamais!... Elle s'est conduite d'une façon!...

ANDRÉE. — C'est une femme de caprice, incapable d'amour... Je comprends. Elle t'a trompé, elle a voulu rompre, partir, et tu l'as suivie jusqu'à Marseille pour tâcher de la reprendre? (*Roscelin reste silencieux, avec le désir de parler de lui et la crainte de blesser Andrée en le faisant.*) Pourquoi ne pas me répondre? Tu sais bien que je n'ai pas à t'en vouloir, que dans ma situation je n'ai aucun droit de critique sur ce que sont les nécessités physiques d'un tempérament d'homme, de ton tempérament à toi?

ROSCELIN, *timide.* — J'ai toujours peur, en parlant, de te causer une peine.

ANDRÉE. — Tu ne m'en causerais vraiment que le jour où tu ne me traiterais plus comme l'amie à qui on dit tout, parce qu'on est sûr d'elle. Eh bien! je sens que tu as besoin de te confier,

parce que tu as souffert... beaucoup souffert?

Roscelin, *se laissant aller.* — Ah! c'est vrai! (*Inconscient.*) J'avais tout donné de moi-même à cette femme... plus qu'aux autres... Elle m'avait pris, me tenait... peut-être parce qu'à mon âge on sent qu'un amour comme celui-là est toujours le dernier.

Andrée. — Déjà, souvent, tu as cru être à ce dernier?...

Roscelin. — Cette fois, c'est la bonne, je t'en réponds. Ça se sent, je te le dis, quand on est au bout de son rouleau, qu'on n'a plus ce je ne sais quoi de pouvoir mystérieux, magnétique qui agit. C'est comme si, en soi, la pression vitale ne battait plus son plein!... Et pour le constater, il n'y a qu'à savoir lire dans les yeux des femmes, de la femme surtout qui vous a trahi, rejeté, ayant presque sur les lèvres le mot de : vieux.

Andrée, *souriant malgré elle.* — Vieux?... Ah! si cela pouvait être!

Roscelin. — Qu'est-ce que tu dis?

Andrée. — Oh! pardon... Pour toi, naturellement, je ne peux pas te souhaiter... Mais pour moi, c'est cela que j'attends, c'est cet âge où, quand les autres ne voudront plus de toi, moi, je te retrouverai tout entier... où tu seras devenu, comme moi, une âme sans corps, où tu auras besoin de tant de soins, que je serai la créature nécessaire, indispensable, que j'aurai toutes tes heures!... Je te dis, il faut me pardonner, je

t'aime tant... et tellement davantage, depuis que je ne t'aime plus que de cœur !

ROSCELIN, *venant se serrer contre elle comme un enfant.* — Tu es une sainte !

ANDRÉE. — Eh! non, puisque je n'ai pas la force, pour ton bonheur à toi, de te souhaiter encore des aventures! (*Caressant la tête de son mari appuyée sur son épaule.*) Et pourtant, cette tête chérie est peut-être de celles où les idées, les désirs ne vieilliront jamais, où les illusions jusqu'en hiver perceront encore la neige! Il y en a comme ça... On a vu des hommes de quatre-vingts ans...

ROSCELIN, *riant.* — Oh! pourquoi pas des centenaires?... Mettons qu'il me reste encore une dizaine d'années!...

ANDRÉE, *attristée.* — Tu vois que nous n'en sommes déjà plus à la remise immédiate.

ROSCELIN. — Mais non... Je veux dire que pendant une dizaine d'années il pourra encore me pousser quelques velléités... Mais cela ne signifie pas que j'y céderai. Non, non... Quand on a éprouvé le choc que j'ai senti, quand on a le bonheur inestimable, unique de posséder une femme comme toi, on reste tranquille. Et cela va être délicieux, cette tranquillité. Dès que je suis ici, près de toi, j'ai un sentiment de quiétude infinie, tout s'apaise autour de moi, en moi c'est comme de l'air frais et pur au sortir d'une fournaise... Je respire avec volupté du calme, de la

sérénité... Et c'est toi, rien que toi qui fais ce miracle.

Andrée. — Il n'y a aucun miracle, mon ami; il y a, comme tu le dis, qu'après la fièvre on aime le repos, après la surexcitation la paix des champs, et après une tourmente passionnée la paix de chez soi... Ton impression n'est qu'une satisfaction égoïste. Par réaction, tu éprouves un bien-être parmi ces choses, et moi qui ne suis qu'un accessoire au milieu d'elles, tu crois m'aimer.

Roscelin, *sincère*. — Je ne crois pas, je suis sûr.

Andrée. — Oh! mais je ne me plains pas, puisque c'est à ces moments-là que je reprends possession de toi. Je sais bien que tel que tu es, et dans notre situation, je ne puis avoir que des... intervalles; mais je bénis les intervalles.

Roscelin, *très tendre*. — Que voilà donc des raisonnements pour se tromper tout à fait. Ce sont les autres femmes qui ont les intervalles, les boutades de ce que tu appelles mon tempérament, et — comment dirai-je encore? — les scories de toute nature humaine. Mais le sentiment vrai, profond, immuable, c'est toi qui l'as...

Andrée, *touchée*. — Mon très cher ami!...

Roscelin. — Oui, oui, je te l'affirme. Tu vois bien que ce n'est pas par saveur égoïste que je parle ainsi, mais parce que je le pense... Seulement, je ne sais pas te définir ce sentiment si spé-

cial à notre cas, si rare, si subtilement tendre, qui est mieux que l'amitié, autre chose que l'affection — qui est, en somme, l'amitié et l'affection ayant gardé l'arome d'un passé d'amour, comme un vase vide garde le parfum de l'essence qu'il a contenue — et qui, enfin, est tout cela épuré, idéalisé de la besogne charnelle. Je ne sais ce que pensent celles à qui je donne cette part, mais je te réponds que la part que je te garde est supérieure à toutes. Et elle est unique, car, pour la créer, il a fallu l'accident, le malheur qui ont rendu notre amour physique impossible, et le génie de ton cœur qui, des miettes de cela, a fait une merveille!... (*Après un silence, levant les yeux vers elle.*) Tu pleures, Andrée?...

ANDRÉE, *très émue.* — Sans doute... puisque je suis heureuse!

ROSCELIN, *complètement reconquis, comme il l'est à chaque fois.* — Ah! tiens! un écrivain se demandait dernièrement quelle était la meilleure des femmes?... Je la connais...

ANDRÉE, *avec une ombre de tristesse.* — Moi, n'est-ce pas?... parce que, pour un gourmet de... féminité, je reste *la* femme sans pouvoir être *une* femme!...

LE DESCENDANT

Marquis de Simmereuil, quarante-cinq ans. — Hautain, égoïste, ayant la passion de l'orgueil par-dessus toutes les autres, qu'il ne néglige pas d'ailleurs; prenant dans les idées d'aujourd'hui ce qui est commodité pour la satisfaction des instincts, et dans les idées d'hier ce qui est argument pour la domination et la vanité.

Jeanne de Simmereuil née Baluzot. — Pas très jolie, mais physiquement une « belle nature ». Devint, à cause de cette qualité de « reproductrice », marquise de Simmereuil. Seulement, après le premier fils, la désunion se creusa à tel point dans le ménage mal assorti que la séparation dite amiable s'ensuivit. Un peu plus tard, l'enfant fut mis en pension, et, enfin, le marquis, par besoin de recouvrer sa liberté, lassa la résistance de sa femme et fit convertir la séparation en divorce, obtenant, par jugement de première instance, ce qu'il voulait avant tout : la garde du fils, Pierre de Simmereuil, héritier de la race et du nom. Mme de Simmereuil avait fait appel de ce jugement.

Ce jour-là, le marquis, très anxieux, attend l'arrivée de Me Merlin, son avoué, qui doit lui apporter la décision, cette fois définitive, de la Cour.

Me Merlin, *entrant, la serviette triomphante.* — Procès gagné sur toute la ligne!

Simmereuil, *sans un mot de remerciement.* — Enfin, il est à moi!... (*Durement.*) Je reste seul le père, le maître!... (*Fronçant le sourcil.*) Pas de restriction dans le jugement? Pas d'obligations d'aucun genre?

Merlin. — La seule obligation habituelle de laisser quelquefois l'enfant aller chez sa mère...

Simmereuil. — Oui, une fois tous les six mois, nous verrons... D'ailleurs, la mère n'existe plus.

Merlin. — Mme de Simmereuil n'existe plus, mais la mère, elle le reste toujours.

Simmereuil. — Bien peu; les juges eux-mêmes l'ont décidé.

Merlin. — Les juges ne sont jamais très tendres pour la femme seule; et puis, c'était un fils, vous avez bénéficié du sexe; enfin, surtout, nous avons été très habiles, exploitant contre notre adversaire une foule de motifs pas bien graves : son goût du monde, de la toilette, des théâtres, même de la musique : arts profanes!...

Simmereuil, *persifleur.* — Oh! certes, Mme Baluzot était trop naïvement bourgeoise pour avoir pu donner matière à des accusations plus graves. Enfin, les Simmereuil sont purgés de cette roture. Dieu soit loué!

Merlin, *s'indignant, timidement.* — Elle a tout de même été votre femme.

Simmereuil, *brutal.* — Eh! pour avoir des petits, il faut bien prendre une poulinière!

Merlin, *agacé, légèrement ironique.* — Dom-

mage, alors, que vous vous en soyez tenu à un seul « produit ».

SIMMEREUIL. — Pas ma faute! Je voulais une ribambelle d'héritiers. C'est elle qui a résisté, et c'est ce qui a tout cassé entre nous. (*Allant sonner.*) Permettez? Je vais donner des ordres pour qu'on aille à la pension chercher mon fils... Je veux l'avoir ici ce soir même... tout de suite!

MERLIN. — Ne craignez-vous pas?... une décision aussi rapide?... Si Mme de Simmereuil, désirant dire adieu à son enfant, allait aujourd'hui au collège et ne le trouvait plus?

SIMMEREUIL. — Et puis, après? N'est-il pas à moi, à mes ordres, entièrement, absolument?

MERLIN. — Sans doute. Il est même tellement à vous (*Moitié riant*), que si, un jour, vous n'en vouliez plus comme fils, vous seriez tout de même obligé de le garder.

SIMMEREUIL. — N'ayez pas peur.

Un domestique paraît; il lui donne ses instructions.

MERLIN, *après la sortie du domestique.* — Vous savez que Mme de Simmereuil...

SIMMEREUIL, *l'interrompant.* — Maître Merlin, cessez donc d'appeler cette femme Baluzot Mme de Simmereuil, hein! n'est-ce pas?

MERLIN, *le regardant.* — Peut-être l'avez-vous toujours jugée inexactement à bien des points de vue. Vous ne connaissiez pas votre femme.

SIMMEREUIL, *furieux.* — Elle est bonne, celle-

là!... On croirait que la petite Baluzot était une énigme de psychologie.

MERLIN. — Eh! tout autant qu'une grande dame. Ève n'avait pas d'ancêtres.

Un domestique vient prévenir que Mme Baluzot demande à être reçue.

SIMMEREUIL, *sautant*. — Elle! chez moi?...

MERLIN, *haussant les épaules*. — Je vous laisse.

Jeanne est introduite; elle apparaît extrêmement émue, mais aussi très fermement décidée.

SIMMEREUIL, *glacial*. — Je ne vois pas bien, madame, ce que nous pouvons avoir à nous dire... puisque vous avez entendu le jugement.

JEANNE, *s'avançant*. — C'est à cause de cela que je viens.

SIMMEREUIL. — Il est irrévocable.

JEANNE. — Il paraît, en effet, qu'au point de vue juridique, je n'ai plus de recours. Vous avez tout obtenu, monsieur, grâce à des gens d'affaires meilleurs que les miens, et à certaine jurisprudence faite par des hommes et appliquée par eux. C'est donc auprès de vous seul que je puis exercer ce recours que la loi me refuse. Et il faut que je souffre bien pour que je m'humilie à le solliciter.

SIMMEREUIL. — Si vous croyez me toucher avec de telles paroles.

JEANNE. — Je n'ai rien dit qui puisse vous

atteindre. Je ne veux pas vous blesser. Je viens vous prier, vous supplier... très humblement, je vous jure. Écoutez-moi, je ne pourrai pas vivre sans voir mon fils.

SIMMEREUIL. — Vous le verrez à des époques qui seront fixées.

JEANNE. — Et limitées?... Quelques quarts d'heure par an! On me le donnera, surveillé, comme à une étrangère, à une suspecte, moi, la mère, moi qui l'ai fait de ma vie!

SIMMEREUIL. — Que voulez-vous?... Ce n'est pas moi qui ai rédigé l'arrêt.

JEANNE. — Mais vous savez bien qu'il est inique!... (*Plus doucement.*) Non... pardon!... En tout cas, vous seul pouvez l'adoucir...

SIMMEREUIL, *faisant de l'ironie.* — C'est la seconde fois que vous attaquez la magistrature de votre pays.

JEANNE. — Et c'est la seconde fois que vous l'invoquez, vous, le réactionnaire intransigeant, qui trouvez tout pourri dans le régime actuel!... (*Il a un geste de colère.*) D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela... il ne s'agit que de nous maintenant. Beaucoup de mensonges ont été inventés contre moi dans le débat de soi-disant justice; une seule chose n'a pas été dite, la chose capitale et qui domine tout : la raison pour laquelle vous m'avez choisie pour femme.

SIMMEREUIL, *impertinent.* — Mais, je vous ai choisie parce que je vous aimais.

Jeanne. — Non, monsieur, les gens de votre souche n'aiment pas une bourgeoise, ils s'en servent! Vous vouliez de beaux enfants pour votre race, et vous m'avez prise pour vous en faire, à la place de vos étiolées du Faubourg, couveuses de neurasthéniques. — La voilà, la raison, et quand je l'ai comprise, oui, je me suis refusée... Il ne me convenait pas de donner aux vôtres la richesse de ma race à moi.

Simmereuil, *furieux.* — En voilà assez, finissons!

Jeanne. — Oui, maintenant que vous avez l'enfant, peu vous importe!... Eh bien! mon droit sur lui est égal, supérieur au vôtre... Je veux l'exercer!

Simmereuil, *exaspéré.* — Jamais!

Jeanne, *frémissante.* — Je me vengerai!

Simmereuil. — On vous poursuivra!

Jeanne. — Il n'y aura rien à poursuivre dans ce qui vous atteindra!... (*Sortant, menaçante.*) Ah! vous avez voulu être le père! Eh bien! restez-le!... toujours!... Gardez votre race, que j'ai faite et qui continuera telle, malgré vous, jusqu'aux derniers de votre célèbre lignée!...

Simmereuil, sans comprendre, mais hors de lui, la pousse dans l'antichambre et ferme la porte. Au moment où Jeanne va partir, le petit Pierre, amené par le domestique, entre, et, apercevant sa mère, lui saute au cou, joyeux.

Pierre. — Oh! maman, que je suis content!... Papa m'a envoyé chercher, et je te trouve là;

c'est donc que vous vous êtes raccommodés?

Jeanne, *l'étreignant de toutes ses forces.* — Oh! mon enfant!... mon pauvre petit enfant!

Pierre, *la voyant pleurer.* — Ce n'est pas cela?

Jeanne. — Hélas! (*Se dominant.*) Écoute, mon cher petit, il faut être courageux, tu sauras plus tard tout ce qu'il y a d'injustice dans la vie. Un jugement me sépare de toi...

Pierre, *desespéré.* — Je ne te verrai plus jamais?

Jeanne. — Si, mais rarement... du moins pour le moment... Et tu vas rester auprès de ton père...

Pierre. — Il est si sévère!...

Jeanne. — Montre-toi un petit homme!... Avec de la volonté, on s'en tire toujours, et on mérite d'être heureux plus tard.

Pierre, *crâne.* — Alors, je veux te mériter!

Jeanne, *l'embrasse encore, et plus bas.* — Tu sais que je t'ai mené quelquefois, le jeudi, chez... une personne qui t'aimait bien?... Je t'avais défendu de le raconter à ton père... maintenant, je te le permets!

Simmereuil, ayant entendu causer, sort de son appartement, et, furieux de voir ensemble la mère et le fils, il les sépare brusquement, et, saisissant Pierre par la main, il le fait rentrer chez lui.

Simmereuil, *sec.* — Nous avons à causer, Pierre; assieds-toi. (*L'enfant a un geste d'hési-*

tation épeurée.) Eh bien! quoi?... je ne veux pas te manger.

PIERRE, *se raidissant.* — Mais je n'ai pas peur!

SIMMEREUIL. — Très bien!... du caractère! J'aime ça... Tu es bien de notre sang!... (*La voix plus adoucie.*) Voyons, tu es à l'âge où l'on peut déjà raisonner et comprendre bien des choses... Un malentendu profond, que tu connaîtras plus tard, m'a séparé, à mon grand regret, de ta mère. Les tribunaux, naturellement, m'ont donné raison, et m'ont confié le soin exclusif de t'élever. C'est donc avec moi, près de moi que tu resteras. J'ai d'ailleurs l'intention de te faire la vie aussi facile, aussi agréable que possible. Es-tu content?

PIERRE, *incrédule, mais dissimulant.* — Oui, papa.

SIMMEREUIL. — Bon. Tu verras, nous serons bientôt une paire d'amis. Les circonstances et mes travaux ne m'ont pas permis jusqu'à présent de m'occuper de toi autant que je l'aurais voulu, mais maintenant, je vais le pouvoir. Je t'aiderai dans tes études, nous passerons ensemble les jours de congé... Je suis sûr que nous nous entendrons à merveille, et que tu auras bientôt toutes mes idées. Allons, embrasse-moi?

Pierre, sans mot dire, se laisse faire, regardant son père avec de grands yeux étonnés.

SIMMEREUIL. — Programme très simple : dans

la journée, travail et lycée; le soir, après le dîner, je t'apprendrai, en causant, l'histoire glorieuse des Simmereuil. Le dimanche, distractions, spectacles... le jeudi, visites dans Paris, musées...

PIERRE. — Il y a quelqu'un qui va être triste de ne plus nous voir, maman et moi, ce jour-là.

SIMMEREUIL, *soupçonneux*. — Qui ça?

PIERRE. — Un monsieur chez qui j'allais quelquefois avec elle... Je ne sais plus comment il s'appelle de son nom de grande personne... maman et moi, nous disions l'oncle Georges... Puisque c'est mon oncle, tu dois le connaître?...

SIMMEREUIL, *se dressant, l'œil en feu*. — Nous n'avons pas d'oncle!... C'est un mensonge!... Je veux savoir... parle!... Comment était cet homme?... jeune, vieux?...

PIERRE. — Oh! jeune, avec une belle moustache et des cheveux bruns, très foncés... comme moi.

SIMMEREUIL, *pâle*. — Et qu'est-ce que vous faisiez chez lui?

PIERRE. — Moi, je m'amusais, on me donnait des joujoux... des bonbons, pendant que l'oncle, avec maman, allait dans son atelier travailler à des tableaux... parce qu'il était peintre et avait un bel hôtel... Souvent aussi on jouait ensemble. M. Georges me prenait sur ses genoux et maman riait : « Comme il vous ressemble », disait-elle...

L'enfant s'arrête brusquement, épouvanté par la figure convulsée de son père.

Simmereuil, *hurlant.* — Ta mère est une gueuse!

Pierre, *superbe.* — Je te défends d'insulter maman!

Simmereuil, *marchant sur lui, affolé.* — Drôle!... bâtard!... (*Atteignant son fils.*) Le nom de cet homme?... tu le sais?... je veux!...

Pierre, *se sauvant.* — Non, je ne sais pas!... Je ne sais rien!... Je ne dirai pas... Jamais!...

Simmereuil, hors de lui, saisit Pierre et lui serre les poignets à les écraser.

Pierre, *défaillant sous la douleur.* — Oh! méchant!... méchant!... (*Le père, honteux, le lâche. L'enfant se dresse, révolté.*) C'est donc l'autre qui était mon vrai papa, puisqu'il était bon, et que toi tu me fais du mal!...

Simmereuil, *sans répondre, le regarde haineusement, avec des yeux de bête traquée.* — C'est ça!... c'est ça qui est irrévocablement mon fils!

LA RACE

GERBEYRE, quarante-six ans, paraissant plus, le dos un peu voûté par la vie qui lui a été lourde, la figure lasse, dure parfois, d'une dureté qui contraste avec l'expression de bonté qui, à d'autres moments, l'adoucit. Depuis la mort de Mme Gerbeyre, il habite une propriété isolée sur les coteaux qui dominent la Marne, retraite qui, avec la vue, les fleurs, le parc qui l'entoure, pourrait être heureuse, et qui, cependant, n'a pour lui que ce charme d'amertume que savourent loin du monde ceux qui en ont été blessés.

JEANNE GERBEYRE, quinze ans, ayant déjà la physionomie, la voix, le geste, les formes même du corps qui ne sont plus de l'enfant. La gravité de son regard, l'ombre qui souvent passe dans ses yeux clairs, trahissent de précoces tristesses chez cette fillette presque jeune fille, élevée par un père veuf.

TERCIER, l'unique ami que Gerbeyre ait gardé et qui, habitant la province, ne peut que de loin en loin venir passer quelques heures avec son vieux camarade. Il est son hôte depuis la veille, et les deux hommes, qui ne s'étaient pas vus depuis dix-huit mois, ont été heureux de se retrouver, de causer. Après le déjeuner, ils sont restés en tête à tête, regardant, par la baie ouverte, la vallée où glisse, avec des reflets d'argent, la rivière engourdie de soleil.

JEANNE, *arrivant, presque enjouée, toute rose d'avoir couru.* — Je viens du fond du jardin!...

très vite!... (*A son père.*) Regardez?... Depuis hier, par ce soleil, tous vos œillets ont fleuri.

TERCIER, *charmé, à Jeanne.* — Si j'étais peintre, je vous ferais comme cela : vos cheveux blonds ébouriffés sur une moisson de fleurs. Savez-vous que vous devenez très jolie, petite Jeanne?

GERBEYRE, *la figure subitement contractée, dure.* — On ne dit pas de pareilles choses aux enfants, surtout à celles qui ont déjà les instincts de coquetterie et de vanité...

JEANNE, *toute sa petite joie éteinte.* — Père... pardonnez-moi... Je ne songeais pas... J'étais venue pour vous montrer ces fleurs...

GERBEYRE, *brusque.* — Pourquoi les avoir cueillies?...

JEANNE. — Pour vous les donner... Je sais que vous aimez en avoir dans le salon.

GERBEYRE. — Elles étaient mieux sur leurs tiges... en plein air!... Quand il y en a beaucoup, je ne dis pas... mais les premières!

TERCIER. — Allons, ne gronde pas... Elle pensait te faire plaisir... D'ailleurs, c'est ma faute, avec ma réflexion... (*A Jeanne.*) Embrasse ton papa... On n'y pense plus.

GERBEYRE, *glacial, acceptant le baiser qu'après une hésitation, n'osant pas, Jeanne vient de lui donner.* — Il faut croire que cela te coûte?... (*L'écartant.*) Enfin, c'est bon... va t'amuser!... (*Elle se retourne, étouffant à grand'peine une plainte de chagrin.*) Qu'est-ce que tu dis?...

Jeanne, *sortant, les yeux pleins de larmes.* — Mais rien, père... je vais... « m'amuser ».

Gerbeyre, *furieux, quand elle est partie.* — En voilà une qui sera bien toute sa mère... Séduction et hypocrisie!

Tercier, *très net.* — Tu es injuste. (*Geste de Gerbeyre.*) Oui, injuste... Oh! tes gros yeux ne m'empêcheront pas de te dire ce que je pense... Et, depuis hier, depuis que je vous ai revus tous les deux, elle et toi, je pense bien des choses. Elle est devenue charmante, ta fille.

Gerbeyre. — Oui, oui. Oh! dans la forme physique, l'évolution se dessine... Elle ne sera pas en retard! Quant à l'intelligence... au jugement...

Tercier. — Je les crois joliment plus développés que tu ne l'imagines. Tu traites Jeanne en gamine; elle vaut mieux que cela.

Gerbeyre, *grommelant.* — Elle ne vaudra pas grand'chose, c'est moi qui te le dis.

Tercier, *le regarde, outré.* — Et moi, je te dis ceci : c'est que tu n'as jamais aimé ta fille?

Gerbeyre, *furieux.* — Je ne l'ai pas aimée?... Quand c'est pour elle que je me suis retiré du monde, après la trahison de sa gueuse de mère?...

Tercier. — Laisse tranquille la mémoire de cette malheureuse... Elle est morte... elle a expié.

Gerbeyre. — Bon; mais enfin, si je suis venu m'enfermer ici depuis quinze ans, c'était pour la modeler dans l'intérêt seul de son avenir.

Tercier. — Non; tu es venu ici, parce que la conduite de ta femme t'avait rendu misanthrope.

Gerbeyre. — Alors, je ne suis pas dévoué à Jeanne?

Tercier. — Matériellement, si; mais tu n'as pas donné à cette enfant ton cœur.

Gerbeyre. — C'est elle qui ne m'a pas donné le sien.

Tercier. — Parbleu! Tu ne l'as jamais laissé venir jusqu'à toi! (*Gerbeyre le regarde.*) Voyons, mon vieux, ne te fais donc pas mauvais quand tu ne l'es pas. Dans le fond, tu sens bien qu'il y a du vrai dans ce que je te dis... Crois-moi, tu fais fausse route...

Gerbeyre, *ému, serre les mains de Tercier.* — Oh! mon pauvre ami, je ne suis pas heureux!

Tercier. — Tu pourrais l'être avec elle.

Gerbeyre. — Non, tu ne sais pas... tu ne peux pas deviner... Écoute. (*Il vient tout près de lui.*) Inutile de te rappeler ma lamentable histoire de passion pour la femme qui m'a trahie...

Tercier. — Je sais : tu l'as beaucoup aimée...

Gerbeyre. — Ah! plus! Je l'ai adorée — adorée non pas seulement parce qu'elle était la beauté, le charme, la joie physique, mais parce que, dans le corps admirable, semblait vivre l'âme la plus idéalement pure, entièrement livrée à son amour, inaccessible à toute faiblesse. Il y a une expression vulgaire pour exprimer cela : on lui

aurait donné le bon Dieu sans confession. Et tu sais l'affreuse découverte? cette misérable ayant chez moi son amant — mon ami, mon associé, presque mon frère!

TERCIER. — Enfin, tu n'imagines pas que ta fille?...

GERBEYRE, *vivement.* — Non, non, Jeanne est bien ma fille. Le serment de la mère à son lit de mort, les lettres trouvées, les dates indiscutablement établies. Il n'y a aucun doute. Je suis certain.

TERCIER, *ne comprenant pas.* — Eh bien! alors?

GERBEYRE, *se rapprochant encore.* — Toi qui n'avais pas vu l'enfant depuis très longtemps, rien ne t'a frappé?

TERCIER. — Si; elle ressemble à sa mère.

GERBEYRE, *vivement.* — Elle lui ressemble effroyablement! La figure, les yeux, les cheveux, la voix, les lèvres, le corps, c'est elle, c'est tout elle! Quand, après le drame, j'ai amené Jeanne ici, toute petite, bébé de quinze mois, ne ressemblant alors à personne, je pensais la façonner tellement d'après mes goûts, mes opinions, mon idéal, qu'elle serait uniquement ma fille à moi, et pas l'enfant de l'autre. Et puis, peu à peu, malgré un effort d'éducation de chaque instant, j'ai vu l'œuvre de la nature vaincre la mienne! Une statue dont la matière trahirait l'artiste sous ses propres doigts et deviendrait, malgré lui,

l'opposé du modèle, donnerait cette impression. C'est d'une douleur infinie, et ce fut ma douleur quotidienne en voyant Jeanne, à chaque étape de croissance, devenir l'autre, prendre, inconsciemment, ses gestes, son intonation, son rire... jusqu'à son regard si admirablement pur!... C'est, dans tout, la race de la mère qui triomphe, la race de la femme maudite, de la famille exécrée, ce qui est l'autre côté, enfin, quand elle n'a rien de mon côté et des miens, rien!

Tercier. — L'âme, peut-être!

Gerbeyre. — Peut-elle l'avoir, quand son sang charrie l'atavisme de la génération ennemie? (*A voix plus basse.*) Si je te disais que, parfois, je me suis surpris à la détester!...

Tercier. — Oh! ne dis pas!... mon pauvre ami!... C'est à force de te suggestionner sur de telles idées!

Gerbeyre. — Non, non! Au contraire, tout ce que la volonté, la raison peuvent fournir d'énergie et d'arguments, je les emploie contre ces idées. Quand je ne la vois pas, elle, je m'apaise, je redeviens ce que je crois être, quelqu'un de bon, d'indulgent; je m'apprête à la recevoir, souriant, à la couvrir de caresses; puis elle entre. A son premier mouvement, c'est comme un déclic, une force irrésistible me bouleverse, me fait affluer le sang au cerveau, me rend instantanément hostile!... C'est affreux! (*Après un silence.*) Est-ce donc possible, ce qui

semble une monstruosité? Possible qu'on ait malgré soi, invincible, ce sentiment de haine, pour l'être créé par soi, par sa semence?

Tercier, *impressionné.* — Causes-tu souvent avec Jeanne?

Gerbeyre. — Oui, mais de choses insignifiantes, puériles. Je crains les mots, les phrases qui me révèleraient davantage. J'ai peur de la connaître.

Tercier. — Tu as tort. Et, de sa mère, vous ne parlez pas non plus?

Gerbeyre. — Non, non. J'ai tout détruit d'un passé que Jeanne ne pourra même jamais soupçonner. Grand Dieu! si elle devinait un jour, ce serait l'étincelle mise aux poudres, ce serait tout ce qui dormira peut-être en elle, subitement éveillé.

Les deux amis continuent à causer longtemps, de cette causerie intime, affectueuse, qui, peu à peu, par les redites, use ce qu'il y a de trop aigu dans une peine morale. Le soir, à l'heure du départ de Tercier, Gerbeyre est devenu tout à fait calme, il a pris des résolutions, il a pleine foi dans leur solidité. Après avoir accompagné son ami jusqu'à la gare, il rentre. Est-ce la tranquillité, la paix exprimée par son visage qui encourage Jeanne, mais vivement, comme si elle voulait profiter d'une aussi rare éclaircie, elle s'approche de son pére.

Gerbeyre, *a un mouvement de surprise, mais, voulant être doux.* — Qu'est-ce qu'il y a, Jeanneton? Tu vas te coucher?

Jeanne, *très émue.* — Non, plus tard, si vous

le permettez. Avant, je voudrais vous parler.

GERBEYRE. — Me parler? Que c'est solennel! Et de quoi, mon Dieu?

JEANNE. — D'une chose qui me torture depuis si longtemps... seulement, je n'osais jamais.

GERBEYRE. — Je ne suis pas tellement terrible?

JEANNE. — Terrible, oh! non... mais je craignais toujours de vous mécontenter. Tandis que ce soir, je vous sens si indulgent... je devine que vous me pardonnerez ce que j'ai à vous dire... (*Mouvement de Gerbeyre.*) Et il faut que je vous le dise... j'ai encore trop souffert aujourd'hui, quand vous m'avez grondée!...

GERBEYRE, *sec.* — Qu'y a-t-il?

JEANNE, *après avoir encore hésité.* — Je voudrais que vous me disiez... que vous m'indiquiez tout ce qui vous déplaît en moi... Oui, toutes les choses qui font que vous n'êtes pas avec moi comme vous voudriez l'être; car je comprends que vous voudriez être tout différent et que ce qui vous en empêche vient de moi. (*Gerbeyre la regarde, stupéfait.*) Oh! je vous surprends, mon cher papa? Ce que je vous dis n'est plus de la fillette qui « va s'amuser »; mais j'ai tant réfléchi, toujours seule avec une peine que je ne pouvais dire à personne! J'ai tant réfléchi que mes années ont compté double... Et j'ai réfléchi chaque jour sur ce que je vous demande. Je ne vous fâche pas?

GERBEYRE. — Non; continue.

JEANNE. — Si vous saviez comme j'ai le désir de vous conquérir! Dites-moi bien par lequel de mes actes je vous peine, je vous blesse?... Je me corrigerai!...

GERBEYRE, *embarrassé.* — Mais tu ne me blesses en rien, ma chère enfant.

JEANNE. — C'est donc quelque chose que vous ne pouvez pas me dire?

GERBEYRE, *vivement.* — Qu'est-ce que tu vas imaginer? Je te répète...

JEANNE, *l'interrompant.* — Trouvez-vous que je manque de respect, d'attention?... que je devrais être plus expansive ou au contraire plus réservée? Est-ce dans ma manière d'être avec vous? Est-ce parce que je reste trop silencieuse? Mais souvent, quand je commence à parler, vous avez un mouvement de contrariété; alors, croyant bien faire, je m'arrête... Ah! si je savais!... Je comprends bien que je suis fautive...

GERBEYRE. — Mais non, tu n'es pas fautive... (*Malgré lui*) pas toi!

JEANNE. — Pas moi? Il y a donc une autre personne?... (*Presque avec un cri de révélation.*) Quelqu'un qui n'existe plus? Ma mère?

GERBEYRE, *bouleversé.* — Qu'est-ce que tu dis?

JEANNE. — Pardonnez-moi encore; je ne veux rien cacher de ma pensée... A force de chercher à connaître ce qui vous éloignait de moi, je me suis demandé même cela : si ma mère morte,

dont vous ne me parliez jamais, n'avait pas été méchante pour vous?

GERBEYRE, *épouvanté de ce que l'esprit de la jeune fille avait su découvrir, concentre toutes ses forces pour dissimuler, — et très doucement.* — Ne répète jamais ce que tu viens de dire. Ta mère était une sainte. Elle est morte après des mois d'affreuse souffrance, faisant l'édification de tous, et pendant sa vie, toute consacrée à moi, elle m'a donné le plus grand bonheur qu'un homme puisse avoir. Je puis te répondre ainsi, puisque tu n'es plus une enfant et que tu comprends. Si je ne t'ai jamais parlé de celle qui fut si peu de temps ta pauvre et bonne maman, c'est que la pensée de l'avoir perdue est ma souffrance de chaque jour, — souffrance inconsolable, — et que j'avais peur de l'augmenter encore en en causant avec toi.

JEANNE, *désolée.* — Je viens encore de vous faire souffrir!

GERBEYRE. — Je ne t'en veux pas...

JEANNE. — J'étais si malheureuse de croire que vous ne m'aimiez pas. Je ne sais pas ce que je serais arrivée à me figurer.

GERBEYRE. — Ne te figure rien, ne cherche plus, et surtout ne te fais aucun reproche. Si je n'ai pas eu pour toi, extérieurement du moins, toute la tendresse qu'il fallait pour réchauffer, bercer tes années enfantines, c'est que, je le répète, du jour où j'ai perdu ta mère, j'ai tout

perdu. Le chagrin a fait de moi un nerveux, un malade. C'est malgré moi, et sans cause, que les choses m'irritent, mais j'ai pour toi, sois-en bien convaincue, ma chère enfant, l'affection la plus sincère.

JEANNE, *avec élan.* — Mon cher papa! (*La joie de ses yeux cause un mouvement à Gerbeyre, — Jeanne s'arrêtant.*) Oh! tenez, vous avez eu un geste comme si je venais encore de vous déplaire?..,

GERBEYRE. — Tu vois bien que c'est involontaire et que je ne pense pas du tout...

JEANNE. — Si vous vouliez me permettre de vous soigner? Je vous entourerais de tout mon cœur. A présent que je ne suis plus une enfant, que vous le savez, j'essaierais de vous intéresser, de vous distraire : nous causerions ?...

GERBEYRE. — Oui, oui, c'est cela... Nous causerons souvent... comme des amis... (*Il lui tend les bras.*)

JEANNE, *la figure illuminée.* — Que je suis contente! (*Avec une câlinerie de femme.*) et comme je vais vous dorloter! (*Elle s'appuie sur lui, offrant le baiser avec un geste de naïve et délicieuse coquetterie.*) On peut embrasser le bon papa?... On peut?

GERBEYRE, *très pâle, a un brusque mouvement, — à lui-même.* — Oh! jusqu'à la manière de ce baiser! jusqu'à l'approche de ses lèvres!...

JEANNE, *effrayée.* — Qu'avez-vous?

Gerbeyre, *la serrant violemment.* — Rien! rien!... Je t'aime!... je t'aime bien!... (*Se dégageant.*) Mais va, maintenant... ma chérie, j'ai un peu de fatigue... il faut que je me repose... seul... va! Bonsoir!... à demain!... (*Seul, regardant la porte par où Jeanne vient de sortir.*) Oh! toute l'inconsciente volupté de la mère dans une caresse d'affection! (*Violent.*) L'aimer? Ah! non, non, il n'y a pas de volonté qui puisse dompter l'instinct de la nature ennemie... L'aimer?... (*Après un silence absorbé.*) Et pourtant, chaque jour, pour qu'elle ne se doute jamais, il faudra le dire!

UNE VENGEANCE

COLETTE ARNAUD, une artiste, demi-étoile, vedette des petits théâtres et pouvant ambitionner les grands; très intelligente, jolie, mais n'ayant pas, pour réussir tout à fait, le cœur facile. On ne lui a connu que deux ou trois romans. Elle a la fidélité instinctive, surtout pour l'amant actuel, Georges Ribère, particulièrement ou jalousement adoré, — une liaison de trois ans bientôt.

VARIN, un de ces ratés dont l'esprit, par suite de la paresse et des circonstances, n'ayant pu s'élever au premier cru, a tourné au vinaigre; de ces gens qui envient tout des autres : les places, les fortunes, les femmes ou les maîtresses, et cherchent à prendre traîtreusement le bien qu'ils sont impuissants à conquérir.

Chez elle, vers une fin d'après-midi, Colette lit distraitement, rêvant à je ne sais quelles choses heureuses, qui amènent sur ses lèvres le dessin d'un sourire, — sourire qui se fige tout à coup, à l'entrée de Varin.

COLETTE, *se pelotonnant*. — Qu'est-ce qu'il y a, Varin? Vous avez votre tête des mauvais jours.

VARIN. — Par exemple! Je dois avoir, au contraire, ma tête illuminée de joie.

COLETTE. — C'est bien ce qui me fait peur!

Parce que, comme le vin vient des grumes pressurées, votre joie, à vous, vient toujours de quelques bonheurs écrasés...

VARIN. — Oh! oh! une phrase de théâtre, mais injuste; car c'est, au contraire, une bonne action que je médite. (*S'installant.*) J'ai enfin le moyen, depuis si longtemps cherché, de vous guérir d'un amant indigne du cœur que vous lui prodiguez.

COLETTE, *furieuse.* — Encore une calomnie contre Georges?... Je finirai par vous jeter à la porte.

VARIN, *sûr de lui.* — Et si, à la place d'une calomnie, je vous étale une vérité irréfutable, étayée de preuves matérielles, tangibles, d'un contrôle immédiat, au lieu de me fermer votre porte, me l'ouvrirez-vous tout à fait?

COLETTE, *très animée.* — C'est ça que vous cherchez par tous les moyens?

VARIN. — Oui, par tous les moyens, je l'avoue : depuis des mois, je veux démolir celui qui me gêne; depuis des semaines, ayant trouvé une piste, je l'ai suivie en chasseur, en policier. Vous n'imaginez pas ce que j'ai dû faire pour arriver à être sûr de ce que je sais aujourd'hui et de ce que je vous apporte. On peut me juger ignoble, je me trouve superbe, puisque j'agis par amour!

COLETTE, *influencée malgré elle.* — Je vous écoute. Ouvrez la plaie.

VARIN, *lentement, avec un sang-froid d'opérateur.* — Voici. Avant vous et depuis vous, votre Georges Ribère était et est resté l'amant de Mme de Cœuvres... Vous voyez que je mets les noms, Mme de Cœuvres vendait à cette fête de charité des *Orphelins russes*, où vous-même avez joué.

COLETTE, *émue.* — Je me souviens : très belle, très entourée... la femme d'un diplomate, je crois?

VARIN. — Oui, son mari est consul; mais elle l'accompagne rarement à l'étranger et reste à Paris, — ce qui est infiniment plus agréable et commode.

COLETTE. — Cela ne démontre pas que votre odieux potin soit vrai ! on dit tant de calomnies dans les salons, on bave tellement sur tout le monde : « Mme X... est la maîtresse de M. Z... » Mais il faut le prouver !... Et ce sont précisément des choses qui, ne pouvant avoir été vues, ne peuvent être prouvées.

VARIN. — A moins pourtant qu'il reste de ces choses une preuve vivante?

COLETTE, *presque avec un cri.* — Un enfant?

VARIN. — Une petite fille qui s'appelle Gabrielle, comme Mme de Cœuvres, et a déjà trois ans, juste l'âge de votre liaison avec Georges !

COLETTE, *très pâle.* — Si vous mentez, c'est infâme !

VARIN. — Et si je ne mens pas, qui est l'infâme?

COLETTE, *bouleversée, voulant savoir.* — Alors, des preuves, encore?... dites?... D'abord où est l'enfant?

VARIN. — Chez de petits cultivateurs, à Boissy.

COLETTE. — Mais de là à conclure que Georges en est le père et Mme de Cœuvres la mère?... Comment avez-vous pu découvrir?...

VARIN. — Ah! ceci est mon affaire; seulement, je puis vous donner des détails. Tous les mois, environ, sans avoir l'air de se connaître, Mme de Cœuvres et M. Ribère prennent un train de la ligne de Vincennes, et à la première station, ils se réunissent, à l'avant-dernière ils se séparent. Georges va seul jusqu'à Boissy. Au retour, par le train suivant, il retrouve sa compagne, lui donne, très paternellement ému, des nouvelles qui semblent toujours lui faire une vive impression, puis le couple se sépare.

COLETTE. — Vous faites du roman-feuilleton, on ne voit pas ces choses-là.

VARIN. — On les voit. Vous ne connaissez pas le matériel de la ligne de Vincennes, car il faut vraiment des raisons de force majeure pour s'y aventurer, mais ses compartiments antédiluviens sont encore agrémentés de petites lucarnes triangulaires qui permettent à un voyageur voisin toutes les indiscrétions. Donc, j'ai vu.

COLETTE, *de plus en plus nerveuse.* — Et arrivé là-bas, *lui*, que fait-il?

VARIN. — Il se rend très vite chez les Janiot —

le nom des paysans. Il prend la petite Gabrielle sur ses genoux, l'embrasse, l'amuse, lui donne des joujoux...

Colette, *la gorge serrée*. — Il l'aime?

Varin. — Il l'adore. Le père et la mère nourriciers n'ont même jamais pu comprendre qu'un papa aimant à ce point son enfant ne la garde pas toujours. Mais ils ne peuvent rien soupçonner du mystère. Georges s'appelle pour eux M. Bertrand et il paye royalement; quant à Mme de Cœuvres, elle n'a jamais osé venir jusqu'à Boissy, malgré la tentation qu'elle en a chaque fois. (*Regardant Colette dans les yeux.*) Et c'est cette circonstance qui vous permettra de vous venger, si vous le voulez.

Colette, *frémissante*. — Vous jurez que tout cela est exactement vrai?

Varin. — Je le jure sur mon désir de vous!

Colette. — Eh bien! oui, je veux une vengeance. Mais je la veux... oh! je la veux terrible, parce que je souffre atrocement!... Je souffre à me tuer!

Varin. — Se tuer?... Jamais cela; on débarrasse les autres!... Écoutez-moi... Puisque ces gens, que vous haïssez, chérissent cette fille, prenez-leur! La loi permet à quiconque de reconnaître un enfant naturel — qui ne l'a pas été par ses parents, — et qui, dans le cas actuel, d'ailleurs, ne pouvait pas l'être par la mère, puisqu'il est adultérin.

COLETTE. — Et moi, je pourrais?

VARIN. — Sans doute. Les Janiot n'ont jamais vu Mme... Bertrand... Faites-vous passer pour elle. Je vous donnerai assez de détails et vous pourrez assez en fournir sur Georges, pour qu'ils n'aient aucun soupçon. Ensuite, à la mairie, cela ira tout seul... Une simple formalité. Je m'en charge. (*Tirant sa montre.*) Il est deux heures... nous avons le temps d'agir aujourd'hui.

COLETTE, *suffoquée.* — Comment aujourd'hui? (*Se décidant tout à coup.*) Eh bien! oui!... c'est cela... tout de suite! (*Affolée, pensant à Georges.*) Ah! l'odieux!... le misérable!... (*Avec regret.*) ... le méchant!

VARIN. — Habillez-vous en noir... du deuil; vous verrez pourquoi. Je vous accompagne... je serai l'oncle!

Une heure après, ils prennent, à la Bastille, un de ces trains-pataches détenant, pour la lenteur, le record du monde. Varin a donc le temps de chapitrer et de documenter Colette. Elle arrive chez les Janiot en excellente artiste, toute prête à son rôle. On explique le but de la visite à ces braves gens, qui, tout de suite touchés par une allusion à la forte somme, amènent la petite Gabrielle.

COLETTE, *avec un accent magnifique.* — Ah! mon enfant!... Ma fille chérie!... Ma Gabrielle!

Elle la couvre de baisers; elle pleure des larmes qui, bien que venant de la rage, font tout de même leur effet.

VARIN. — Ah! si mon neveu Bertrand avait donc pu assister à cette joie!

JANIOT, *malgré tout un peu méfiant.* — Pourquoi qu'il a pas pu venir?

VARIN. — ...A cause de la mort de mon frère... (*Très mélo, désignant Colette.*) Le père de Madame, son père qui l'a tyrannisée!... Qui n'a jamais voulu consentir à son union avec celui que moi j'appelle mon neveu Bertrand... car moi, j'aime ces enfants... J'ai favorisé leur affection... Mais il fallait dissimuler le pauvre béb : à mon frère... Voilà pourquoi on vous l'a confié... et pourquoi aussi ma nièce, gardée à vue par son père, n'a jamais pu venir. (*Superbe.*) Aujourd'hui, la mort va permettre l'œuvre de justice!

JANIOT, *admiratif.* — Ce que c'est tout de même!... (*A sa femme.*) Te t'rappelles, Mélanie?... Nous avons lu un feuilleton que finissait comme ça! (*Essuyant une larme.*) On a-t'y pleuré!

MÉLANIE, *très émue.* — Et v'là que c'est pour de vrai, au jour d'aujourd'hui! (*A Colette.*) Ma pauvre dame, ce que vous avez dû souffrir?

COLETTE, *regard noyé.* — Dieu seul le sait!... Heureusement, mon Georges, en revenant de chez vous, trouvait toujours un moyen ingénieux de me donner des nouvelles... Il est si intelligent.

JANIOT. — Pour sûr qu'il a ben l'air d'avoir d'la tête!... Et pis, ce qu'il adore la p'tiote!

COLETTE. — Il m'a souvent apporté des photographies de notre chérie.

JANIOT, *convaincu par tous ces détails, riant.* — C'est moi que la tenais pendant la pose!

Mélanie, *voyant Colette se lever.* — Mais, c'est-y ben vrai que vous allez l'emmener ?

Colette. — Oh ! oui, nous ne voulons pas perdre un jour pour les déclarations à l'état civil.

Varin, *à Janiot.* — Il faut régulariser. Vous comprenez ?... vous qui connaissez la loi !...

Janiot, *flatté.* — Oui... oui... La loi c'est la loi.

Colette. — Mais, dès que tout sera arrangé, je reviendrai vous voir... (*Souriant.*) avec mon mari, cette fois. Nous n'oublierons jamais combien vous avez été bons pour notre Gabrielle. D'ailleurs, en attendant ce que M. Bertrand fera certainement pour vous... (*Tendant un billet de mille*) voici mon petit souvenir.

Les Janiot, *confondus.* — Mais c'est trop... ma bonne dame... ça ne méritait pas...

Varin. — Laissez donc... Ma nièce est riche... Elle est si contente aujourd'hui, ça lui fait plaisir de vous donner. Et, un de ces jours, vous viendrez voir votre nourrisson à Paris... C'est moi qui vous inviterai.

La scène finit dans le rire et l'attendrissement, admirablement conduite par Varin et Colette, qui peuvent enfin partir, emmenant Gabrielle, sans qu'il reste le moindre soupçon dans l'esprit des Janiot.

Le lendemain, les formalités de la reconnaissance sont remplies, toujours grâce à Varin, qui ramène chez elle « la mère légitime » de Gabrielle.

Varin, *regardant Colette qui est à bout d'énergie,*

épuisée par tout ce qu'elle a vécu. — Maintenant, quand vous aurai-je?

Colette, *se redressant.* — Jamais!... Vous aviez promis de me guérir de l'amour; c'est fait!

Varin. — Mais vous me désespérez!...

Colette. — Chacun son tour : moi, je l'ai été par vous. Oh! allez-vous-en... Nous avons fait de la haine ensemble, nous ne pouvons pas faire de l'amour!

Ribère, prévenu par un billet de Colette, qui avait tenu à cette joie mauvaise de l'avertir elle-même, arrive chez elle affolé, violent d'abord, réclamant sa fille; puis, peu à peu, se calme devant l'impossibilité de rien obtenir par la force. Il devient humble, supplie, se traine aux pieds de celle qu'il a trompée et à qui il cherche à rappeler l'ancien amour.

Colette, *glacée.* — Je ne céderai que si vous reconnaissez vous-même votre fille, en désignant officiellement la vraie mère. Je veux le scandale public livrant, par vous, Mme de Cœuvres à son mari; sinon, je suis la mère légitime, légale de Gabrielle, je la garde!... Choisissez!

LA PIERRE DE TOUCHE

Le cercle de la rue X.... près des grands boulevards. C'est l'heure où dans la fumée des cigares et des cigarettes, brouillard bleuâtre qui met un halo autour des lampes électriques, et noie les joueurs dans une sorte de brume, les amateurs de bridge accouplés par quatre, courbés sur les tables saintes, le crâne éclatant de chiffres et de combinaisons, semblent des diplomates engageant à chaque carte le sort des nations. A une table d'angle, quatre complices qui ont coutume de « travailler » ensemble, se sont attelés à leur labeur quotidien.

Claverel. *regardant son jeu.* — Quelle guigne !... Je ne marquerai pas une seule fois l'atout !... (*A son partenaire.*) Je vous passe parole.

Gouvinard. — Il fallait passer parole sans rien dire... vous avez la mauvaise habitude d'indiquer votre jeu.

Puydoux. — Je n'en profiterai pas : Sans atouts !

Les adversaires sont inquiets, néanmoins Pelcerf attaque trèfle avec énergie. Puydoux étale son mort.

CLAVEREL, *faisant la grimace.* — Il est léger votre sans atouts : un seul as... des rois presque secs... un trou à cœur !

PUYDOUX. — Comment ! il a la dame troisième !

CLAVEREL, *professant.* — Avec l'attaque à gauche, la dame troisième ne bouche pas le trou.

PELCERF, On cause toujours trop... Jouons.

On joue. Trois minutes après le coup est fini.

GOUVINARD, *qui a perdu, furieux, à son partenaire.* — Si vous aviez attaqué carreau, nous faisions le trick.

PELCERF. — J'ai attaqué dans ma longue, suivant la règle.

GOUVINARD. — Cinq basses cartes ne constituent pas une longue. Et puis, à côté de la règle stricte, il y a la psychologie du jeu. (*Grossier sans le vouloir.*) Il faut jouer le bridge d'une façon intelligente !...

CLAVEREL, *à Puydoux.* — Nous faisions une levée de plus si vous mettiez votre quatre de pique au lieu du dix.

PUYDOUX. — Je voulais obliger Pelcerf à jeter son valet.

CLAVEREL. — Il ne l'a pas mis, il a eu raison, et vous avez eu tort : on ne force pas en second, c'est la règle.

GOUVINARD. — Il est évident que si on ne respecte pas les règles, il n'y a plus moyen de jouer.

PELCERF. — Vous venez de me dire exactement le contraire!

Après dix minutes d'une discussion émaillée de mots pointus, les joueurs se décident à donner les cartes du coup suivant.

CLAVEREL, *apercevant un nouvel arrivant entrer dans la salle..* — Tiens! Cardequin!... Il n'a pas l'habitude de venir dîner au cercle.

GOUVINARD, *souriant.* — Il met probablement un ami à l'essai.

TOUS, *étonnés.* — Comment, à l'essai?

GOUVINARD. — Ah! vous ne connaissez pas l'histoire de Cardequin?... Tout ce qu'il y a de plus drôle!... Cardequin, depuis qu'il a l'âge d'homme, cherche un ami, non pas l'ami banal, le camarade ou la relation, mais l'ami sincère, désintéressé, dévoué, loyal, l'ami qui ne songe jamais à tromper...

PELCERF, *mélancolique.* — Le phénix!

GOUVINARD. — Or, Cardequin estime que la vraie pierre de touche d'une telle amitié consiste à mettre le sujet en face de la tentation presque infaillible, c'est-à-dire en tête à tête avec une femme qu'on a en propre! Quand il était garçon, Cardequin amenait à sa maîtresse les candidats amis qu'il croyait avoir découverts. Depuis qu'il est marié, c'est à sa femme, très jolie d'ailleurs, qu'il les conduit.

PUYDOUX. — Il y a longtemps qu'il fait ce métier?

GOUVINARD. — Chaque fois qu'il vient dîner au cercle, on peut être sûr qu'il y a une épreuve en train. Il prétexte un banquet obligatoire ; le candidat, habilement averti, profite du tête-à-tête, naturellement, et le lendemain, Cardequin compte un raté de plus.

CLAVEREL. — Il n'a jamais réussi ?

GOUVINARD. — Du temps de sa maîtresse, deux ou trois fois, il a cru aboutir : il a eu jusqu'au fait révélateur des périodes d'illusion heureuse ; mais depuis que c'est sa femme qui opère, rien.

PELCERF. — Ça prouve qu'elle lui répète immédiatement et fidèlement tout ce qu'on lui dit. (*Soupirant.*) Il a de la chance !

GOUVINARD. — En toutes choses, il faut considérer la fin.

CLAVEREL. — Mais il ne le découvrira jamais, l'homme qui sacrifiera à l'amitié un désir passionnel !... C'est comme si moi je résistais à mettre cœur avec le jeu que j'ai !...

GOUVINARD. — Vous avez une façon de le faire deviner, votre jeu !

CLAVEREL. — Si j'avais hésité, vous auriez dit que c'était une indication.

GOUVINARD. — Sans doute. On ne doit manifester en aucune façon.

CLAVEREL. — Jouer comme des bûches, alors ?

PELCERF, *ironique.* — Comme des bûches !... C'est ce que Gouvinard appelle le bridge intelligent !

La discussion s'envenime, le ton s'élève, si bien que Cardequin, attiré par le bruit, est constitué arbitre. Après une demi-heure de controverse les choses s'arrangent par l'entrée au jeu de l'arbitre. On redevient cordial, tout le monde veut être avec Cardequin.

Cardequin, *surpris.* — Quel succès!... Ah çà, pourquoi voulez-vous être tous avec moi, ce soir?

Gouvinard, *regardant les autres.* — Parce que vous êtes sûr de gagner.

. . . .

Vers neuf heures, chez elle, Mme Cardequin Guillemette, un petit nom délicieux qui symbolise toute la psychologie de sa ravissante personne, — Mme Guillemette Cardequin achève de dîner en tête-à-tête avec Paul Darsay, le candidat ami chauffé par le mari depuis quelques semaines. Après le dîner, on passe dans le petit salon où le café est servi.

Darsay, *souriant, s'incline légèrement devant Guillemette qui, gentille et amusée, quitte son bras.* — Voilà un dîner qui comptera parmi les plus délicieux que j'ai faits. Chère et tête-à-tête de la plus fine qualité. Seulement, je n'ai pas encore compris ce qui m'a valu une telle bonne fortune. Je me vois, arrivant ici, à six heures, pour une visite d'autant plus cérémonieuse que je n'avais encore eu l'honneur de vous voir que deux ou trois fois, et votre mari s'exclamant : « Tiens ! comme ça se trouve, je suis obligé d'aller à ce sacré banquet des Moutons Champenois; Darsay, vous devriez dîner avec ma femme,

elle a horreur de rester seule. » J'avoue que j'ai été tellement stupéfait!...

GUILLEMETTE, *riant.* — Que vous avez accepté?

DARSAY, *galant.* — Quel est l'homme qui aurait eu le courage de refuser?... Mais cela ne m'explique toujours pas le mystère? Pendant le dîner, devant les domestiques, je m'en suis tenu aux conversations de correction banale, je n'ai pas voulu vous demander... mais maintenant?...

GUILLEMETTE, *lui offrant une tasse.* — Maintenant, c'est l'heure du café et de la cigarette. Pourquoi dans la vie ne pas goûter les petites et grandes joies quand elles se présentent, au lieu de vouloir toujours en connaître les causes. On a bien le temps de les savoir!...

DARSAY. — Vous avez joliment raison. Soyons opportunistes!... (*Elle le sucre.*) Seulement, quand on voit les sucreries vous être offertes par d'aussi jolis doigts, on est bien tenté de remonter les regards le long de ce bras qui se faufile souple, nu et un brin malicieux dans l'ombre de la manche.

GUILLEMETTE. — C'est ce qu'on appelle les premières cartouches d'un flirt, hein?

DARSAY. — Pourquoi pas? D'abord, vous l'avez dit : il faut savoir profiter des minutes délicieuses. Et puis, entre les premières cartouches et les derniers outrages, il y a si loin!

GUILLEMETTE. — Oh! à notre époque, il n'y a plus de distances!

DARSAY. — Vous dites ça avec un petit air de vous moquer ?... Sans cela, ce serait un encouragement.

GUILLEMETTE, *sans lui répondre, lui offre une cigarette qu'il hésite à prendre.* — Allons, prenez ! Moi aussi... Nous ferons de la fumée ensemble... (*Ils s'allument.*) C'est ça l'existence... Partager les moments, même les plus divins, c'est faire de la fumée ensemble !

DARSAY. — Mais que de choses exquises dans cet acte : l'allumette qui éclate, le feu qui prend, la chaleur de l'incendie et son arome qui vous gagnent, la griserie qui monte au cerveau, tandis qu'avec la fumée bleue, dans l'air monte aussi le rêve éternellement humain, et puis ensuite les cendres, les souvenirs, la poussière des jouissances vécues, la poussière impalpable qui se glisse dans les yeux pour y fondre une larme !

GUILLEMETTE. — Je vois que vous ne demandez pas aux sensations et aux sentiments plus qu'ils ne peuvent donner, mais vous êtes un dilettante de leur saveur.

DARSAY. — Oui, j'aime le détail, (*S'approchant d'elle, un désir dans les yeux.*) quand la ciselure est aussi délicate !... Je suis sûr que nous nous entendrions et que nous avons la même façon de voir sur une foule de sujets ?

GUILLEMETTE, *un peu provocante.* — Surtout sur le mauvais sujet, n'est-ce pas ?

Darsay. — Je ne trouve pas que l'amour soit un si mauvais sujet.

Guillemette. — L'amour !... Ça y est !... le mot est dit...

Darsay. — Ah ! dame ! n'en accusez que les circonstances, le trouble de cette minute d'intimité, et, par-dessus tout, le charme qui vient de vous, enveloppant, délicieux, irrésistible !... Il y a des atmosphères chargées d'une sorte d'électricité voluptueuse où, comme des étincelles, les mots d'amour partent tout seuls.

Guillemette. — Dans les mêmes circonstances, ils seraient partis avec n'importe quelle jolie femme ?

Darsay. — Partis, peut-être, mais pas pensés. Avec vous, ils se sont échappés, certes, mais je les avais en moi depuis la première fois que je vous ai vue... Il y avait eu alors le vrai choc et l'éblouissement ! Seulement, pour féconder, il fallait un peu d'expérience.

Guillemette, *sérieuse*. — C'est bien vrai tout cela ?

Darsay, *sincère*. — Si vrai, tenez, que j'en ai un frisson d'angoisse et de plaisir pour oser vous dire le : « je vous aime » !

Guillemette, *émue, voulant rire*. — Eh ! eh ! il me semble que le flirt grandit ?... Il y a un quart d'heure que nous sommes ici, et vous voici en pleine cour. Encore une catastrophe de désolation pour mon mari, si je lui racontais...

DARSAY, *surpris*. — Comment, pour votre mari?... Mais je suppose bien que vous n'allez pas le lui dire?...

GUILLEMETTE. — C'est cependant pour cela qu'il vous a invité à dîner et qu'il nous a laissés seuls. Vous demandiez l'explication du mystère : la voici. M. Cardequin, depuis des années, cherche un ami, un vrai, c'est-à-dire un héros capable de rester avec sa femme sans lui faire la cour. Quand il croit avoir trouvé l'oiseau rare, il le dorlote, le cajole, est aux petits soins avec lui, — d'ailleurs, vous en savez quelque chose — et ensuite me l'amène en tête-à-tête, pour voir s'il est bon teint. Le bonhomme parti, je raconte à mon mari ce qui s'est passé, et il se brouille à mort avec l'individu.

DARSAY, *furieux*. — De sorte que j'ai donné dans un piège? Je suis le bonhomme, l'individu?

GUILLEMETTE. — Qui vous dit que cette fois je raconterai à mon mari?... Qui vous dit qu'en acceptant je ne sais combien de ces ridicules épreuves, je n'ai pas voulu me créer une splendide sécurité pour le jour où je devais trouver l'ami que moi aussi je cherchais?

DARSAY, *indécis*. — Décidément, la femme est le plus perfide des félins!

GUILLEMETTE. — Oui... mais quand elle fait patte de velours?...

DARSAY. — Comment savoir si la griffe est bien rentrée?

GUILLEMETTE, *s'offrant.* — Par la caresse !

DARSAY, *emballé.* — Ah ! Guillemette !... (*Après un long baiser de fiançailles.*) Alors, qu'est-ce que vous allez lui dire, à Cardequin ?

GUILLEMETTE, *bas, à son oreille.* — Je vous le raconterai après-demain... à domicile !

. . . .

Le soir, Cardequin revenant du cercle, interroge sa femme qui joue un peu les nerfs : « M. Darsay est un poseur qui ne lui a même pas dit une galanterie de simple politesse. Il ne pense qu'à lui, s'écoute parler ; il l'a rasée avec la politique internationale et la question du Maroc. »

GUILLEMETTE. — Il m'a tellement agacée... que je lui ai fait des avances !... Il a pris son chapeau, l'imbécile !...

Après une nuit délicieuse, le lendemain, Cardequin se précipite chez Darsay qu'il prend au saut du lit.

— Ah ! mon bon, mon cher ami !... Laissez-moi vous embrasser !... Vous ne pouvez pas comprendre !... Vous ne saurez jamais le bien que vous me faites !... (*Lui prenant les mains et le regardant.*) Enfin !... J'en ai donc trouvé *un !*

LA CONSÉQUENCE

Mme Évelyne, cinquante-quatre ans, mais paraissant plus que son âge, avec des cheveux presque blancs, encadrant son visage qui fut admirable et qui gardait de ce passé une distinction de lignes et aussi cette expression idéale : le reflet de toutes les choses qui furent belles. Les yeux trahissaient cette paix sereine que l'âge épand dans une âme, sur les passions éteintes, oubliées de la jeunesse : la paix des cimetières où il y a beaucoup de fleurs. Aujourd'hui, Mme Évelyne était uniquement la mère — la maman, pour mieux dire, car il y a plus de tendresse câline en ce mot — d'une exquise enfant de dix-huit ans, Nicole, qui était toute sa vie. Restée veuve d'assez bonne heure, cette maman s'était vouée corps et âme à l'œuvre d'éducation. Elle avait vraiment fait sa fille à son image. Le monde, touché autant qu'il peut l'être, respectait ces deux créatures d'élite, l'une toute blanche, l'autre toute blonde, qui s'aimaient comme fille et maman et s'entendaient comme deux sœurs.

Bernard de Treyves — depuis quelques jours, presque le fiancé de Nicole — presque, puisqu'il ne manquait à l'amour deviné et accepté des jeunes gens que la formalité officielle de la demande.

Nicole, *guettant à la fenêtre.* — Maman!... une voiture!... c'est Bernard! Est-ce gentil! Il

ne devait venir que ce soir et nous l'aurons toute la journée!... Je descends le recevoir.

Mme ÉVELYNE, *souriant.* — Attends au moins qu'il soit entré!

UNE DOMESTIQUE, *paraissant, avant que Nicole soit descendue.* — M. de Treyves demande à être reçu par Madame... seul.

Mme ÉVELYNE, *surprise.* — Seul?

NICOLE. — Mais c'est pour la demande!... voilà!... Il est venu en carrosse de gala et veut faire les choses protocolairement!... Mon Dieu, que c'est drôle!... mais aussi que je suis contente!

Mme ÉVELYNE, *attendrie.* — Tu l'aimes donc bien, ton Bernard?

NICOLE. — Moins que toi, mais... plus que tout au monde.

Mme ÉVELYNE, *l'embrassant.* — Hé! que voilà donc une phrase logique! (*Sortant.*) Allons, attends le retour des plénipotentiaires.

Mme Évelyne retrouve de Treyves au salon et va lui faire, suivant l'habitude, l'accueil le plus affectueusement cordial, lorsqu'elle est frappée de la réserve tout à fait imprévue, glaciale de son attitude. Inquiète, elle va droit à une question.

Mme ÉVELYNE. — Qu'y a-t-il?

DE TREYVES. — Il y a... (*Hésitant.*) Il y a que j'ai un chagrin au-dessus de ce que je peux exprimer, et que je vais vous faire une peine infinie!

Mme ÉVELYNE, *s'affolant tout de suite.* — Bernard!

De Treyves. — Oh! je ne peux même plus aujourd'hui accepter la familiarité de ce nom.

Mme Évelyne. — Que voulez-vous dire? Vous me mettez dans un trouble! Nous vous avons vu hier; quelle sorte de malheur...

De Treyves, *l'interrompant.* — Le malheur, hélas! ne date pas d'hier... Il est vieux de vingt-trois ans...

Mme Évelyne, *saisie.* — De vingt-trois ans?... Mais ma fille n'était pas née... Expliquez-moi, je vous prie... il n'est pas possible qu'un malentendu grave?...

De Treyves. — Oh! si, très grave. (*Se décidant.*) Voici. Le hasard a voulu qu'hier soir, au sujet d'un acte ancien dont avait besoin mon notaire, j'aie eu, pour la première fois, depuis la mort de mon père, à chercher dans ses papiers, tristesse que j'avais tenu à m'éviter jusqu'ici. Dans un tiroir, au milieu d'autres documents particuliers, se trouvait une liasse de lettres avec cette suscription : « Lettres de mon ami Vernier. A garder sur sa demande. »

Mme Évelyne, *avec une grande émotion.* — Mais M. Vernier est mort.

De Treyves. — Aussi me suis-je cru autorisé à ouvrir la liasse de ces lettres qui, en somme, étaient la propriété de mon père, puisqu'elles lui étaient adressées. La lecture de la première d'entre elles me fut une si poignante révélation qu'il me fallut continuer... (*Tirant un papier.*)

En voici quelques lignes : « ...A toi, le plus cher ami qui connais et gardes depuis vingt ans tous les secrets de ma vie, je veux te dire mon immense joie. Enfin, je suis aimé de l'idéale et merveilleuse créature pour qui tu sais, depuis des années, ma respectueuse adoration. Tu sais aussi que le rêve était trop haut pour me permettre un espoir; or, l'aveu, l'espoir même, l'impossible espoir sont d'hier... Je suis fou de bonheur!... »

Mme Évelyne, *de plus en plus troublée.* — La lettre est datée?

De Treyves. — Avril 1882. En voici une autre, un passage. Mois de mai : « ...Je désespère aujourd'hui autant que j'espérais l'autre jour. Je crois que la femme foncièrement honnête, quelle que soit la puissance de son amour, est instinctivement arrêtée devant la réalisation matérielle : l'horreur physique du gouffre. Ce qu'il faut alors de tendresse, de persuasives habiletés, de circonstances pour endormir ce sentiment ou le griser! Y arriverai-je jamais? Le peut-on, d'ailleurs, avec celle que j'avais bien comprise, d'abord en la jugeant inaccessible? » (*Prenant une autre lettre.*) Enfin, octobre, la saison où les fruits mûrs d'eux-mêmes se détachent!... (*Lisant.*) « ...L'acte inouï a été, et dans une telle communion de sublime amour, qu'aucune tristesse de remords ne l'a gâté. Elle, ma maîtresse! Une maîtresse! Pourquoi n'y a-t-il qu'un mot

pour appeler la femme qui se donne entière, et celle qui se prête! »

Mme Évelyne, *très pâle, désignant une seconde liasse de lettres.* — Et... ceci?

De Treyves. — Le roman de la liaison qui a duré trois ans.

Mme Évelyne. — Vous n'avez lu que des passages. Est-ce que le nom de la personne dont il est question?...

De Treyves. — Je n'ai pas voulu le dire, pensant que vous le saviez.

Mme Évelyne, *anéantie, baissant les yeux.* — Je le sais.

De Treyves. — Alors, madame, vous comprenez que je doive, malgré la profonde douleur que j'en aie, considérer que c'est là notre dernière entrevue.

Mme Évelyne, *bouleversée.* — Notre dernière?... Mais personne, je vous jure, personne au monde n'a connu cette unique faute de ma vie. Vernier et votre père sont morts : le secret reste entre vous et moi. Alors, pourquoi? N'ai-je pas l'entière estime du monde? Et moi, depuis vingt ans, j'ai assez racheté pour avoir la paix de ma conscience. Pourquoi Nicole, qui, je le répète, n'était pas née à cette heure que vous ne me pardonnez pas, pourquoi serait-elle la victime?

De Treyves. — Parce qu'elle est de votre sang, parce que, par lui et par la tendresse d'éducation avec laquelle vous avez fait Mlle Nicole à

votre image, elle est deux fois votre fille. Elle a votre atavisme de cœur et d'âme.

Mme Évelyne. — Oh! les mensonges de cette prétendue loi!

De Treyves. — Elle a votre ressemblance physique, et jusqu'à celle de vos pensées.

Mme Évelyne. — Menteuses aussi! Et puis, vraiment, parce qu'une fois j'ai éprouvé un sentiment que toutes les circonstances de ma vie expliquaient, excusaient même, est-ce une raison pour supposer que ma fille?...

De Treyves. — Je ne suppose rien. Je dis que cette faculté... de prouver, trop vivement sentimentale, ayant été en vous, peut être en elle.

Mme Évelyne. — Ah! Dieu, vous n'aimez pas!... Sans cela...

De Treyves. — J'aime profondément, au contraire... c'est pourquoi je n'ose pas!... Car si plus tard...

Mme Évelyne. — Mais elle, Nicole, aussi vous aime. Elle s'est donnée déjà avec toutes les forces de son cœur... avec passion.

De Treyves. — La passion, justement! C'est bien cette extrême sensibilité, admirable et morbide, qui se trouve originellement en elle, et dont j'ai peur.

Mme Évelyne. — Vous êtes implacable!

Un grand silence tombe. Ils sentent l'un et l'autre que les paroles ne peuvent plus rien changer. De Treyves se lève, et passant, pour sortir, devant Mme Évelyne, il la salue lentement.

De Treyves. — Pardonnez-moi, vous et elle... Il m'est impossible de ne pas faire ce que je fais!

Mme Évelyne reste seule, dans l'anéantissement de tout ce qui s'est écroulé en elle.

Nicole, *entrant, inquiète.* — Bernard vient de partir... Qu'est-ce qui se passe? (*Elle a un cri devant l'expression de désespoir du visage de sa mère. Courant à elle.*) Maman!... j'ai peur!... Parle?...

Mme Évelyne, *sans pouvoir répondre, couvre sa fille de caresses, puis la voix cassée.* — M. de Treyves ne veut plus... de nous; il se retire.

Nicole. — Bernard?... C'est impossible!

Mme Évelyne. — C'est pourtant ce qu'il vient de me signifier... très cruellement.

Nicole. — Cruel, lui? Allons donc! Il est incapable...

Mme Évelyne. — Tu ne connais pas encore les tristesses de la vie... Souvent les hommes...

Nicole, *l'interrompant.* — Je ne connais pas les hommes, mais je connais Bernard; c'est l'être le plus loyal, le plus droit, le plus désintéressé; je réponds de lui... Il m'aime comme je l'aime.

Mme Évelyne. — Tu vois, pourtant...

Nicole. — Enfin, il n'a pas pris cette résolution inexplicable sans donner des raisons?

Mme Évelyne, *embarrassée.* — Il prétend qu'il a réfléchi... qu'il est de caractère trop indépendant pour le mariage, qu'il a peur de s'être trompé dans son propre sentiment!

Nicole, *exaltée.* — Ce n'est pas vrai!... Ce n'est pas vrai!... Pardon, maman, mais je devine qu'il y a une circonstance, un fait que tu veux me cacher... Il ne faut pas... je souffre trop... Ma vie se brise... je veux savoir... quoi?... C'est une infamie qu'on lui a dite sur nous? Non? Alors c'est quelque chose de réel? Une tache sur notre famille?... notre nom?... Je ne suis peut-être pas ta fille? (*Mouvement de Mme Évelyne.*) Je ne sais pas, moi; je pense à des choses... C'est mon père qui n'était pas un honnête homme?

Mme Évelyne. — Oh! non! non!... C'est moi... moi!... (*Étranglée de sanglots.*) C'est moi qui ne suis pas une honnête femme!

Nicole, *toute dressée.* — Tu mens! Ah çà!... tu mens!

Mme Évelyne. — Je ne mens pas... Ma fille... ma petite enfant... écoute... oui, il faut que je te dise... tu me jugeras.

Nicole. — Oh! maman.

Mme Évelyne. — Si! si! je suis la coupable, la seule coupable, et toi, tu es mon seul juge... Quand tu sauras, tu décideras... si tu ne veux plus me connaître.

Nicole, *lui saisissant les mains.* — Tais-toi!... Tais-toi!

Mme Évelyne. — Il y a vingt-trois ans, avant ta naissance, ayant été très malheureuse dans la vie, puisque orpheline, j'avais été mariée à ton père, qui était un vieillard quand je n'étais, moi,

encore qu'une enfant, j'ai... j'ai aimé quelqu'un que je ne devais pas écouter... un être de cœur très élevé, très bon... J'ai résisté des années; mais, hélas! pas jusqu'au bout... Je n'ai pas eu le courage... j'avais trop besoin d'un peu de bonheur!... Et il a été si court!... Cet... cet ami est mort; seulement, notre secret que le monde n'a jamais soupçonné, avait été confié par lui à M. de Treyves, le père; et ce sont des lettres, trouvées par hasard dans des papiers intimes, qui ont tout appris à Bernard.

NICOLE, *très pâle, le visage immobile.* — Eh bien?

Mme ÉVELYNE, *effrayée.* — Qu'est-ce que tu veux dire?

NICOLE. — Je ne comprends pas. Quel rapport y a-t-il entre ce que tu as fait, actes qui te sont personnels, qui sont ignorés de tous, qui remontent à un passé mort, entre cela et ma propre cause vis-à-vis de Bernard?

Mme ÉVELYNE. — Il y a ce rapport que tu es ma fille, la créature faite de moi, et que ma chair ayant faibli, la tienne peut aussi faiblir!...

NICOLE. — Ce n'est pas lui qui a dit cela?

Mme ÉVELYNE. — Hélas! Je te jure que si... C'est sa seule raison. Il s'écarte de toi parce qu'il a peur que tu me ressembles.

NICOLE, *révoltée.* — Et cette peur a été plus forte que sa confiance en moi, que son estime, que son amour?

Mme Évelyne, *tristement, atteinte par un des mots de sa fille.* — Tu le vois.

Nicole reste absorbée, ses pauvres yeux trahissent seuls ce qu'elle souffre de l'écrasement de ses deux plus chères croyances : l'amour de l'homme et le culte de la mère.

Mme Évelyne. — Tu ne me parles plus? (*Désespérée.*) Tu me condamnes?

Nicole, dans un élan de tout l'être, se jette dans les bras, sur l'épaule de sa mère, se blottit contre elle, sanglote et rit, passionnément affectueuse.

Mme Évelyne, *illuminée d'espoir.* — Tu me pardonnerais?

Nicole, *se serrant plus fort.* — Est-ce que je peux ne pas te pardonner, avec le cœur que tu m'as fait?... Il a raison, ce monsieur, je te ressemble bien... Je suis toute ta fille!...

L'ÉPOUVANTAIL

MONTMELARD, cinquante-huit ans, s'en donne quarante-neuf, et arrive quelquefois à les paraître, à force d'artifices de toilette, d'élégance juvénile, d'enjouement factice, donnant l'illusion d'un brio de jeunesse. Il triomphe aux lumières, sait, dans la journée, choisir les coins d'ombre, les contre-jour; et surtout il bénéficie d'une auréole, l'auréole d'un homme d'amour, qui a eu dans sa vie de retentissantes aventures, et qui est resté dangereux, par le charme d'une virtuosité toute spéciale dans l' « art de parler aux femmes ». On lui prête encore les histoires les plus flatteuses, et il entretient très habilement cette légende.

DÉPINOY, un très ancien camarade de même âge, mais qui, lui, a franchement dételé et connaît les réalités piteuses qu'il y a derrière la brillante façade de Montmelard.

LUCE DE ROSELYNE, une délicieuse jeune femme, ayant esprit, grâce, malice et, malgré tout cela, de réputation intacte. Fine mouche et énigme séduisante pour ceux qui aiment les psychologies mystérieuses.

Dépinoy, au milieu de l'après-midi, arrive chez Montmelard, qu'il trouve à sa toilette.

DÉPINOY, *surpris*. — Comment! à trois heures, encore à astiquer la patte d'oie?

MONTMELARD, *maussade*. — Je me suis levé tard.

DÉPINOY. — La noce, hier?

MONTMELARD. — Oh! la noce!... comme si j'étais capable!... Mais non, le dîner mondain de tous les soirs. Seulement, hier, par cette magnifique soirée de mai aussi splendide que le temps d'aujourd'hui est infect, nous avons dîné au Bois avec les Chérisey, les de Blagny, Mme Rosario, Mme Luce de Roselyne. Ah! sapristi! je donnerais gros pour n'y avoir pas été.

DÉPINOY. — Tu as pris froid?

MONTMELARD. — Le contraire. J'étais le voisin de cette exquise Luce. Elle a un montant, un piment inouïs!... Ajoute la griserie de la soirée de mai, l'air chargé de caresses parfumées, le printemps peut-être, que sais-je?... et aussi un extra-dry un peu trop capiteux; enfin, j'ai marché à fond... j'ai été étincelant... merveilleux!

DÉPINOY. — Eh bien! ce sont tes frasques habituelles. Où est la catastrophe, là-dedans?

MONTMELARD. — La catastrophe est qu'on m'a pris au mot.

DÉPINOY. — Ah! Quel mot avais-tu dit?

MONTMELARD. — Pardieu! celui que je dis toujours en pareil cas: que j'aime, que je désire, que... *et cætera!* Comme je m'adresse en général aux jolies femmes que je sais ne pas être des femmes faciles, elles se contentent de sourire, amusées, flattées; ma réputation y gagne, et c'est

tout. Cette fois encore j'avais bien pris mes précautions, puisque je m'attaquais à cette petite Roselyne, que je croyais impeccable et qui est du clan d'intimité de toutes celles avec qui j'avais flirté sans résultat. M'étais-je trompé sur son compte, ou, ce qui est plus vraisemblable, ai-je été irrésistible ? Toujours est-il que la mâtine a pris feu comme une allumette.

Dépinoy. — Éteins-la !

Montmelard. — Au sens ironique où tu l'entends, tu sais bien que mes infirmités me l'interdisent.

Dépinoy. — Mais, sérieusement, il y a rendez-vous ?

Montmelard. — Il y a rendez-vous aujourd'hui, chez elle, à quatre heures. Elle m'a dit : « Mon mari est absent, j'éloignerai mes domestiques, nous serons seuls et tranquilles ! » La dite phrase accompagnée d'une de ces œillades noyées !... (*Navré.*) C'est gai, hein ?

Dépinoy. — Invente un prétexte : affaire urgente, apoplexie d'une tante, notaire de province en fuite.

Montmelard. — Et puis, après ? Je reculerai pour mieux sauter !... (*Réfléchissant.*) Quand je dis mieux sauter, c'est une façon de parler.

Dépinoy. — Il n'y a donc pas moyen... de sauter du tout ?... (*Malicieux.*) Voyons, avec un peu d'entraînement, d'imagination ?

Montmelard, *furieux.* — Ne te fiche pas de

moi! (*Regardant la pluie tomber.*) Si encore il ne faisait pas ce sacré temps! On a les jointures molles, je sens tous mes rhumatismes... le dos, les reins, les pattes!... (*S'apercevant dans une glace.*) Et avec ça une mine!... vanille-citron!... Ce n'est même pas cinquante-huit ans que je parais aujourd'hui, c'est soixante-cinq!... (*Revenant à sa toilette.*) Obligé de me farder comme une vieille cocotte!

DÉPINOY. — Dame! tu es bien un peu ça!

MONTMELARD, *rageur.* — Tu ferais mieux de me plaindre.

DÉPINOY. — Ah! non, mon vieux, non! Tu n'as que ce que tu mérites... Tu t'amuses à jouer auprès des femmes le Don Juan, le séducteur, le monsieur qui a vingt-cinq ans... Il y en a une qui t'a mis au pied du mur, je trouve que c'est pain bénit!... Il n'y avait qu'à faire comme moi : tirer sa révérence à l'amour, qui, même dans son beau temps, apporte plus d'embêtements que de joies, et s'occuper de sa petite santé. Tu n'en serais pas où tu en es!

MONTMELARD, *achève de s'habiller sans répondre, puis, tirant sa montre.* — Trois heures quarante-cinq!... Dans un quart d'heure, il faudra agir!

DÉPINOY, *se levant.* — Tiens! j'ai pitié de toi, je t'emmène. Mon auto est en bas... la grande, avec les fauteuils-lits, celle que tu appelles la voiture d'ambulance... C'est tout à fait ce qu'il

te faut pour te conduire chez l'objet... de ta flamme!

Montmelard arrive chez Mme de Roselyne de plus en plus inquiet. Une femme de chambre, qui semble lui faire un signe discret, l'introduit mystérieusement, non pas au salon, mais dans le boudoir de Madame, une pièce délicieuse et suggestive, où la lumière pénètre atténuée, tamisée par les stores de vaporeuse mousseline. Sur une longue bergère Louis XVI, dans une robe qui paraît un nuage de dentelles et de soie, Luce attend, paresseusement étendue, dans une pose évocatrice d'intimité, le bras droit soutenant la tête, dégagé jusqu'au-dessus du coude, et posé comme une tentation veloutée sur le rebord d'un coussin.

Montmelard est trop bon connaisseur pour se méprendre sur ces dispositions. Il s'approche et, sur le poignet de Luce, met au moins un baiser admirable, résumant toute sa science.

Luce. — Vous êtes d'une exactitude tout à fait galante.

Montmelard, *bête*. — C'est vrai, je n'aime pas faire attendre...

Luce, *souriant*. — Mes compliments!

Montmelard. — Oh! je ne songeais pas à un double sens.

Luce. — Moi non plus. (*Lui désignant un siège bas.*) — Vous avez là un petit fauteuil qui sera très bien pour me répéter de plus près toutes les choses que vous m'avez dites hier soir. Comme vous étiez inspiré!... Et comme j'ai l'impatience d'entendre encore, toujours, cette si troublante musique de la phrase d'amour murmurée, pensée, par un homme qui sait aimer.

MONTMELARD, *gêné.* — En effet, hier, j'étais très... Seulement aujourd'hui en plein jour!... On a souvent moins d'idées... ou, en tout cas, moins de facilité pour les exprimer...

LUCE. — Allons! ne faites pas le modeste, on connaît votre pouvoir.

MONTMELARD. — Souvent, de loin, à l'horizon, une montagne paraît très haute... et puis, quand on approche... ce n'est rien... à peine un mamelon.

LUCE, *jouant l'étonnement.* — Quoi ?... Vous ne seriez qu'un mamelon?...

MONTMELARD, *embêté.* — Non... je veux dire qu'il ne faut pas toujours croire à une merveille... parce que la réalité ne peut pas être à la hauteur du rêve.

LUCE. — Pourquoi ne répondriez-vous pas à tout ce que j'ai rêvé?... Ne doutez pas de vous, mon ami. A moins que je vous inspire moins aujourd'hui qu'hier ?...

MONTMELARD, *se secouant.* — Ah! grand Dieu! pouvez-vous supposer!... Mais vous êtes l'exquise, la femme rare et merveilleuse...

LUCE, *continuant la phrase toute faite.* — ...Qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, l'unique, qu'on n'oublie jamais, et dont les plus privilégiés n'approchent qu'en tremblant !

MONTMELARD, *indécis.* — Oui... en effet... c'est bien ma phrase d'hier soir... Mais précisément j'en suis à ce moment de trembler près de vous...

Comme celui qui pour la première fois, dans une communion sublime, va recevoir un corps divin, il me vient des craintes, des scrupules...

LUCE. — Pas possible?... Vous m'étonnez à un point !...

MONTMELARD. — D'abord, je ne suis plus tout à fait jeune... j'ai un peu plus de quarante-neuf ans.

LUCE. — Allons donc?... Je n'aurais jamais cru !... Vous êtes étonnant pour votre âge.

MONTMELARD. — Je ne dis pas... mais enfin, l'âge est toujours l'âge... avec ses conséquences...

LUCE. — Quelles conséquences?...

MONTMELARD. — On n'a plus le... les... comment dirai-je?... la souplesse, la richesse de nature de la vingtième année...

LUCE. — On a la science, l'expérience, l'art, toutes choses cent fois plus savoureuses.

MONTMELARD. — Non, non, cela ne se remplace pas... c'est du procédé... Et voilà, justement, la raison de mes scrupules... A cette époque de ma vie, où je ne conserve quelque séduction que par une sorte de faveur spéciale, eh bien! ai-je le droit de vous engager, vous qui n'avez pas trente ans, dans une liaison forcément limitée? Ai-je le droit, pour la satisfaction de mon désir égoïste, de commettre une action quelque peu criminelle?... Oui, oui, criminelle, car je sais très bien la

femme que vous êtes, je sais que je serais votre première faute! C'est très grave d'être la première faute d'une femme, quand on ne peut pas, après, être son avenir.

Luce, *lui prenant la main.* — Je vous remercie de votre délicatesse, mon ami, je suis heureuse de ces sentiments qui me montrent à quel point votre cœur est haut placé... Vous avez dit ce que vous deviez me dire; maintenant, libre de mes actes, j'ai le droit de vous répondre. Je vous absous d'avance, et je veux quand même le bonheur avec vous, si court qu'il puisse être... Je le veux de toutes les forces de mon âme et de mon cœur... parce que je vous aime. (*Se laissant aller défaillante sur son épaule.*) Roger, mon Roger!... mais vous le voyez bien que vous n'avez qu'à me prendre... et que je tombe sur vos lèvres!...

Montmelard, *bouleversé, très pâle, replaçant Luce sur les coussins.* — Pardonnez-moi!... Je suis un misérable... il faut que je vous avoue la vérité... (*Avec effort.*) Je n'ai plus rien du Don Juan, hélas! surtout pas la réalité!...

Luce, *très tranquille et amusée.* — Que me dites-vous là, cher monsieur, il ne vous serait plus permis?...

Montmelard, *comique, baissant la tête.* — Cela ne m'est plus permis!...

Luce. — Mais alors, vous volez votre réputation?... Vous m'avez trompée, moi, après toutes

celles à qui vous faisiez les plus chaudes déclarations ?..

Montmelard, *piteux*. — C'est vrai, je le confesse!... Mais ne me condamnez pas trop! ... Autrefois, j'ai été réellement l'homme de mes apparences d'aujourd'hui.

Luce. — Voilà un passé qui nous avance bien!...

Montmelard. — Non, mais il explique le culte si tendre que j'ai gardé de la femme!... La femme! Elle a été toute ma vie, toute ma carrière, et le jour où je me suis aperçu que je ne pouvais plus être que son ami, je n'ai pas eu le courage de ne plus paraître son amant. Et amant je suis resté au moins d'imagination, de sentiment, d'emballement passionné!... Lorsque, dans certaines conditions, je me trouve à côté d'une créature d'élite, comme vous; alors — vous l'avez vu hier soir — toute cette nature d'amant s'agite, rebouillonne; il y a en moi un mouvement de sève prodigieux, qui pour quelques minutes fait croire à un printemps... Je fleuris!... Seulement, vous le savez, les vieux arbres qui ont conservé cette habitude ne donnent plus de fruits!... (*Voyant que Luce garde un silence énigmatique.*) Vous m'en voulez?...

Luce, *gaie*. — Du tout!... Même, tenez, une confidence en vaut une autre... et aussi une comparaison. Vous connaissez ces bonshommes, mannequins bourrés de paille et habillés de vieux

habits, qu'on place dans les champs pour effrayer les oiseaux?... Les premiers temps, les pauvres bestioles sont terrifiées et ne s'aventurent pas... Puis, peu à peu, voyant toujours le bonhomme faire le même geste, dans la même attitude, elles se rapprochent, s'habituent, et, un beau jour, un pierrot plus effronté vient se percher sur le chapeau du mannequin, qui ne s'indigne pas. De cette minute, la légende est morte, l'épouvantail ne fait plus peur aux oiseaux et devient leur meilleur perchoir!... Eh bien! cher monsieur, voici ma confidence : j'ai été ce pierrot effronté, je l'ai été avec préméditation, agissant pour le syndicat de toutes mes amies à qui vous avez dit la chanson d'amour, de toutes les oiselles à qui vous avez failli faire peur! (*Montmelard, démonté, reste lui aussi sans répondre.*) A votre tour, vous m'en voulez?

Montmelard, *se levant, grave.* — Non, madame, mais vous avez été cruelle. En tuant la légende, vous avez jeté par terre, d'un coup de pied, l'homme de paille qui avait un cœur...

Luce. — Baste!... Laissez donc... Demain, vous n'y penserez plus.

Montmelard, *triste.* — A moins que je ne fasse comme ce philosophe, atteint mortellement le jour où il perdit l'illusion de se croire admiré par toutes celles qui venaient l'entendre.

Luce. — Mourir?... Mais vous êtes fou!... Le philosophe dont vous parlez n'avait fait que de la

théorie... Vous, vous avez brillé par la pratique... vous savez beaucoup, il vous reste une utilité.

Montmelard, *un peu amer.* — Comme celle de l'épouvantail : devenir un perchoir ?

Luce. — Cela en mieux : devenir notre professeur !... Puisque vous l'aimez, n'est-ce pas sentir toujours, autour de vous, le frémissement de nos ailes ?...

UNE TRANCHE DE VIE

La baronne CLAUDIE DE GILBRAY, jolie femme, mais gâtée par cette manie, qui sévit à l'état épidémique dans les milieux mondains, la manie d'écrire!

Suivant l'exemple de beaucoup trop de ses amies, — nouvelles précieuses encore plus ridicules que les anciennes, — elle a voulu aussi pondre des bouquins à couvertures multicolores, disséquer des états d'âmes, détailler le document humain, mettre à vif des tranches de vie. Elle s'est offert un pseudonyme hermaphrodite, MARC DES GLYCINES, qu'elle croit très connu, parce que quelques imbéciles de salon bâillent en le prononçant. Elle donne des dîners littéraires, des five o'clock où l'on conférencie, des soirées où l'on joue ses œuvres. Aux invités qui la félicitent, puisqu'ils ont été nourris, elle parle avec une fausse modestie de « sa littérature » en disant : « J'ai ajouté une plume à mon chapeau ». C'est charmant et stupide.

THÉODORE LAUTAREY, fondateur de l' « École littéraire impressionniste » (?) Tel est son titre. On l'appelle le maître chez ses disciples, grande notoriété dans le roman nébuleux, le théâtre injouable. Brave homme d'ailleurs, mais rongé par des sou-

cis domestiques, Mme Germaine Lautarey, une erreur de jeunesse, étant d'une désolante légèreté.

FÉLICIEN, le vieux domestique de Lautarey, ancien serviteur de la famille depuis trente ans, un ami.

Très inquiet d'une nouvelle fugue de sa femme, Lautarey attend Félicien qui est allé aux renseignements.

FÉLICIEN, *rentrant.* — Aucun doute, ça y est encore une fois !

LAUTAREY, *anéanti.* — Mais elle sera donc incorrigible, la malheureuse ! (*Après un temps, soupirant.*) Tu crois que c'est le baron dont tu m'as parlé ?

FÉLICIEN. — J'en suis sûr. Ils se sont rencontrés à l'Hippique, aux courses. Nom aristocratique, belle fortune, grande situation mondaine ; ils devaient fatalement faire impression sur madame.

LAUTAREY, *triste.* — Ah ! Dieu ! il n'en fallait pas tant !... (*Récidivant.*) La malheureuse !... Et alors, quoi, ils ont des rendez-vous ?

FÉLICIEN. — Oui, rue de Madrid... un appartement au fond de la cour... Je connais la maison... j'en viens... Dans une heure ils seront bons à prendre.

LAUTAREY, *l'esprit vague.* — Qui ? bons à prendre ?

FÉLICIEN. — Eh bien ! elle et lui. Je suppose que, cette fois, vous n'allez pas reculer encore devant cette occasion de flagrant délit et de di-

vorce ? Il faut en finir... Monsieur ne peut pas continuer avec sa célébrité...

Lautarey, *se redressant.* — Tu as raison, il faut en finir... Je veux agir... Mais les formalités, qui s'en occupera ?...

Félicien. — Je m'en charge, ne vous inquiétez pas ! Dans une heure, vous aurez ici commissaire, serrurier et témoins.

Lautarey, *irrésolu.* — Je serai prêt... Nous irons là-bas, puisque tu dis que c'est nécessaire... (*Sonnerie dans l'antichambre.*) Ah ! je n'y suis pour personne, par exemple !

Félicien, *qui est allé ouvrir la porte, revenant.* — C'est une dame qui demande à « voir le Maître »...

Lautarey, *toujours flatté par ce titre.* — Une dame bien ?

Félicien. — Oh ! très bien... jolie femme, beaucoup de chic... du vrai... Monsieur pourrait la recevoir... comme il a encore le temps avant... le... la... la cérémonie de là-bas.

Lautarey. — Au fait... ça m'occuperait... Je serai forcé de penser à autre chose ! Fais entrer.

Félicien. — Bon !... mais à quatre heures précises, je suis ici avec mon personnel.

Lautarey, *soupirant encore.* — C'est entendu !

Quelques minutes après, la visiteuse, en effet fort jolie, mais d'une élégance un peu trop originale, est introduite auprès de Lautarey.

Claudie, *très émue.* — Ah ! Maître, Maître,

quelle bonté de me recevoir... Que je vous remercie. Votre domestique m'a dit que c'est une si grande exception !...

LAUTAREY. — Oui, précisément, aujourd'hui... des affaires de famille...

CLAUDIE. — Oh ! mais je n'abuserai pas. Permettez que je me présente moi-même. (*Prenant un temps et ménageant son effet.*) Je suis Marc des Glycines ! (*Voyant que l'effet rate, elle appuie.*) C'est moi qui signe Marc des Glycines.

LAUTAREY, *ennuyé et indifférent.* — Ah ! bon ! bien !... Mais pourquoi Marc ?

CLAUDIE. — Prénom viril, parce que tout est plus facile aux hommes, parce qu'on croit mieux à leur talent.... Mais à ce prénom masculin, j'ai ajouté un « des Glycines » très féminin... (*Souriant.*) et qui, déjà, a fait dans le monde son petit bonhomme de chemin. Vous connaissez certainement ?...

LAUTAREY, *qui veut être poli.* — En effet, il me semble...

CLAUDIE, *importante.* — C'est moi l'auteur des *Caresses d'une vierge*, des *Voluptés chastes*, des *Péchés blancs*...

LAUTAREY. — Ah ! oui, *Péchés blancs*, je me rappelle, une couverture lymphatique ? (*Désignant un siège.*) Asseyez-vous donc, mon cher confrère !

CLAUDIE, *s'installant.* — Maître, je suis venue pour avoir le bonheur d'échanger avec vous

quelques idées et de recevoir quelques conseils de celui de nos écrivains contemporains que j'admire le plus.

Lautarey, *très flatté.* — Tout à votre disposition.

Claudie. — Ce sont vos théories géniales sur l'impressionnisme — si admirablement appliquées dans vos ouvrages — qui ont fait éclore ma vocation. Ah ! comme vous avez raison de le dire et de l'écrire : ce qu'il faut surtout, c'est faire du « vécu » !

Lautarey, *songeant à son infortune conjugale.* — Pas toujours si beau que cela, le vécu !

Claudie. — Vous dites, Maître ?

Lautarey. — Rien... une réflexion. (*Revenant.*) Alors, c'est en lisant mes livres que vous est venue l'idée d'écrire ? Pourquoi diable l'avoir mise en pratique, si vous n'avez pas besoin de gagner votre vie ?

Claudie. — Non, je suis riche. (*Se dressant.*) Mais ce dont j'ai impérieusement besoin, c'est d'exprimer tout ce qui fermente en moi de pensées. Lorsqu'on peut être une force intellectuelle, on n'a pas le droit de laisser cette force inféconde ; il faut travailler, creuser le sillon, faire de soi-même, de tout ce qu'on éprouve, une palpitante vivisection, pour que les autres...

Lautarey. — Les autres ?... Si vous saviez comme ils s'en fichent !

CLAUDIE, *stupéfaite*. — Oh! Maître!

LAUTAREY. — Eh! sans doute! les neuf dixièmes des gens ne s'intéressent pas à ce qu'on les dissèque. On parle de la crise du livre... En voilà une des raisons : c'est que chacun est déjà assez embêté en vivant son propre vécu, sans aller encore se raser en lisant le vécu du voisin.

CLAUDIE. — C'est l'homme qui a écrit *Les Vibrations* qui s'exprime ainsi?

LAUTAREY. — Un autre jour, j'aurais peut-être eu une opinion différente; mais je vous réponds, chère madame, qu'une réalité bien brutale de la vie modifie diablement les théories... Ah! nom de nom!...

CLAUDIE. — Est-ce que, par hasard, il vous serait arrivé?...

LAUTAREY. — Oh! rien qui puisse vous intéresser, chère madame. Parlons de vous. Alors donc, ça vous amuse d'écrire des bouquins que vous avez le moyen de faire éditer et lancer? Bien!... Vous êtes sans doute seule dans la vie, sans intérêts de famille... ou de ménage?

CLAUDIE, *ennuyée*. — Si, si, je suis mariée.

LAUTAREY. — Eh bien! vous devez trouver auprès de votre mari toutes les satisfactions?

CLAUDIE. — Mon mari est un excellent garçon; seulement, le type du sportif inutile, sans passions, sans horizons... Quand il me voit écrire, il hausse les épaules.

LAUTAREY, *singulier.* — Ah !... Et... vous avez des enfants ?

CLAUDIE. — J'en ai un, comme tout le monde... On le soigne admirablement, je l'embrasse, je surveille son éducation... Mais ce n'est pas tout cela qui peut remplir le vide d'une âme ardente à exprimer... (*Inspirée*) ce vide où il y a du besoin de vivre...

LAUTAREY, *à part.* — Mazette! quelle phrase !

CLAUDIE. — Je suis trop mère intellectuellement — mère de mes œuvres — pour l'être physiquement.

LAUTAREY, *malgré lui s'égayant.* — Comme disait je ne sais plus qui : vous avez le ventre dans la tête.

CLAUDIE, *ne voyant pas l'ironie.* — Oui... et ce que j'aspire à avoir, à étudier, ce sont des aventures !...

LAULAREY. — Jolie comme vous l'êtes, il ne me semble pas très difficile ?

CLAUDIE. — Je parle d'aventures, dans le sens de complications... de péripéties. A la place d'un intérieur où rien ne se passe, je voudrais un intérieur qui puisse être un champ d'études.

LAUTAREY. — Sapristi ! Ne le souhaitez pas trop !... Moi, je connais quelques-uns de ces champs d'études...

CLAUDIE. — Tant mieux ! On ne raconte exactement que ce qu'on a vécu !... La tranche de vie !...

LAUTAREY, *paternel.* — Pour vous, j'aimerais mieux l'imagination... Au moins, elle brode!

CLAUDIE, *scandalisée.* — Oh! l'imagination!... l'artificiel, le convenu, l'inexistant!... Quand on a professé comme vous, Maître, que la seule source vraie était le livre de la nature!

LAUTAREY, *mélancolique.* — C'est qu'il y a dans ce livre tant de pages à sauter!

CLAUDIE, *le regardant.* — Je ne peux pas vous dire assez combien je suis étonnée! C'est si loin de ce que j'attendais de vous!... Il me semble entendre le baron de Gilbray.

LAUTAREY, *sautant.* — Gilbray? Vous avez dit Gilbray?

CLAUDIE. — Eh! oui, mon mari. (*Le voyant écrasé.*) C'est juste, j'ai oublié de vous dire mon vrai nom : la baronne de Gilbray.

Avant que Lautarey soit revenu de son ahurissement, le domestique reparaît suivi de trois messieurs.

FÉLICIEN. — C'est l'heure, monsieur.

LAUTAREY, *comiquement furieux, à Claudie.* — Puisque vous désirez un document humain, je vous emmène, chère madame.

CLAUDIE. — Qu'y a-t-il? Vous êtes troublé... Je ne comprends pas...

LAUTAREY, *la faisant descendre avec lui.* — Vous comprendrez. Il s'agit d'un chapitre du livre de la nature... et je vous garantis qu'en fait

de tranche de vie, il vous serait impossible de trouver mieux.

> Dans deux fiacres qui se suivent, les cinq personnages arrivent rue de Madrid. On monte. Les sommations d'usage étant restées infructueuses, la porte est enfoncée. Lautarey, très pâle, se précipite, suivi de Claudie angoissée par la « situation qu'elle trouve superbe ». Tout à coup, ils aperçoivent Mme Lautarey et le baron tous deux — suivant la formule — « dans des attitudes qui ne peuvent laisser aucun doute sur le caractère de leurs relations ». Il y a un indescriptible effarement, puis presque une mêlée. Claudie, dans une crise de fureur, gifle son mari, et marchant sur Lautarey à moitié évanoui :

CLAUDIE. — Vous êtes un misérable de m'avoir conduite ici !

LAUTAREY, *anéanti*. — J'avais pourtant bien le droit de venir surprendre ma femme.

CLAUDIE. — Votre femme ?... Comment ! madame est ?..

LAUTAREY. — Oui ; et moi, je n'ai même pas votre chance, je ne trouve pas la compensation d'une analyse un peu neuve, car ce n'est pas la première fois.

CLAUDIE, *l'interrompant*. — Vous avez voulu vous venger sur moi d'avoir été trompé par mon mari !...

LAUTAREY. — Mais non, chère madame... Ce sont les circonstances... Vous êtes arrivée chez moi à une mauvaise heure, vous m'avez parlé de terrain d'étude, d'aventures, vous vouliez une péripétie... Le nom de votre mari, brusquement

dévoilé, m'a donné la tentation, un peu perfide, je l'avoue, de vous amener ici... Mais bah!... il ne faut pas m'en vouloir... D'abord, vous le voyez, on s'habitue; et puis, vous écrirez sur le sujet une étude admirable!... (*Avec un demi-sourire.*) Vous l'avez reconnu vous-même : on ne raconte exactement que ce qu'on a vécu!

LES « REPUS »

A Karooth-les-Bains (Hongrie), la grande station internationale, la station pour maladies de riches, pour cures de luxe. De juillet à septembre, les palace et splendid-hôtels y sont remplis des égrotants les plus fortunés du monde entier.
C'est encore l'heure matinale de la cure. Devant l'immense Casino de style nougat, la foule des cosmopolites circule, allant aux sources, aux piscines, aux étuves, à l'électrothérapie, à toutes les autres « thérapies » imaginées par l'Inquisition médicale.
REDELSMITH, le grand banquier; CARVIN, le promoteur du formidable trust de l'alcool; VORLITZ, le roi du diamant, se rencontrent, et s'exclament, à demi surpris de se trouver à Karooth, et un peu contents, autant qu'un sentiment de satisfaction leur est encore possible. On se serre les mains, on cause.

CARVIN, *à Redelsmith*. — Vous êtes donc devenu diabétique?

REDELSMITH. — Non, je suis resté neurasthénique, arthritique, néphrétique!... Je fabrique de plus en plus des phosphates, des urates, des calculs!...

VORLITZ. — Moi, je viens pour l'estomac, le foie, le pancréas, le...

REDELSMITH. — Oh! assez! assez!... Alors, on guérit tout, ici?

CARVIN. — Ni plus ni moins qu'ailleurs, probablement. Nous n'y croyons pas et nous y venons tout de même; comme nous sommes allés partout où on boit et où on se trempe, envoyés par des médecins différents, pour des maladies diverses, et nous rencontrant à peu près chaque année. Toujours l'invincible espoir de trouver l'impossible : la résurrection d'un corps usé! (*Amer.*) Ah! nous sommes stupides et la vie n'est pas drôle.

REDELSMITH et VORLITZ, *convaincus.* — Fichtre! non, elle n'est pas drôle!

CARVIN. — Et dire qu'à nous trois, nous représentons plus de deux milliards! C'est-à-dire la faculté de nous offrir instantanément tout ce qui peut s'acheter dans le monde.

VORLITZ. — La belle avance, quand on ne peut pas consommer! Je ne prends pas la plus infinitésimale jouissance, — si tant est qu'il en existe, — sans la payer au centuple par la douleur. Alors, j'aime autant me passer de tout. Mon chef cuisinier emploie sa science culinaire à me faire bouillir dix sous de lait. Et encore, il y a des jours où je ne le digère pas : il faut que le docteur me fasse avaler sa pompe à laver l'estomac. (*Geste des autres.*) Oh! je ne m'en plains

pas... ça me soulage... C'est mon seul plaisir de la journée.

REDELSMITH. — Homme heureux qui a encore un plaisir... et qui peut être soulagé! Mais quand je suis dans mes crises de neurasthénie aiguë, rien n'agit sur les nerfs à vif, rien! C'est l'angoisse, l'épouvante, les peurs atroces, ce que les suaves médecins ont baptisé « phobies »! La distraction, c'est ensuite une bonne colique néphrétique. Au moins, on crie, pendant que les canaux s'ensablent comme de grands fleuves qui ont trop charrié les limons de la vie! (*Montrant Carvin.*) Le vrai veinard de nous trois, c'est lui avec son sucre!

CARVIN. — Vraiment? Vous trouvez que c'est drôle de voir le meilleur de son sang tourner en sirop, et d'être condamné à date fixe? Oui, condamné! Je sais exactement ce qui me reste à vivre, et encore, il s'agit d'un maximum accessible à la condition de me priver radicalement de ce qu'on appelle les bonnes choses. Le voilà bien le talion de la nature contre ceux qui ont passé trente ans de leur vie à amasser dix mille fois ce qu'il fallait pour se procurer les « sucreries » d'ici-bas!

REDELSMITH. — Évidemment, on aurait dû s'arrêter quand il était encore possible de déguster.

VORLITZ. — Tandis que maintenant, même si nous en avions la faculté, qu'existe-t-il donc qui soit capable de nous être un plaisir?

Carvin. — C'est ça, tenez, c'est ça qui est peut-être plus terrible que nos maladies : le dégoût, l'inappétence, l'absence de désir. Dans une jouissance, la satisfaction est en raison directe de la tentation. Et la tentation, c'est l'attraction de l'être vers un but, excitée par la difficulté de l'atteindre. Or, en nous, l'attraction n'existe plus, les ressorts sont usés. Quant aux difficultés, notre argent les supprime.

Redelsmith. — Ce qui n'empêche que, malgré cette impossibilité de jouissance, malgré la certitude qu'on souffrira tous les jours et que demain sera pire, nous tenons à la vie. Elle a beau n'être pour nous qu'une faillite, nous nous y cramponnons, nous nous gavons de remèdes, nous supportons toutes les expériences de la chirurgie, avec la terreur de voir nous échapper ce lambeau, cette loque d'existence.

Vorlitz. — L'horreur de la mort... du néant, surtout pour nous qui avons été, qui sommes encore par le cerveau, de prodigieux facteurs d'énergie.

Carvin. — C'est vrai : il y a l'instinct de l'activité contre la destruction, de la lumière contre l'ombre.

Redelsmith. — Et il y a aussi la tristesse de pouvoir raisonner tout cela. (*Montrant deux terrassiers, musclés, râblés, qui travaillent le torse nu sous un soleil torride.*) En voilà qui n'en cherchent pas si long!... Les vrais heureux!

Vorlitz. — Peut-être que non, puisqu'ils ne peuvent pas comparer.

Redelsmith. — Mais ils ont des jouissances au moins!... grossières, c'est possible, mais magnifiques précisément parce qu'elles sont grossières. Regardez le plus grand de ces hommes ruisselants comme de beaux bronzes, regardez avec quelle avidité goulue il boit à sa gourde?

Vorlitz, *avec envie.* — Ils ont soif et faim!

Redelsmith. — Et, avec les quelques sous qu'ils gagnent, ils se payent vraiment des satisfactions... Ils jouissent de manger, de dormir, de fumer, de... hum!...

Carvin et Vorlitz. — De... parfaitement!... tandis que nous?

Redelsmith. — Et ils n'ont pas peur de la mort, parce qu'ils sont forts...

Vorlitz. — Et qu'ils n'ont rien à perdre. (*Après un silence.*) Savez-vous que nos conversations matinales ne sont pas folichonnes? — Qu'est-ce que vous faites, aujourd'hui?

Carvin. — Ça dépend de l'analyse de mon sucre.

Redelsmith. — Moi, de mon lavage d'estomac.

Vorlitz. — Et moi, de mon sable, parbleu! Mais, si on se tient à peu près, voulez-vous une promenade en voiture sur les cinq heures?

Redelsmith et Carvin. — Entendu!... (*Indifférents.*) Ça ou autre chose!

. . . .

Vers trois heures, l'air ennuyé et las, Redelsmith entre chez Albertine de Thury (comtesse du pape), son amie... morganatique depuis dix ans.

REDELSMITH, *sans un mot amical, ni un bonjour.* — Quelle mine me trouves-tu, aujourd'hui?

ALBERTINE, *faite à ses habitudes, le regardant.* — Pas mauvaise.

REDELSMITH. — Pas mauvaise, ça veut dire atroce!... J'ai 37,1 de température, 75 de pouls, la peau moite... Je sens que ça ne va pas, je dois couver quelque chose.

ALBERTINE, *doucement.* — Mais non, mon ami; ce sont tes idées qui couvent.

REDELSMITH, *de mauvaise humeur.* — Naturellement, quand on a une santé de cuirassier, comme toi, on ne comprend pas les maladies des autres... On s'en fiche!

ALBERTINE. — Peux-tu dire?... Moi, qui te soigne...

REDELSMITH. — Oui, tu me soignes, tu m'es dévouée, c'est entendu, mais tu n'as jamais pu admettre que j'éprouvasse des choses que personne n'éprouve. Alors, dans le fond, tu te dis : « Il m'embête avec sa mine et son pouls! » Si, si, tu te le dis.

ALBERTINE, *maternelle, venant à lui.* — Oh! Georges! Je n'ai pas mérité que tu me reproches?...

REDELSMITH, *touché, passant au sentiment.* —

Tu as raison, je suis injuste, ingrat... je déménage! Ah! c'est qu'il y a une telle exaspération à sentir qu'on est plus l'homme puissant, maître de soi, sûr de son énergie!...

Albertine. — Tu es un peu surmené, voilà tout. Mais ton génie...

Redelsmith. — Ah! ah! mon génie! Il ne me sert qu'à souffrir cent fois plus. C'est une loupe grossissante sur mes tares. Et puis, il y a des jours où mon cerveau est comme le reste : stagnant, vaseux... une mare!

Albertine, *le cajolant.* — Allons! je vois que mon grand enfant a ses nerfs. Il a besoin d'être câliné.

Redelsmith. — Câliné, jusqu'à un certain point!... Parce qu'aujourd'hui, au delà de ce point...

Albertine. — Il me semble que là-dessus, non plus, je ne mérite pas de reproches. Il y a belle lurette que nous n'y sommes pas allés au delà de ce point... depuis le fameux jour où...

Redelsmith, *l'interrompant, malicieux.* — Je sais, mais, j'aime mieux rester sur le souvenir d'un succès que d'engager imprudemment mes réserves.

Albertine, *contente.* — Tu te dérides, ça va mieux. Sais-tu ce que tu devrais faire? Un petit dodo ici, chez moi; on n'entend pas de bruit. Je te préparerais une bonne tasse de tilleul?...

Redelsmith, *alléché.* — Je veux bien; mais à

la condition que, toi, tu sortiras. Pauvre chérie!... je tiens à ce que tu ailles te distraire!

ALBERTINE. — Convenu... j'irai me promener.

Elle l'installe sur la chaise longue, le cale avec des coussins, baisse les rideaux, et lui apporte une infusion fumante.

REDELSMITH, *se laissant soigner.* — Beaucoup de sucre!... Ça donne des calories.

Il boit lentement, sourit à Albertine avec attendrissement; puis, s'entêtant dans son idée, l'oblige à sortir.

REDELSMITH, *seul, regardant mélancoliquement le fond de sa tasse.* — Quand on pense que les gens qui m'ont vu entrer chez Albertine se sont dit : « Encore un qui va faire la noce! » . . . .

Même heure. Vorlitz se rend très ostensiblement chez Jane Hoswald, une des deux ou trois grandes courtisanes mondiales, qu'il a enlevée, « au poids du diamant », à son concurrent, le roi des pétroles. Madame n'est pas encore rentrée. Ketty, une femme de chambre incomparable, reçoit le milliardaire, l'installe suivant ses manies, et lui apporte une tasse de lait.

VORLITZ, *goûtant.* — Glacé et légèrement coupé d'eau de Vichy; c'est très bien. Il paraît que vous connaissez mes habitudes?

KETTY, *fine mouche.* — Il est tout naturel que les petites gens comme nous s'intéressent aux gestes des grands hommes.

VORLITZ, *l'œil clignotant.* — Vous avez de l'esprit.

KETTY, *modeste.* — Non..., mais depuis que j'entends chaque jour Monsieur parler à Madame...

VORLITZ. — Eh! eh! pas mal! (*Il chausse son lorgnon et la regarde comme un maquignon examine un cheval.*) — Vous êtes Anglaise?

KETTY. — Non, monsieur, Française... Parisienne.

VORLITZ. — Aussi, ça m'étonnait.

KETTY. — Seulement, j'ai pris un nom anglais; ça donne plus de valeur marchande.

VORLITZ, *enchanté de l'expression.* — Bon! (*Continuant son examen.*) Vous êtes jolie.

KETTY, *réussissant une rougeur.* — Oh! monsieur!...

VORLITZ. — Si, si... très jolie... fine!... de la race! (*Buvant son lait à petites gorgées.*) Où en êtes-vous avec les hommes? (*Voyant qu'elle hésite.*) Oh! je suppose bien que Jeanne d'Arc n'est plus votre cousine. Allez donc! Avec moi, on peut causer affaires.

KETTY, *se décidant.* — J'ai connu quelques messieurs qui ont été gentils avec moi; seulement...

VORLITZ. — Seulement, assez de flirts d'antichambre, n'est-ce pas? Vous demandez de l'avancement?

KETTY. — Évidemment, chacun tient à faire sa carrière. (*Jouant l'embarras.*) Mais, en ce moment, ce n'est pas ça qui... il y a autre chose...

VORLITZ. — Un béguin, je parie?

KETTY, *sérieuse.* — Oh! plus, beaucoup plus!... Une passion que je n'oserais jamais avouer à celui qui l'a inspirée.

VORLITZ, *blagueur.* — Diable! c'est une idylle! Mais à moi, voyons, vous pouvez bien raconter.

KETTY, *croyant qu'on peut marcher.* — A vous surtout, je ne peux rien dire.

VORLITZ, *comprenant, très sec.* — On ne prend pas un vieux renard comme moi avec de pareilles sornettes, ma petite.

KETTY, *essuyant une larme.* — Oh! monsieur, je vous jure...

VORLITZ, *s'impatientant.* — Larmes et serment?... Vous êtes jeune, décidément!... Moyens de sous-lieutenant; nous nous retrouverons quand vous serez général. (*S'adoucissant, il lui tapote la joue.*) Eh! eh! il paraît que nous avons de l'ambition! (*Ayant une idée qui l'amuse.*) Eh bien! je vous aiderai, tenez, je vous donnerai des conseils; je fournis le capital de début, — un placement de père de famille! Vous commencerez par manger quelques jeunes gens pauvres à un ou deux millions, vous continuerez par les messieurs aisés à quinze ou vingt. Vous tâcherez, entre temps, de réussir quelques duels, un ou deux scandales; nous verrons après. Je ne puis frayer qu'avec des femmes que toute l'Europe au moins a appréciées.

KETTY, *avec élan.* — Que vous êtes bon!... Mon entière reconnaissance...

VORLITZ. — Entière, non; pas pour le moment.

KETTY. — Vous ne voulez pas admettre qu'un sentiment d'admiration puisse devenir un sentiment passionné. Je vous assure que je ne mens pas, et qu'à côté de vous j'éprouve...

VORLITZ, *l'interrompant.* — C'est la différence qu'il y a entre vous et moi... Moi, je n'éprouve plus.

KETTY. — Pourtant, avec Madame?

VORLITZ. — En un an, j'ai été juste une fois l'amant de Madame! Et encore, quand je dis l'amant!... J'y ai tâché!... Enfin, ça suffisait pour faire acte de propriétaire.

KETTY, *stupéfaite.* — Alors, pourquoi avez-vous une maîtresse?

VORLITZ, *haussant les épaules.* — Gosse, va!... Pour qu'on le sache, parbleu!

A la même heure aussi, des intermédiaires extrêmement rétribués avaient amené à Carvin un morceau de roi : une fille du pays, admirable de beauté saine, vigoureuse, indomptée. Seulement, croyant bien faire, l'indigène avait agi d'emblée, sans aucune des précautions exigées par l'état sucré de Carvin. Lui aussi, allumé, s'était dit : « Zut! Pour une fois, allons-y! » Résultat : évanouissement, trois médecins demandés en toute hâte, — dont la visite, d'ailleurs, fut inutile, Carvin « ayant repris ses sens ». On l'installa dans un landau, huit ressorts et caoutchouté, qui vint ensuite prendre chez eux Redelsmith et Vorlitz.

Au passage de la voiture, les deux terrassiers, toujours au travail, relèvent leur échine brûlée de soleil.

Le Premier, *au camarade, désignant les trois figures blêmes.* — Tiens, v'là des types qui peuvent dépenser chacun plus de mille francs par minute!

L'Autre, *suffoqué d'admiration et d'envie.* — Mille francs par minute?... Eh ben! vrai, dans une journée, ce qu'y doivent en bouffer des joies!

SUICIDE D'AMOUR

Un cabinet particulier dans un des grands restaurants du boulevard. — En tête à tête non pas le couple traditionnel fêtant la banale aventure, mais deux bons amis, deux camarades de carrière militaire; l'un, DE FONTANEL, redevenu définitivement Parisien après sa démission; l'autre, LOYSIER, un des plus jeunes commandants de l'armée coloniale, retour d'une mission d'exploration en Afrique. Arrivé le jour même, son premier plaisir a été de retrouver son ami, de dîner avec lui pour bavarder, passer la revue des souvenirs et se remettre au point sur tous les potins de Paris.

LOYSIER. — Après trois ans de nègres, on est vraiment heureux de reprendre un air de civilisation.

DE FONTANEL. — De se blanchir un peu, et de se décarêmer, hein? D'ailleurs, n'as-tu pas des raisons pour voir tout en rose : le succès, l'espoir d'un avenir superbe, la santé, la liberté du cœur?

LOYSIER. — Aussi, je tiens à jouir un peu de la vie... Je ne suis pas blasé le moins du monde... Tous les joujoux m'amuseront. Est-on gai, ici?

De Fontanel. — Non. (*Grotesquement lugubre.*) La lutte pour la vie dans le grenouillard des intérêts les plus marécageux. Gagner de l'argent! On n'a que ce mot à la bouche. Les hommes en sont hallucinés, les femmes en deviennent folles, les enfants l'apprennent au collège, la littérature en est infestée, les théâtres...

Loysier. — Ah! là, au moins, on rit?

De Fontanel. — Jamais! Deux genres seulement : Les obscénités — pour gagner de l'argent, — parce qu'il paraît que c'est le goût du public; et le drame noir, avec mise à mort, pour fouetter nos neurasthénies. On se tue à onze heures cinquante sur toutes les scènes de genre, depuis la place de l'Opéra jusqu'à la seule scène du monde où l'on fasse de l'art dramatique, la seule où l'on joue moderne, avec deux ou trois grands auteurs, les seuls modernes, des artistes modernes, la seule où l'on remanie les chefs-d'œuvre d'hier pour les rendre également modernes, la seule qui...

Loysier, *amusé.* — Et comment s'appelle cette scène?

De Fontanel. — Impossible de te le dire... Elle a horreur de la réclame.

Loysier. — Alors, partout suicides... et suicides d'amour, sans doute?...

De Fontanel. — Il faut bien en mettre au théâtre, puisque cela n'arrive jamais dans la vie.

Loysier, *changeant de ton, très sérieux.* — Quelquefois!

De Fontanel. — Allons donc! Je te défie de m'en citer un exemple, un vrai, c'est-à-dire un suicide pur, causé uniquement par le sentiment, sans qu'aucune circonstance d'argent, de famille, d'intimité, de maladie, ne l'ait influencé.

Loysier. — Je suis précisément chargé de remplir la plus délicate des missions à propos d'une mort de ce genre, dont je suis le seul confident. Tu as connu le capitaine Gerbert?...

De Fontanel. — Parfaitement, un de nos conscrits de Saint-Cyr, — un garçon délicieux, très blond, très doux, un peu poète! — Il avait été rejoindre ta mission l'année dernière? Tous les journaux ont raconté sa fin tragique... Un accident, n'est-ce pas?... Il s'est noyé dans les rapides du Congo?

Loysier. — Il s'est noyé volontairement, après la plus douloureuse agonie de cœur que j'aie vue.

De Fontanel. — Pour un amour africain?

Loysier. — Non! Pour un amour parisien, un amour non partagé. Notre pauvre ami s'était expatrié, désespérant d'être jamais aimé, et pensant, là-bas, pouvoir oublier, guérir!...

De Fontanel. — Et, là-bas, dans la solitude, le cœur et la pensée multipliant le sentiment au centuple, il en a été la victime?

Loysier. — Oui! Ne sachant pas, j'attribuais son mal à une de ces mystérieuses maladies des pays de fièvre, lorsqu'un soir, à bout de forces,

il m'a tout confié. Il avait aimé, ici, une jeune femme très étrangement jolie, une de ces femmes qui, au premier contact, charment et inquiètent. Tu la connais, je crois, et, moi, j'ai été reçu trois ou quatre fois chez elle : Mme de Jardes.

De Fontanel, *stupéfait.* — Comment? Mme de Jardes?... Celle qu'on appelle « le Mystère de l'avenue Marceau », parce qu'elle y a son hôtel, et qu'on n'a jamais su si elle y était une Messaline ou une Mme Récamier. Il a couru sur elle des centaines d'histoires, mais pas une certitude.

Loysier. — Tu comprends qu'entre ses griffes Gerbert a été une souris aussitôt déchiquetée que prise. Il l'a aimée avec toute sa nature de rêveur sentimental; elle n'a pas voulu céder, souriant de ses mots de grand amour, incapable de comprendre ou d'éprouver...

De Fontanel. — Ou éprouvant ailleurs... Ah! le malheureux, je devine... Et tu dis qu'il t'a raconté?...

Loysier. — Oui! Le dernier jour où nous ayons causé... Le lendemain, nous devions partir dans des directions différentes. Il m'exposa toute sa détresse et me dit : « J'en terminerai bientôt avec la vie, d'une manière qui n'atteindra pas ma mémoire; ce sera... un accident. Mais toi, aussitôt que tu auras regagné Paris, va chez *Elle* et dis-lui que c'est pour elle que je me suis tué!... Qu'au moins elle soit émue de cet hommage, puisqu'elle ne l'a pas été de l'autre... Qu'une

fois, seulement, pour moi, son impassibilité se trouble!... Et, cela dit, tu ne resteras pas auprès d'elle, je t'en prie... tu partiras tout de suite, tu ne la reverras pas!... J'ai trop peur, même de l'autre côté de la vie, de garder la souffrance et la jalousie!... »

De Fontanel. — Comme c'est rare, un pareil amour, et que c'est bien la punition de la coquetterie féminine de passer, sans la voir, à côté de cette sublimité... Moi-même, je ne la croyais pas possible.

Loysier. — Pourtant elle a été... car, deux jours après, nous apprenions, par un indigène, qu'on avait retrouvé une barque brisée au-dessous des rapides... Le corps, accroché au fond de quelque abîme, n'a jamais reparu...

De Fontanel, *impressionné*. — Et tu comptes bientôt remplir ta mission auprès de Mme de Jardes?...

Loysier. — Demain!... J'ai hâte d'en être allégé. Je ferai mon récit en quelques mots et je partirai, comme mon ami l'a voulu.

De Fontanel. — Tu me raconteras?... Je serais curieux de connaître l'effet...

Loysier. — Il n'est pas possible qu'une femme, si placide que soit sa nature, n'éprouve pas un choc!

De Fontanel. — Qui sait? Les âmes féminines sont de tels gouffres!...

. . . .

Chez Mme Huguette de Jardes. — Cinq heures. — Une demi-obscurité. — Huguette étendue, les yeux dans le vague, l'âme en balade, rêve de je ne sais quel désir inassouvi, et sur le bord de la bergère, ses petits pieds, en une danse agitée, trahissent tout son énervement.

Julia, une camériste confidente, entre à pas ouatés.

HUGUETTE. — N'allume pas encore!... (*Après un temps.*) Ah! Julia, que je m'ennuie et que j'ai le cœur vide!... J'embrasserais un buste pour pouvoir étreindre quelqu'un...

JULIA. — Madame a ses nerfs?...

HUGUETTE. — Aimer!... Dire qu'il n'y a que cette chose, qu'elle est la cause et la fin de tout et qu'elle reste l'illusion toujours espérée, jamais atteinte!

JULIA. — Il me semble pourtant que Madame a atteint pas mal de fois?...

HUGUETTE. — Des réalités, oui; mais tellement au-dessous, toujours, de ce que je rêve!...

JULIA. — Madame creuse trop...

On sonne. Julia va s'informer et revient avec la carte de Loysier.

HUGUETTE. — Le capitaine Loysier?... Oui, je me rappelle... très aimable, assez beau garçon, pas du tout l'officier de salon... mais très décidé... Un homme!... C'est ça, n'est-ce pas?

JULIA, *futée.* — C'est ça, madame... (*Voyant que sa maîtresse, de quelques gestes devant la glace, se met sous les armes.*) Je fais entrer.

Loysier se présente sans embarras, mais correct, très froid.

Loysier. — Je ne sais, madame, si vous avez quelque souvenir?...

Huguette, *souriant, extrêmement engageante.* — Mais plusieurs souvenirs, monsieur. Vous m'avez été présenté par le baron de Treyves, et vous êtes venu à quelques-unes de mes soirées avec M. de Fontanel et le capitaine Gerbert...

Loysier. — A propos de mon pauvre ami Gerbert, je...

Huguette, *sans l'entendre, continuant.* — Nous avons même dîné à côté l'un de l'autre, chez la comtesse de Nades... mais asseyez-vous, monsieur!... Ça vous est égal, ce demi-jour?...

Loysier, *s'installant.* — Tout à fait...

Huguette. — J'adore bavarder sans qu'on se voie beaucoup... Il semble que les paroles aient plus de sonorité, d'intimité, quand les yeux n'ont rien à faire, vous ne trouvez pas?

Loysier, *se laissant accrocher à la conversation.* — Sans doute... Lorsqu'un de nos sens n'est pas occupé, les autres peuvent prendre davantage de notre activité.

Huguette. — Il y aurait peut-être toute une théorie à fonder sur notre observation : fermer l'écluse à certaines de nos facultés de sensations, pour donner plus de force aux autres.

Loysier, *voulant revenir à la question.* — C'est ce que peut produire une idée fixe ou un sentiment unique.

Huguette, *riant.* — Oh! vous, capitaine, vous

ne devez pas être pour le sentiment unique!... D'abord, ça n'existe pas.

Loysier. — Je vous assure que si, et justement, je...

Huguette. — Allons donc! Vous n'avez pas si vite changé d'opinion. Et je me la rappelle, votre opinion... Vous me l'aviez exposée à ce dîner dont nous parlions, en termes si décolletés...

Loysier. — Moi?

Huguette. — Oui! oui! Ne faites pas le bon apôtre... Aujourd'hui, retour d'Afrique, vous me paraissez beaucoup plus vertueux, on voit que vous revenez de province... mais ce soir-là vous étiez diablement Parisien.

Loysier, *chatouillé*. — Le moyen de ne pas l'être auprès de vous?... Vous donneriez de l'esprit à un innocent.

Huguette, *amusée*. — Vous me prenez pour l'arbre de la science!

Loysier, *s'échauffant*. — Je vous prends pour l'énigme féminine la plus mystérieusement attirante que j'aie rencontrée.

Huguette. — Bah?... (*L'agaçant.*) Eh bien! essayez de la déchiffrer. (*Il reste interdit.*) Approchez-vous, mon cher capitaine, le sphinx ne vous dévorera pas... Vous avez peur?

Loysier. — Un peu!

Huguette. — Vous me regardez avec des yeux sondeurs! Mais il fait si peu jour!... (*Tendant la main vers un bouton électrique.*)

Pour que votre examen soit plus facile, voulez-vous que...?

LOYSIER. — Inutile, nous sommes très bien... D'ailleurs, ce n'est pas cette lumière qu'il faut pour voir clair dans une âme...

HUGUETTE, *haussant les épaules.* — Ne cherchez donc pas l'impossible... Voir clair dans la mienne, je n'y suis même pas arrivé... Et puis c'est de l'âme d'une femme surtout qu'on doit dire qu'elle n'est pas servie par des organes. Les voies de pénétration pour l'atteindre passent à travers la chair... Et notre chair, il y a ceux qui la laissent glacée, quoi qu'ils fassent, et il y a ceux qui lui donnent la fièvre!... Les uns ont en réponse des gestes de vertu, les autres les mouvements inconscients de l'abandon... (*Loysier saisit presque malgré lui une main qui est très voisine de la sienne.*) Il me semble qu'en voilà un!...

LOYSIER. — Oh! je vous demande pardon!

HUGUETTE. — Pourquoi pardon? Vous en êtes irresponsable... On n'explique rien, je vous dis, des impulsions de nos êtres... Les choses les plus inouïes sont possibles quand la nature les dicte... Comment se fait-il que vous ayant rencontré à peine deux ou trois fois, que ne nous étant pas vus depuis quatre ans, nous en soyons, en quelques minutes de conversation, à parler de choses telles que je ne les permettrais pas à un autre au bout de mois et d'années?... Est-ce la

circonstance?... Est-ce parce que vous êtes arrivé au moment précis où une de mes forces de sympathie avait besoin de s'employer?... Est-ce que votre arrivée m'a brusquement révélé une aspiration?... (*Le voyant très indécis.*) Eh bien ! qu'y a-t-il?

LOYSIER. — J'ai la crainte de mal comprendre ce que vous voulez dire...

HUGUETTE. — Il n'y à rien a comprendre, je ne comprends pas moi-même. (*L'attirant à elle.*) Mais vous ne connaissez donc rien de certaines femmes pour avoir peur que je me moque de vous?...

LOYSIER, *bouleversé.* — Huguette!

HUGUETTE, *brusque.* — Ayez pour moi une insulte, pensez ce que vous voudrez, c'est tout de même une chose très belle que ce sentiment impérieux qui détruit du premier coup toutes les conventions et m'enlève jusqu'à la pudeur de ce que j'ose vous laisser deviner.

LOYSIER. — Vous me donnez le vertige!... je ne sais plus... je subis... j'obéis...

Il la serre avec violence.

HUGUETTE, *ravie.* — Ah! une minute de passion brutale... de désir brusquement allumé!...

LOYSIER, *affolé.* — Je vous aime!...

HUGUETTE, *se livrant toute, avec un élan de fille.* — Oh! le mot que n'ont pas usé des années de flirt!...

. . . .

(*Après les premières phrases un peu embarrassées et désillusionnées qui suivent.*) Est-ce que vous n'étiez pas l'ami du capitaine Gerbert?

LOYSIER, *confus, baissant la tête.* — Si!

HUGUETTE. — Qu'est-ce qu'il est devenu?... (*Légèrement.*) Vous savez qu'il m'avait fait une cour des plus assidues... Il s'agissait, à l'entendre, d'un amour idéal, magnifique. (*Sceptique.*) Il s'en est guéri là-bas de ce fameux amour?

LOYSIER. — Non, madame... il en est mort!... (*Après un temps.*) Il s'est tué!... C'est ce qu'il m'avait chargé de vous apprendre, et c'est pour cela que j'étais venu. (*Maitrisant avec peine son émotion.*) Il m'avait même dit : « Tu ne resteras pas auprès d'elle... j'aurais trop peur, après ma mort, d'avoir encore une souffrance de jalousie... »

HUGUETTE, *se lève sans la moindre émotion, allume l'electricité, et, devant une glace, arrangeant ses cheveux.* — Il avait toujours été un peu toqué!...

LE PRÉFÉRÉ

Dans le rapide de Marseille à Paris, un compartiment réservé. Occupant le coin de droite, le capitaine ANDRÉ RASCELIN, de l'infanterie de marine, venant d'achever, à vingt-huit ans, un des plus beaux raids de l'Exploration africaine : la route d'Algérie au Congo par le Tchad et le Haut-Oubanghi. Sa figure amaigrie mais très énergique, accusant la maturité plutôt que la jeunesse, les yeux ardents nuancés d'une tristesse indéfinie, le capitaine Rascelin regarde les paysages fuir le long du train, la pensee presque absente, tandis qu'il répond à l'affectueuse causerie de son ami DARNIER, venu au-devant de lui à Laroche, pour lui apporter les félicitations du gouvernement et la croix de la Légion d'honneur.

DARNIER, *surpris de sa distraction.* — Ah ! ça, sais-tu bien que tu n'es pas du tout l'homme du retour triomphal ?

ANDRÉ. — Oh ! les expressions follement exagérées des Parisiens !

DARNIER. — Comment, exagérées ? Tu as accompli un des actes les plus étonnants de l'his-

toire coloniale, et cela sans aide, presque seul... Depuis huit jours, les journaux ne s'occupent que de toi. On t'attend à ton arrivée comme un souverain; je t'apporte la croix; demain, tu auras le quatrième galon, tu n'as pas trente ans, et il semble presque que tu ne sois pas satisfait?

ANDRÉ. — Que veux-tu? C'est l'imperfection de notre sort, il y a toujours une amertume au fond de nos meilleures joies.

DARNIER, *le regardant*. — Quelle amertume? Une appréhension du retour?... C'est cela... La crainte de certaines désillusions après quatre ans d'absence?

ANDRÉ. — Ce n'est pas ce que tu crois....

DARNIER, *malicieux*. — Question de femme, pourtant?

ANDRÉ. — Oui, mais pas d'amour. Il s'agit de ma mère.

DARNIER, *d'un autre ton*. — Il faut que ce soit bien sérieux pour te gâter un pareil moment.

ANDRÉ. — C'est très sérieux, hélas! et depuis longtemps! (*Après un silence, serrant avec émotion la main de son ami.*) Écoute, mon cher ami, je ne t'ai jamais laissé soupçonner certaines tristesses intimes qui ont été pour moi un très grand chagrin depuis les premières heures de l'enfance. Je t'en parle aujourd'hui parce que les circonstances le veulent, et puis parce qu'il y a des moments où la confidence vient aux lèvres comme la goutte d'eau s'échappe d'un vase à pleins bords.

(*Se rapprochant.*) Si j'ai le cœur comme serré, écrasé, au milieu de cè que tu appelles mon retour triomphal, c'est que je sens par les lettres, volontairement vagues, reçues de mon père, que quelqu'un ne le partagera pas.

Darnier. — Ta mère? Oh! tu lui prêtes un sentiment!...

André. — S'il était conscient chez elle, ce serait en effet d'une telle injustice!... Mais je ne crois pas qu'il le soit. Il s'agit, je l'espère au moins, d'un de ces états singuliers, résultant d'un courant inexpliqué, d'une inversion mystérieuse de maternité. Cela existe.

Darnier. — Je suis tellement surpris!... Moi qui connais Mme Rascelin — comme on connaît dans le monde, il est vrai — moi qui la jugeais suivant ses très aimables apparences : accueillante, très douce, même exagérément bonne, car je l'ai entendue se passionner dans certaines discussions, se rangeant toujours du côté du cœur.

André. — Oui, ma mère est d'une sensibilité extrême, créature vibrante de charme et de bonté, c'est vrai; mais, comme tu dis, de bonté passionnée; et la passion est toujours un sentiment exclusif! Est-ce pour cela qu'aveugle sur la souffrance d'un autre, elle a toujours concentré sur un seul être sa puissance d'aimer.

Darnier. — Sur ton frère?

André. — Tout a été pour lui, toujours. Les

câlineries, les enfantillages d'abord, puis les tendresses, les attentions presque ridicules qui trahissent la partialité du sentiment; enfin, les indulgences... capitales et jusqu'à l'argent!... Oh! de cette faveur, je ne suis pas jaloux; mais du reste, je l'ai été, je le suis... Je n'ai jamais cessé d'en souffrir...

DARNIER. — La préférence est d'autant plus étrange que ton frère est l'aîné.

ANDRÉ. — De beaucoup. Roger a trente-six ans passés.

DARNIER. — Justement, tu étais le cadet, le petit, comme disent les mamans qui, dans ce mot, cherchent l'excuse d'une faiblesse.

ANDRÉ. — Peut-être ai-je été trop le petit! Je suis arrivé trop tard, dans un ménage trop vieux. Est-ce cela? Ma naissance aurait-elle été un dérangement à un équilibre d'avenirs et d'intérêts? — Et pourtant, mon père, quoique influencé, est toujours resté juste pour moi... Ou bien, est-ce que d'un seul coup ma mère ayant donné toute sa maternité, je n'ai plus été pour elle l'enfant, mais l'intrus?

DARNIER. — Vraiment, tu songes à des choses...

ANDRÉ. — Ah! que veux-tu, il faut bien aller jusque-là pour tâcher d'expliquer... d'excuser l'inexplicable.

DARNIER, *songeant*. — Ah! oui, inexplicable, par exemple! Quand on songe à l'existence menée

par ton frère : enfant, le vrai cancre, et homme, le fêtard, le triste fêtard, joueur, vicieux, égoïste et nul.

ANDRÉ. — C'est peut-être là l'explication : on me reproche les succès, les réussites qu'il aurait dû avoir.

DARNIER. — Et que tu as eus, toi ! Dieu merci, sans les avoir volés. Car si de quelqu'un on peut dire qu'il s'est fait de lui-même !...

ANDRÉ. — J'ai travaillé pour ne plus penser ; j'ai pris une carrière qui m'expatriait pour ne plus voir. Sans doute, j'aurais dû négliger cette douleur, je n'ai pas pu. Elle a toujours pesé sur moi, elle a dominé ma vie... elle l'a même décidée. Je me disais, le temps effacera, mais souvent, surtout quand il s'agit de ces maladies d'âme qui tiennent aux fibres secrètes, le temps n'efface pas, il creuse.

DARNIER. — Qui sait? En quatre ans, il peut s'être passé bien des choses.

ANDRÉ. — On les aurait dites, ou je les aurais devinées.

DARNIER. — Allons donc ! Dans ce Paris qui te fêtera, il est impossible qu'on ne te fasse pas chez chez toi le retour que tu mérites.

ANDRÉ, *sans illusion*. — Dans une heure, je le saurai.

. . . .

Chez les Rascelin.

RASCELIN, *très impatient, voyant rentrer sa*

femme. — Ah! enfin, vous voilà! Vous savez l'heure qu'il est?... Le temps d'arriver à la gare...

Mme RASCELIN, *agitée.* — Naturellement, vous ne pensez qu'à ça. Le retour théâtral d'André! Cela vous est bien égal que votre autre enfant soit peut-être à la veille de se tuer!

RASCELIN, *tranquillement.* — Qu'est-ce qu'il a encore fait, le garnement?

Mme RASCELIN. — Toujours des paroles de reproche avant de savoir. (*Soupirant.*) Ah! pauvre Roger, s'il ne m'avait pas eue dans la vie!...

RASCELIN. — Il aurait peut-être fait quelque chose de plus propre, tandis qu'avec votre inlassable faiblesse...

Mme RASCELIN, *se fâchant.* — Il la fallait bien, mon inlassable faiblesse comme contrepoids à votre intransigeante sévérité. Si vous n'aviez pas été si dur avec votre fils, n'excusant jamais rien...

RASCELIN. — Oh! j'ai trop excusé, au contraire!... Mais ne revenons pas encore sur cet éternel sujet. Quelle est la dernière frasque de M. Roger?

Mme RASCELIN. — Vous n'avez vraiment pas de cœur; si vous aviez vu le malheureux comme je viens de le voir! (*Se rapprochant pour le récit.*) Cette femme qu'il aimait, son amie, sa chère Valentine...

RASCELIN. — Cette grue l'a enfin lâché?

Mme RASCELIN. — Ah! le malheureux, il en a

été si bouleversé que, croyant pouvoir retenir encore l'infidèle, il a voulu de l'argent, beaucoup d'argent!... Dans ces moments, la passion affole toutes les facultés, on ne raisonne plus...

RASCELIN. — Il a joué?

Mme RASCELIN. — Oui... D'abord, le peu qu'il avait...

RASCELIN. — Et ensuite ce qu'il n'avait pas?... Naturellement, ça lui ressemble!... Combien doit-il?

Mme RASCELIN. — Trente mille!... Mais je ne vous demande rien, j'ai ma fortune personnelle... je paierai.

RASCELIN. — Vous oubliez que vous avez un autre fils et que, sur ce que vous appelez votre fortune personnelle, il a les mêmes droits que son frère.

Mme RASCELIN. — Il n'en a pas besoin.

RASCELIN. — Alors, parce qu'il n'a pas besoin, qu'il s'est fait une carrière, un nom, une célébrité même, c'est une raison pour le frustrer de tout? Vous êtes d'une injustice par trop révoltante, à la fin! Votre aberration est inouïe!

Mme RASCELIN. — C'est vous qui êtes inouï!... n'ayant jamais eu un geste de pitié. Tout le monde ne naît pas vertueux; il y a des natures qui sont moins armées pour la lutte, qui succombent plus facilement... Sont-elles responsables?

RASCELIN. — Oh! je connais la théorie! la négation de tous les mérites et l'absolution de

toutes ses faiblesses. Extrêmement commode : « Je suis une fripouille, pas ma faute, c'est dans ma nature, c'est plus fort que moi !... Vous avez fait de grandes choses, vous êtes un honnête homme, la belle affaire? vous êtes né comme ça ! » Vraiment, c'est tellement stupide !...

Mme RASCELIN. — Vous ne comprendrez jamais la beauté d'un mouvement de générosité.

RASCELIN. — Et vous, vous ne l'appliquerez jamais à celui de vos enfants qui en est digne. Mais assez discuter, je suppose que vous n'allez pas refuser de venir au-devant d'André?

Mme RASCELIN. — Je ne peux pas laisser Roger une heure de plus dans l'angoisse pour me donner un plaisir de vanité. Quand j'aurai apporté à mon fils la quiétude du secours certain, je rentrerai ; vous me trouverez ici !

RASCELIN, *haussant les épaules*. — Allons, il n'y a rien à vous faire entendre.

Sur le quai de la gare de Lyon, une foule nerveuse. Le train arrive, stoppe, et quand, à la portière du wagon, paraît le jeune officier, les acclamations, les bravos, partent en salves enthousiastes. Lui, du premier regard, cherche les deux êtres qu'il voudrait voir. N'apercevant que son père, il a une crispation de cœur qui le fait pâlir. Elle est donc bien là, toujours pareille, la douleur attendue. Après l'effusion du retour, les compliments officiels, la cordialité intéressée des amis, André monte en voiture avec son père, et, dans son premier mot intime, mot d'enfant où entre toute sa détresse d'homme, il demande :

— Et maman?

Rascelin, *embarrassé.* — Au moment de partir, elle a été un peu souffrante...

André, *avec reproche pour ce mensonge.* — Oh ! mon père ! (*Après un silence.*) C'est donc toujours la même chose?

Rascelin, *avec découragement.* — Toujours.

André, *avec effort, songeant.* — Elle n'est pourtant pas mauvaise.

Rascelin. — Non. Mais sur ce point seul, mon pauvre enfant, il y a comme une paralysie des facultés affectives... Elle ne sent pas, elle ne comprend pas, elle est inerte dans une moitié de sa maternité.

André. — Oui, c'est ça!... c'est ça! (*Voulant être courageux.*) Mon frère, au moins, est-il un peu mieux?

Rascelin. — Ton frère? Il vient encore de jouer sur parole, et de perdre ce qu'il n'avait pas, pour garder une maîtresse... L'événement est d'hier.

André, *infiniment triste.* — Je comprends... Ma mère est auprès de lui pour le consoler.

Rascelin, *n'y tenant plus, prenant son fils à pleins bras.* — Ah! mon enfant, mon cher enfant!... Moi, je suis fier de toi et je t'aime!... Ah! Dieu, le bonheur de la famille, que c'est ça souvent, avec le heurt des élans et des hostilités mystérieuses! La nature met le principe des forces contraires jusque dans le germe de la vie!... Tu penses assez haut pour regarder en face ces vérités-là...

ANDRÉ. — Oui, mais elles font douter de tout!

On arrive à la maison. André se jette dans les bras à peine entr'ouverts de sa mère. Dans son étreinte, dans son assaut d'affection, il cherche à galvaniser l'inexistante tendresse.

Mme RASCELIN, *sans un mot pour lui.* — Ton père t'a raconté? Le malheureux Roger!... Enfin, je viens de le voir, il est plus tranquille.

ANDRÉ, *glacé.* — Tant mieux!

RASCELIN, *outré, montrant la croix épinglée sur l'uniforme du capitaine.* — Mais vous ne voyez donc rien?... Le ruban rouge...

Mme RASCELIN, *inconsciente.* — Oh! ne le garde pas ce soir : ton frère doit venir, et comme il n'a pas eu, dans la vie, la même chance que toi!...

L'INSTITUTION

Rue Velasquez, l'appartement de JEAN DE MONTPRAT : non pas la garçonnière du débutant dans la carrière sentimentale, mais le « home » du célibataire « arrivé ». Beaucoup de tableaux et d'objets d'art permettant à une femme, aperçue dans les parages de ce home, l'alibi d'une visite de collectionneur. Jean entretient jalousement la légende de cette épithète, qui a deux sorties : une sur l'art, l'autre sur l'amour.

De Mauprat a eu à déjeuner un ancien ami, SÉVRIER, — son frère prêcheur — un fervent de la tradition et du mariage. Père de quatre enfants, époux sans peur et sans reproches, imbu d'un respect attendri pour ce qu'il appelle l'*Institution*, c'est-à-dire l'état matrimonial, qui est pour lui une sorte d'état de grâce, susceptible de faire, comme le Divin, bien des miracles.

Et c'est la discussion préférée des deux hommes que celle qui s'engage à chaque instant entre eux sur un pareil sujet. Les articles récents de deux remarquables écrivains leur ont fait remettre, ce jour-là, à l'heure de la cigarette, la question sur le tapis.

SÉVRIER, *après une heure de controverse.* — Tu as beau dire, la seule manière de nous refaire une morale sociale, c'est de revenir au mariage hermétiquement clos.

JEAN, *rectifiant.* — C'est, au contraire, de l'ouvrir au grand large...

SÉVRIER, *haussant les épaules.* — L'union libre!

JEAN. — Préfères-tu l'union actuelle, l'entrebâillée, par où passent tous les courants d'air et où les époux attrappent toutes les grippes de l'adultère?

SÉVRIER. — Grâce aux garnements comme toi qui ouvrent continuellement les portes.

JEAN, *ironique.* — Parce que la serrure de l'*Institution* ne fonctionne pas!

SÉVRIER. — Je te demande pardon! Pour quelques cambriolages qu'elle subit — surtout dans les grandes villes — cette serrure sauve l'immense majorité.

JEAN. — Elle la sauve?... Tu veux dire qu'elle l'emprisonne! C'est donc par la force que le mariage s'impose, et non par une influence spéciale, un charme *sui generis*, comme tu l'as prétendu souvent.

SÉVRIER. — Je le prétends encore.

JEAN. — Tu retardes. Ce charme mystique est allé rejoindre aux vieilles lunes tous les ménages traditionnels et toutes les croyances symboliques. On ne croit pas plus à la bénédiction nuptiale qu'à la salière renversée sur la table. Et encore cette superstition-là aurait la vie plus dure que l'autre.

SÉVRIER. — Séducteur et sceptique professionnel, tu es l'homme le plus mal situé pour ju-

ger le mariage. Tu ressembles à celui qui voudrait apprécier un spectacle d'après les mécontents qui en sortent. Mais le vrai spectacle, les vrais artistes, tu ne les connais pas.

JEAN. — Quels sont donc les vrais artistes de ce fameux mariage?

SÉVRIER. — Tous ceux qui n'en sont pas les cabots! Les personnages silencieux, les honnêtes femmes, les honnêtes gens, les jeunes filles qui voient dans l'union désirée plus même qu'une institution, un sacrement!

JEAN, *éclate de rire et va donner un coup d'œil sur la rue.* — Que tu m'amuses avec ton vieux matériel de clichés sonores!

SÉVRIER, *furieux.* — Tu ne crois même pas à la jeune fille? C'est infect!... Je te garantis, moi, que la jeune fille française est restée très saine, très droite de pensée et de cœur.

JEAN. — Sauf celle qui, aimant un individu qu'elle ne peut pas épouser, se marie avec un autre, après avoir pris l'engagement formel de revenir au premier.

SÉVRIER. — Ça n'existe pas!

JEAN, *très affirmatif.* — Si!

SÉVRIER. — Tu en connais, toi, de cette espèce?

JEAN. — Non seulement j'en connais, mais j'en attends! Si tu me vois un peu nerveux et occupé à regarder de temps en temps à la fenêtre, c'est qu'une jeune... personne de l'espèce en ques-

tion doit précisément venir ici tout à l'heure!

Sévrier, *tournant le dos.* — Tu es fou!

Jean. — Puisque tu ne crois pas, je vais mettre les points sur les *i*. On peut te confier un secret professionnel, tu es trop vertueux pour le violer. Tu as connu, je crois, Mlle d'Engely?

Sévrier. — Christiane d'Engely, qui est maintenant Mme Roscotte? Parfaitement. Une jolie blonde, assez neutre d'expression, des yeux très bleus, un profil de vierge des Primitifs?

Jean. — Signalement excellent! Eh bien! cette jeune fille française, au profil de vierge italienne, est venue plusieurs fois, ici même, rendre visite à quelqu'un qu'elle aimait et qui l'aimait.

Sévrier, *figé.* — Toi?... Elle a été ta maîtresse?

Jean. — Ah! non, non, jamais! J'effeuille, je ne moissonne pas!

Sévrier. — Puisque vous vous aimiez à ce point, pourquoi pas le mariage?

Jean. — Parce qu'à Paris, le ménage de deux êtres de luxe coûte un prix fou, qu'elle n'avait rien, et moi pas assez pour deux.

Sévrier. — Et alors elle a épousé Roscotte qui est fabuleusement riche? C'est du propre!

Jean. — Ne reprochons pas aux enfants du siècle d'être pratiques, puisqu'on les a élevés comme ça! Christiane a, en effet, épousé Roscotte parce qu'il était riche, mais après m'avoir fait, dans un baiser de ses lèvres sur les miennes,

le serment de revenir ici et être tout ce qu'elle n'a pas été, le lendemain de son retour de voyage nuptial. Elle est rentrée hier soir, après trois mois de séjour en Italie; je l'attends aujourd'hui. C'est ça qui fêle tes illusions, hein ?

Sévrier. — Non ! Elle ne viendra pas.

Jean. — Et pourquoi ça ?

Sévrier. — Pour deux raisons : la première c'est que Roscotte est jeune, de physique très viril, et fort capable de se placer en mari qui s'impose.

Jean. — Elle ne l'aimait pas.

Sévrier. — Avant !... Mais ensuite ?... Il a un avantage énorme à être le premier occupant auprès d'une femme qui a du... cœur... Disons le cœur, ça comprend tout.

Jean, *ayant une grimace.* — La seconde raison?

Sévrier. — La seconde, c'est qu'on ne commet pas un sacrilège le lendemain d'une première communion. Le charme opère encore. Et c'est là où tu vas te trouver nez à nez avec l'influence de l'Institution! Aussi tu peux m'en croire, inutile de l'attendre, elle ne viendra pas !

Jean, qui est près de la fenêtre, saisit le bras de son ami et lui montre dans la rue cette vision parisienne : l'arrêt ouaté d'un auto, coupé bleu-de-roi, à la portière imperceptiblement armoriée, d'où descend, comme d'un écrin, une jolie femme aux cheveux d'un blond d'or patiné, aux yeux bleus perdus dans la brume du voile.

JEAN, *avec un sourire supérieur, regardant la pendule.* — A l'heure exacte!

SÉVRIER, *ayant aussi un sourire et filant par la sortie des collectionneurs.* — La suite à ce soir... Je t'attends à dîner!

Quelques secondes après, la jeune femme entre, souriante, simple, presque légère, comme en visite. D'un gentil geste de défense, elle donne seulement sa main à baiser à Montprat, qui se précipitait pour un accueil plus complet.

CHRISTIANE. — Suis-je de parole? J'ai voulu, comme c'était promis, venir dire un petit bonjour à l'ami, mais je ne reste pas!

JEAN, *surpris et embêté.* — Comment, vous ne restez pas?

CHRISTIANE. — Roger m'attend à son cercle, nous avons des courses indispensables...

JEAN. — Eh bien! les courses et Roger attendront...

CHRISTIANE. — Ah! non, non, impossible!...

JEAN. — Parce que?... (*Ironique.*) Mòssieu Roger serait-il de l'espèce des Louis XIV?

CHISTIANE, *très naturelle.* — C'est mon mari, voyons!

JEAN, *a un mouvement de dépit, puis le dominant.* — Alors, vous reviendrez une autre fois?... Bientôt?...

CHRISTIANE, *plus grave.* — Je ne reviendrai pas.

JEAN, *blessé, presque avec un cri.* — Christiane!

CHRISTIANE. — Eh bien?

JEAN, *se passant la main sur le front.* — Voyons! voyons! il me semble que je deviens fou. J'entends des mots si différents de ceux que j'attendais... Je vous vois autre, changée. Ce n'est plus la femme que vous étiez, ce n'est plus la Christiane qui s'était grisée ici avec moi aux mêmes gestes de passion, que j'ai tenue frémissante dans une de ces étreintes où avec la chair qui se promet l'âme se donne! Non! Alors que je vous attends dans l'impatience, dans l'angoisse de ce don merveilleux et pervers, vous arrivez tranquille, les yeux calmes, sans un mouvement de nerfs sous la peau, comme une personne que j'aurais vue la veille, qui me quitterait pour aller chez sa modiste ou son pâtissier, et avec qui nous n'aurions jamais échangé que les plus indifférentes banalités!... C'est inouï!

CHRISTIANE, *songeuse.* — Vous avez peut-être raison... Je me rends compte, en effet, que je ne suis pas telle que vous pouviez m'attendre... Ce n'est pas ma faute.

JEAN, *stupéfait.* — Pas votre faute?

CHRISTIANE. — Il s'est passé à mon insu, en moi, quelque chose que je ne puis ni vous dire, ni définir.

JEAN, *violent.* — Vous aimez votre mari?

CHRISTIANE. — Je ne sais pas!

JEAN, *furieux.* — Et vous ne m'aimez plus?

CHRISTIANE. — Je ne sais pas!... N'ayez pas de

colère, mon ami, je vous jure que je suis irresponsable de ce que j'éprouve... que je ne m'explique pas!

JEAN, *amer.* — Moi, je m'explique!... (*Presque bas.*) L'empreinte du premier occupant, comme disait Sévrier. (*Ironiquement.*) Le cœur!...

CHRISTIANE, *qui ne peut pas comprendre.* — Je vous assure que mon cœur vient toujours à vous!

JEAN. — Seulement le corps ne le suit plus... Vous m'accordez le cœur de l'âme, le cœur mystique, mais le cœur vivant, brûlant, par où passent les muscles et le sang de la vie, où viennent et d'où partent toutes les vagues de volupté, celui-là a subi la marque du mari, le stigmate de la première brisure de chair vive, comme un forçat le fer rouge de l'État!

CHRISTIANE. — Jean, ne me parlez pas avec cette violence!

JEAN. — Eh! je vous parle comme j'éprouve, moi aussi!...

CHRISTIANE. — Étais-je donc une proie pour vous?

JEAN. — Vous êtes comme toutes les femmes qui, par leur faculté de ressentir, sont près de la nature, vous êtes certainement la proie promise à l'amour libre, spontané, vainqueur des formules. Vos sens croient l'avoir aujourd'hui dans le mariage, parce qu'ils prennent l'initiation pour de la science, parce qu'ils ne savent pas. Mais, après-demain, quand ils sauront, quand ils com-

prendront par l'âge, l'éducation faite, les sensations devinées et désirées, qu'il y a mieux, que la passion est le seul élan divin que l'humanité puisse atteindre, c'est à moi que vous reviendrez... et non plus paisible, mais angoissée, bouleversée comme moi, jouet de la tempête d'autant plus certaine, que déjà l'orage a été en vous.

CHRISTIANE, *troublée.* — Taisez-vous !... Taisez-vous !...

JEAN. — Oui, parce qu'aujourd'hui c'est la sérénité de ce que vous jugez l'azur infini et le beau fixe !... Je ne veux pas gâter d'un point noir l'horizon de votre ciel... (*Se dominant.*) Je vais être le camarade, l'ami discret, le témoin respectueux de la belle journée conjugale... Je regarderai dans vos yeux monter, puis descendre son soleil !...

CHRISTIANE. — Et s'il ne descendait pas?

JEAN. — Si long que soit l'après-midi, il y a toujours un soir... et la nuit !...

Il y a un silence. Ils se regardent longuement l'un et l'autre, puis lui se lève.

CHRISTIANE. — Ma visite est donc finie?

JEAN. — Celle de l'honnête femme, oui.

CHRISTIANE, *se levant aussi.* — Vous me reconduisez?

JEAN, *ouvrant le vestibule.* — Jusqu'ici.

CHRISTIANE, *impressionnée, au moment de sortir.* — Même pas un baiser ?

JEAN. — Celui d'amant, ne puis ; celui de frère,

ne daigne !... D'ailleurs, je ne frappe jamais aux portes lorsqu'il n'y a personne.

CHRISTIANE, *d'un autre ton.* — Venez donc dîner samedi ?... Nous serons une douzaine... Notre première réception.

JEAN, *correct, s'inclinant.* — Très aimable de songer à moi, madame... j'irai.

Le soir, chez Sévrier, l'heure du dîner.

SÉVRIER, *devinant à l'entrée de Montprat ce qui s'est passé.* — Ah ! ah !... On t'a donné congé !... Je t'avais bien dit, la jeune fille française...

JEAN, *se mettant à table, tranquillement.* — J'attends la femme... après vacations !

SOIR DE CONGÉ

Dans un grand collège des environs de Paris, établissement modèle; méthode anglo-saxonne, grand air, travail à doses homéopathiques, chambres particulières pour les élèves, etc... Malgré les innombrables jours de congé, quelques internes pourtant ne sortent que fort rarement : les fils de parents qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se mettre à chaque instant les enfants sur les bras. Ceux-ci, entre eux, déjà philosophes un peu amers, s'appellent « le salon des refusés ». — Deux frères, ALBERT et JEAN, faisaient depuis longtemps partie du groupe. L'aîné, dix-sept ans, le cadet, seize, finissaient ensemble leurs études, étant à quelques semaines du baccalauréat. Enfants d'un père et d'une mère divorcés, ils avaient grandi à ce collège, ne sortant qu'une fois par mois pour aller alternativement, l'un chez le père, l'autre chez la mère. Ils revenaient presque plus tristes de ces jours dits de congé, mûris avant l'âge, se communiquant leurs impressions, s'aimant beaucoup, instinctivement, comme par besoin de compenser ce qu'ils ne trouvaient pas ailleurs.

Ce jour-là a été leur dernière sortie. Le soir, ils se retrouvent. Jean va causer dans la chambre d'Albert.

JEAN, *jugeant son frère aussi embrumé que lui.*
— Pas folâtres pour nous, les jours de famille, hein!

ALBERT, *amer.* — Ah! oui, la famille! Sapristi!

JEAN, *étonné.* — Tu as eu des histoires avec le père?

ALBERT, *vivement.* — Du tout... je disais ça...

JEAN. — Où t'a-t-il mené?

ALBERT. — Comme d'habitude, nous avons visité un musée et assisté à une conférence.

JEAN, *singulier.* — Il pose à l'austérité, notre auteur.

ALBERT. — Oh! non, c'est bien sa nature!

JEAN. — Garde tes illusions!

ALBERT, *triste.* — En effet, il vaut mieux les garder!... Mais pourquoi dis-tu cela?

JEAN. — Pour rien. Avec maman, nous avons été au théâtre — comme d'habitude aussi, — des pièces soi-disant rigolos, pas pour jeunes filles. Moi, ça m'écœure, ces machines-là... et puis, ça me gêne de les entendre avec maman.

ALBERT. — Elle croit que ça nous amuse... Elle ne se rend pas compte.

JEAN. — Oui... étourdie... pas méchante. Il y avait avec nous le vieux général et M. de Moraines.

ALBERT, *pâlissant.* — Moraines, encore?

JEAN. — Toujours! Et il a déjeuné... Je ne peux pas comprendre que maman supporte cet individu! En voilà un puant à qui je flanquerais avec plaisir une paire de claques.

ALBERT. — Notre mère a tort de le voir... cela fait causer.

JEAN, *inquiet.* — On t'a répété quelque chose sur elle?

ALBERT. — A moi? non... Qui veux-tu?

JEAN. — Parce que tu as dit cela d'un drôle de ton. Tu as été seul avec papa toute la journée?

ALBERT. — Non, aux repas, il y avait des invités, un ménage de raseurs et une dame que papa a priée de servir de maîtresse de maison. Elle s'est assise en face de lui.

JEAN. — Une dame très en l'air, robe chic, faisant du bluff?

ALBERT. — Au contraire, prude, drap noir, faisant la sucrée.

JEAN, *ironique.* — Ah! ah! elle est bonne. Comment appelait-elle papa?

ALBERT. — Elle ne l'appelait pas... Ils avaient l'air un peu gelé.

JEAN. — Devant toi, parbleu! Et cela ne t'a pas fait faire de réflexions?

ALBERT, *absorbé.* — Oh! si. J'en ai fait des réflexions, aujourd'hui... plus que je n'aurais voulu... Mais tu as donc appris des choses?...

JEAN. — Certaines choses, oui, comme je devine que tu en as découvert d'autres.

ALBERT, *prudent.* — Raconte d'abord, tu es le plus jeune. Qu'est-ce qu'il y a eu? Des potins de domestiques?...

JEAN. — Non, c'est notre mère qui m'a fait des confidences sur papa.

ALBERT, *stupéfait.* — Notre mère?... Ah! par

exemple!... c'est inouï qu'aujourd'hui même?...

Jean. — Pourquoi?... Papa aussi s'est déboutonné sur maman?

Albert. — Un peu, oui, sous le prétexte que j'étais grand, que j'allais quitter le collège, entrer dans la vie... qu'il fallait que je sache...

Jean, *ironique*. — Mêmes raisons... presque les mêmes phrases. Plutôt renversant!...

Albert. — La même idée leur est venue à tous les deux instinctivement, par jalousie l'un de l'autre. Ce qu'ils se détestent, c'est effrayant!

Jean. — Oh! oui, c'est effrayant!

Albert. — Comment y a-t-elle été de son histoire, maman?

Jean. — C'est en revenant du théâtre, avant le dîner; nous étions seuls dans sa chambre; les lampes n'étaient pas allumées; il y avait le demi-jour brumeux, presque la nuit, où l'on se devine plus qu'on ne se voit. Je ne sais pas si cela te fait cette impression, mais, à ces heures-là, j'ai comme un besoin d'aimer, de me donner... on dirait que le cœur n'a pas de respect humain comme quand il y a de la lumière... Je ne dirais pas cela à des camarades; ils rigoleraient; mais toi, tu dois me comprendre?

Albert, *grave*. — Je te comprends très bien. Alors?

Jean. — Alors, ayant tout à coup ce besoin d'embrasser, je me suis approché de maman qui ne disait rien, et je lui ai pris la main que j'ai

couverte de baisers. Elle a eu un élan, elle m'a saisi contre elle, elle m'a serré fort, très fort. Elle aime bien quand elle veut, maman!

ALBERT. — Et puis?

JEAN. — Et puis, nous avons causé. Elle m'a dit : « Tu as l'air triste; est-ce que ta journée n'a pas été bonne?... » Je lui ai répondu : « Ma journée est toujours bonne quand je suis avec vous. » Elle a repris : « Je préfère vous amuser quand vous venez me voir, ton frère et toi, plutôt que de vous assommer, un jour de sortie, de conférences et de cours... » Moi qui cherche toujours à arranger les choses, je dis : « Il ne faut pas en vouloir à mon père. Il n'aime que ce qui est sérieux. » Là-dessus, maman ne répond rien. Puis, tout d'un coup, d'un ton changé, elle commence : « Écoute, mon cher enfant, dans quelques jours tu vas quitter le collège, être libre; tu es trop grand garçon pour ne pas savoir ce qui a séparé tes parents. L'austérité de ton père n'est qu'une façade. Ton père, moi étant sa femme, connaissait très intimement une artiste qui, maintenant demeure avec lui... ils font ménage. »

ALBERT. — Parbleu! c'est la dame qui m'a servi aujourd'hui!

JEAN. — Sans doute. « J'ai eu un chagrin fou, — m'a dit maman, — mais il a bien fallu que je me sépare, la vie n'était plus possible. Je ne dis pas cela, mon petit Jean, pour que tu n'aimes

plus ton père, — tu n'as aucun grief contre lui, — mais pour que tu m'aimes, moi, davantage!.. Toujours tu trouveras ici un refuge d'affection. » Là-dessus, j'ai pris maman dans mes bras, je l'ai plainte... nous avons pleuré. Elle m'a encore dit bien des choses : que de bons amis l'avaient entourée, qu'on avait consolé sa solitude, que, surtout, un homme excellent s'est dévoué pour elle...

ALBERT, *violent.* — Moraines?

JEAN. — Lui-même! J'ai eu un recul quand elle m'a dit ça... J'ai essayé de débiner l'homme exquis, mais pas moyen. Elle est envoûtée, la pauvre maman. — « M. de Moraines, s'est-elle écriée, un cœur d'or, désintéressé, délicat, etc. » Le panégyrique a duré vingt minutes. Après tout ça on a dîné, le cœur d'or est revenu, m'a fait un tas de cajoleries sans résultat, et je suis parti pour rentrer à la boîte. Et toi, comment c'est-il venu la scène avec le père?

ALBERT, *sombre.* — Après le dîner, papa m'a emmené dans son cabinet. D'abord, il a commencé par les phrases sur mon entrée dans la vie, l'âge de raison où l'on doit apprendre toutes les vérités, quelque cruelles qu'elles soient!... Et il avait pris une tête pour m'exposer ça! Il a ajouté, de la voix que tu connais : « Ces préliminaires étant posés, je dois, vis-à-vis de toi, mon cher enfant, remplir un devoir, un devoir qui m'est d'autant plus pénible qu'il s'agit pour moi de te

parler de ta mère dans des termes bien différents de ceux que j'aurais désirés. Mais il le faut... J'ai trop le culte de la dignité et de la vertu pour tolérer qu'à l'âge où ton frère et toi vous allez tout comprendre, vos cœurs puissent être aveuglés par de funestes exemples. »

JEAN. — Eh bien! il en a un toupet de te dire ça à deux pas de sa maîtresse! Et puis... il a attaqué maman?

ALBERT. — Plus! Il l'a accusée.

JEAN, *s'animant*. — Accusée de quoi?

ALBERT. — ... De n'avoir pas eu la vie correcte qui convenait... de l'avoir obligé à divorcer par suite de légèretés...

JEAN. — Oui, nous le disions, elle est un peu étourdie, maman; mais s'il n'y a que ça?

ALBERT. — Il y a autre chose... (*Sur un regard anxieux de son frère.*) Non, je ne peux pas redire... les phrases ne veulent pas passer... ça m'étouffe...

JEAN. — Mais quoi, voyons?... que maman a aimé?... qu'elle a un am...

ALBERT, *vivement*. — Ne dis pas le mot!

JEAN. — Un ami?... c'est ça?

ALBERT, *baissant la tête*. — Oui.

JEAN. — Maman?... (*Signe d'Albert. Ayant un cri.*) Cela n'est pas vrai!

ALBERT, *avec élan*. — Allons donc! tu penses comme moi?

JEAN, *frémissant*. — Non, pas vrai!... Moraines

fait du flirt, pose au séducteur; maman l'accepte, parce qu'il la distrait, parce qu'elle s'imagine que le monsieur lui est dévoué; mais croire qu'elle a fait avec lui cette... cette chose... cette saleté!... Ah! non, non et non!... Je ne le croirai jamais.

ALBERT. — Moi non plus.

Un très long silence... Les deux frères réfléchissent en face l'un de l'autre.

JEAN, *relevant la tête*. — Qu'est-ce que tu as répondu au père?

ALBERT. — Rien. J'étais comme paralysé... Il a ajouté que nous trouverions toujours près de lui protection et affection.

JEAN. — Comme l'autre! chacun faisant de la réclame pour nous accaparer.

ALBERT, *avec un gros soupir*. — Ils auraient mieux fait de garder pour eux ce qu'ils nous ont raconté.

JEAN. — Pour sûr! Papa surtout!... Maman aussi a eu tort, mais enfin ce que l'on dit sur le père, ça produit toujours moins d'effet... tandis que toucher à la mère!

ALBERT. — Oh! oui, la mère! Et cette idée qui sera toujours dans ma cervelle maintenant, cette idée que, lorsque je l'embrasserai, un autre homme aura fait cela pour autre chose...

JEAN, *bouleversé*. — Tais-toi... tais-toi... Puisque ce n'est pas vrai.

ALBERT, *après un nouveau silence*. — Si pourtant ça l'était, vrai?

JEAN, *même doute*. — Tu ne crois donc pas non plus qu'ils auraient inventé tous les deux?...

ALBERT. — Dame! (*Se levant très triste.*) Si c'est ça, la vie!

JEAN. — On comprend les types qui se bouclent dans les trappes.

ALBERT, *sceptique*. — A quoi bon?... puisque ça ne mène à rien! Seulement, moi, je ne me marierai jamais.

JEAN. — Et moi, si je me marie, je n'aurai pas d'enfants... Pas besoin de semer la graine de souffrants!

MARIAGE DE SURETÉ

Jones Wilke, un de ces Américains multimillionnaires vivant entre New-York et Paris, se partageant entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, travaillant dans l'un, et venant s'amuser dans l'autre. Devenu, par les habitudes d'un séjour annuel, presque boulevardier, mais gardant toujours un peu de cette crainte de l'étranger qui se méfie précisément de l'esprit ironique du boulevard, et de l'influence troublante de la Parisienne.

Arlette de Givré, une étoile des milieux mondains les plus cotés. Très recherchée dans cette sphère de haute vie parisienne, où toute femme seule est admise grâce à une élégance raffinée et à un vague diplôme de veuve, Mme de Givré y tient cour d'amour, très entourée, très adulée, très désirée, ayant pire que la beauté, cet indéfinissable je ne sais quoi de magnétisme voluptueux, et de splendeur charnelle qui envoûte l'homme, l'asservit. Elle est de ces femmes très rares qui, dans les robes les plus fermées, donnent l'impression du déshabillé, de la peau agissant à travers l'étoffe, irradiant en quelque sorte les ondes et l'arome du nu : la créature de péché — ce que nos pères appelaient simplement la femme dangereuse.

Jones Wilke avait commencé avec elle par le flirt, et en était arrivé à peu près à la passion. Ar-

lette, par des coquetteries savantes et graduées, l'avait amené à ce degré où l'homme est un Samson bien près d'être tondu par Dalila.

Ce jour-là, Mme de Givré, désirant brusquer les choses, accueille assez froidement l'Américain qui s'en étonne.

WILKE. — Les Parisiennes sont extraordinaires avec leurs sautes de vent! On les quitte la veille, convaincu, par tout ce qu'elles ont dit et laissé deviner, qu'on est à deux pas du but, et le lendemain, patatras! on s'en trouve à mille lieues. Enfin, pourquoi? Qu'ai-je pu faire? Que s'est-il passé entre hier et aujourd'hui?

ARLETTE. — J'ai réfléchi.

WILKE. — Ah! Et alors vous ne croyez plus à ce qui est pourtant éclatant de vérité, de sincérité, de... enfin de tout : mon amour pour vous?

ARLETTE. — Si, je crois. Mais je ne vois pas à quoi cela peut aboutir. Voici trois mois que vous avez auprès de moi une assiduité qui ne m'est pas indifférente, je l'avoue, mais qu'on remarque, qu'on trouve compromettante. Et alors, franchement, pourquoi me compromettre inutilement?

WILKE. — Le reproche est délicieux quand c'est vous qui n'avez pas encore voulu...

ARLETTE, *l'interrompant*. — Je n'ai pas voulu être votre maîtresse, c'est vrai!... mais il y a autre chose...

WILKE, *sans enthousiasme*. — Le mariage?

ARLETTE. — Le seul dénouement possible avec

une femme comme moi; vous auriez dû le comprendre.

Wilke. — J'ai compris, en effet, que par votre situation mondaine, votre nom, la réputation que vous avez su garder, vous êtes, en effet, de celles qu'on épouse... Je vous demande pardon de mes expressions un peu trop nettes... C'est ma manière d'Américain. (*Reprenant.*) Vous avez en plus de la valeur d'échange matrimonial, d'être extrêmement fine et intelligente, vous êtes d'une race, d'une élite supérieures; donc vous aussi vous pouvez comprendre et accepter ce que je ne proposerais pas à d'autres. Or, voici mon opinion : Je ne repousse pas du tout le mariage, mais je ne l'admets qu'entre gens qui se connaissent et savent qu'ils pourront agréablement vivre ensemble. Or, nous savons bien que nous pourrons agréablement aimer ensemble...

Arlette. — Vous parlez pour vous?

Wilke. — Ne jouons plus à cache-cache. Je parle pour nous deux. Nous savons cela, mais nous ignorons si notre existence intime, commune, pourrait être supportable.

Arlette. — Comment pouvez-vous imaginer?...

Wilke. — Ah! c'est qu'il y a tant de différence entre les heures où l'on aime et les autres!... Alors, pourquoi pas un essai?

Arlette. — Un essai?

Wilke. — Oui, parlons très franc; ce qui

vous empêche de m'accorder... tout ce que je désire, ce n'est pas l'idée morale de la faute, ni même le préjugé, c'est la peur de l'opinion. Si les adultères se passaient comme par enchantement dans une île déserte, il n'y a pas une femme sur cent mille qui serait arrêtée par sa seule vertu.

ARLETTE, *souriant malgré elle.* — Votre opinion est bonne !

WILKE. — Oui, elle est bonne, parce qu'elle est juste. Donc, supposons ce projet : vous annoncez votre départ pour un voyage de quelques mois, en Égypte, par exemple, raison de santé Au lieu de cela, vous filez sur le Havre, où vous trouvez mon yacht, et moi à son bord, vous attendant. Nous partons pour l'Amérique où personne ne nous connaît ; je vous installe dans une de mes villas — celle que vous choisirez sur la carte, — vous y serez traitée, comme à mon bord, en souveraine, et vos désirs les plus fous seront des ordres. Nous nous aimerons... autant que la nature le permettra... passez l'expression, c'est ma manière... et au bout de quatre mois, fixons ce terme, si nous trouvons que nos goûts, nos habitudes, nos idées peuvent, en dehors de l'amour, nous constituer une existence commune savoureuse, vous deviendrez devant les autorités de mon pays Mme Jones Wilke. Sinon, un de mes navires — j'en ai douze là-bas — vous reconduira en Europe, au port que vous désigne-

rez. Vous rentrerez à Paris en racontant vos impressions de voyage sur les bords du Nil, et en rapportant des bibelots d'Orient qui vous auront amusée en Occident — perles, diamants, etc... (*La regardant.*) Il me semble qu'il y a là quelque chose de romanesque et d'original qui peut vous tenter?

ARLETTE. — Mais cela me tente!...

WILKE, *ravi.* — Très bien...

ARLETTE. — Attendez!... Je dis tentation, je ne dis pas consentement et péché.

WILKE. — Baste!... Le péché n'existe que sur les continents; le nôtre se passera entre le ciel et l'eau; la mer purifie tout! Et puis, la fin justifie les moyens; notre but est vertueux, puisqu'il s'agit d'aboutir au mariage, et qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent...

ARLETTE, *coquette.* — Bon; mais si nous tombons sur la centième?...

WILKE. — Ah! vous ne savez pas à quel point je suis en votre pouvoir. (*S'approchant.*) Essayez donc d'un baiser pour mesurer votre toute-puissance?... (*Très savamment, elle penche la tête pour qu'avec une caresse prise à la naissance du cou, Wilke reçoive* tout *l'arome de son corps. Très emballé.*) Arlette! Arlette! Quelle piété d'amant je vais avoir pour vous!... Elles seront délicieuses, nos fiançailles roses!...

ARLETTE, *souriant.* — Notre école d'application!

WILKE. — Bravo!... Ce n'est pas de l'autre côté de l'eau que nous trouverions de ces mots-là... de ces mots de Parisienne qui intoxiquent! Alors, à quand le départ?

ARLETTE. — C'est qu'il faut que je prépare mon absence et ses prétextes.

WILKE. — Moi aussi, j'ai quelques affaires importantes à régler. Voulez-vous à quinzaine? (*Signe d'assentiment.*) Mais, d'ici là, vous me permettrez d'entretenir le feu sacré!...

Ils se quittent sur des rires et de jolis mots de tendresse, lui, enthousiasmé, très pris; elle, convaincue que, puisqu'il se met pendant quatre mois à la merci de sa caresse, elle la fera infaillible et deviendra inévitablement par elle Mme Jones Wilke.

Dehors, au bout d'une demi-heure de promenade rafraîchissante, l'Américain redevient un homme pratique, et, sautant en voiture, se fait conduire chez une Mme Marie Clapier, fort ancienne maîtresse à lui, très brave femme, très simple, très effacée, dont il a eu deux enfants et qu'il va voir de loin en loin. Elle l'accueille comme la plus humble servante recevant un souverain, reconnaissante au « maître » du moindre geste de bonté...

MARIE, *heureuse.* — Oh! que tu es gentil de me faire une petite visite!... Je n'osais presque plus l'espérer... depuis deux mois...

WILKE. — Oui... oui... J'ai été très occupé... Les marmots, comment vont-ils?

MARIE. — Bien; ils sont en classe.

WILKE. — Et toi? ça marche?

MARIE. — Oh! moi, le sujet n'est pas intéres-

sant. Quand tu es là, je suis radieuse; quand tu n'y es pas, je vis de ton souvenir... et de tes bontés.

Wilke. — Oh! mes bontés!... Je ne fais pas grand'chose pour toi... tu te contentes de peu.

Marie. — Je me contente et je me contenterai toujours de la place que tu veux bien me donner. Si petit qu'il soit, je sais que depuis bien des années j'ai un coin dans ton cœur. Que pourrais-je rêver de mieux, moi qui étais si peu et qui, en outre, deviens une vieille femme?

Wilke. — Tu es la meilleure et la plus dévouée des femmes, voilà ce que tu es. Et je vais te prouver mon opinion. Assieds-toi et causons affaires. Tu sais que j'aime à les traiter rapidement! (*Après un temps.*) Il faut que d'ici à quinze jours, c'est-à-dire avant mon départ pour l'Amérique, nous soyons mariés.

Marie, *défaillant de surprise.* — Mariés!... Nous?... Ensemble!

Wilke, *riant.* — Mais oui, ensemble! (*La regardant.*) Pauvre Marie, elle en est toute pâle!

Marie. — Et tu m'emmènes?...

Wilke. — Ah! non, je ne t'emmène pas; tu resteras ici à Paris, comme d'habitude. Je t'augmenterai ton train, voilà tout; mais il me sera agréable que tu continues à avoir une existence retirée, sans tapage.

Marie. — Je n'en aime pas d'autre; tu peux être tranquille. D'ailleurs, je ferai toujours ce que tu décideras.

WILKE. — Tu ne me demandes pas pourquoi j'ai pris une pareille résolution?

MARIE. — Si tu jugeais à propos de me le dire, tu me le dirais. Je n'ai pas le droit de t'interroger, et s'il y a des raisons...

WILKE. — Précisément, il y a actuellement des raisons que je ne peux pas t'expliquer.

MARIE. — Mais je ne te demande pas...

WILKE. — Il est vrai qu'à côté de ces raisons, il y a les autres. J'aime mieux que nos enfants soient légitimement mes fils; et puis, tu es la femme qu'il me faut, avec la vie que j'ai : bonne ménagère, bonne mère de famille, douce, dévouée, pas gênante... Alors, ça te va dans ces conditions?...

MARIE. — Tu me donnes le plus grand des bonheurs possibles pour moi, comment cela ne m'irait-il pas? Si un jour tu me le retires, je n'aurai qu'à me résigner... Je t'aurai été utile en devenant ta femme; si plus tard il faut te servir en ne l'étant plus, en m'effaçant par un divorce, tu me trouveras prête.

WILKE, *sans être plus touché que cela.* — J'espère que nous n'aurons pas besoin de cette extrémité. (*L'attirant.*) Allons, viens m'embrasser, ma bonne Marie. (*Il lui donne un baiser paternel, puis songeant.*) Qui m'aurait dit, la première fois que je t'ai rencontrée chez mes amis Rochebel, institutrice de leur fille...

MARIE, *songeant aussi.* — Il y a dix-huit ans...

WILKE. — Dix-huit ans!... Tu avais vraiment droit à de l'avancement.

MARIE, *plus bas, un peu confuse.* — Non, puisque... puisque... je ne suis plus en activité!

WILEE, *riant.* — Ah! ah!... C'est ça qui te tracasse?... Eh bien! nous célébrerons notre jour de noces! A propos, qu'est-ce qui te ferait plaisir comme cadeau : des bijoux, des dentelles, une auto, une maison, quoi?... Dis?

MARIE. — Un petit chien pour me tenir compagnie. Je suis si seule, quand les enfants ne sont pas là.

WILKE. — Tu auras ce qui existe de plus rare dans les spécimens de la race canine... je te le promets. Et cela ne m'empêchera pas d'y ajouter quelques autres petits souvenirs, pour te faire penser à moi, pendant que je ne serai pas là.

MARIE. — Tu seras absent longtemps, cette fois?

WILKE. — Oui... trois, quatre... cinq mois... je ne peux pas savoir... Je t'écrirai.

MARIE, *un peu triste.* — Moi aussi.

WILKE. — Non... non... des télégrammes chiffrés seulement, à des destinations que je t'indiquerai. Je ne serai jamais à la même place. (*Se levant.*) Je file pour m'occuper des formalités. Tu sais, le mariage de stricte intimité, les quatre témoins, le pasteur, un point, c'est tout.

Cinq mois après, dans la royale villa de Wilke, près de Newport. Une délicieuse soirée tiède de

la fin de juin. Paresseusement étendue dans un rocking-chair qui la berce, Arlette savoure une heure d'intimité heureuse, ayant auprès d'elle l'Américain, qui interrompt galamment sa cigarette pour venir lui baiser les mains.

ARLETTE. — Savez-vous, mon cher Jones, qu'il y a quatre mois aujourd'hui que je suis devenue votre... complète amie?

WILKE, *faisant l'étonné.* — Allons donc?... Quatre mois?... Le temps a passé si vite et si charmant, que je ne m'en suis pas aperçu.

ARLETTE. — Moi non plus; vous avez fait de moi la femme la plus fêtée et la plus heureuse, et je vous en remercie. Mais l'expérience est plus que suffisante pour nous prouver que nous pouvons être les époux les mieux assortis...

WILKE, *ennuyé.* — Ah! le mariage?... Nous sommes si bien comme cela...

ARLETTE, *subitement inquiète.* — Comment?... Vous ne supposez pas que je vais rester indéfiniment votre maîtresse?

WILKE. — Pourquoi pas?...

ARLETTE, *bouleversée de sentir la proie lui échapper.* — Vous dites?... Ah! prenez garde, par exemple!

WILKE, *très calme.* — Votre menace ne me fait pas peur, chère amie; mais néanmoins, voyez combien j'ai eu raison de la prévoir, sachant que, malgré les jours les plus doux passés ensemble, les dessous des âmes s'ignorent jusqu'à ce qu'un éclair brusque d'intérêt les dévoile.

Avant de quitter Paris, pénétré de ces principes, et connaissant ma faiblesse, si grande devant votre charme, j'ai, ce que vous appelez en français, coupé le pont derrière moi! J'ai épousé une vieille maîtresse dont j'avais deux enfants!...

ARLETTE, *pâle, étranglée d'indignation.* — Il y a aussi un mot en français qui juge cette infamie!...

WILKE, *toujours paisible.* — Je vais te le traduire de l'anglais, ça se dit : Être pratique.

LE DERNIER

Un appartement de luxe, délicat, portant la marque du plus subtil goût féminin, un nid de choses soyeuses, raffinées, douillettes, avec des nuages de dentelles, tamisant aux fenêtres les rayons de soleil, d'adorables bibelots d'art, des fleurs, mettant dans l'air tiède l'arôme des serres parfumées. Au milieu de ce décor, — comme dans les forêts chaudes, le frileux et brillant oiseau des îles, — une Parisienne, une vraie, l'être charmant, voluptueux, aux nerfs tendus comme les cordes d'un instrument divin, et jouant, comme lui, tous les airs, depuis l'*Arioso d'Amour* jusqu'aux pizzicatti de l'esprit le plus malin. Cette Parisienne, LUCE DE VIONEL, admirablement conservée dans son écrin de luxe, jouait, à trente-neuf ans, la femme de vingt-cinq, avec sa taille sans embonpoint, son visage sans une ride, ses cheveux sans une défaillance de teinte. Et, dans le corps non vieilli, restait toujours une âme gamine, curieuse, gourmande.

Luce avait une sœur aînée, SUZANNE CHALANDRON, excellente personne, mais son antipode; posée, tranquille, un peu carrée, habitant la province, et en province, cette ville attardée, désuète, au nom sonnant le vieux : Mâcon, avec, sur l'*a*, l'accent circonflexe formant éteignoir.

Tous les deux mois, le 15 régulièrement, Suzanne venait à Paris voir sa sœur Luce.

LUCE, *se levant à l'entrée de Suzanne.* — Six heures tapant ! J'en étais sûre ! Pas de danger

que tu arrives jamais le 16 ou à sept heures. D'ailleurs, j'en suis ravie. (*L'embrassant, gentille.*) Chère grande, que j'aime malgré sa régularité d'horloge pneumatique.

SUZANNE, *très affectueuse.* — Chère cadette, que j'aime aussi malgré son irrégularité de jolie montre dont la petite bébête bat souvent la breloque.

LUCE, *riant.* — Dis tout de suite que je suis une toquée?

SUZANNE. — Un peu! (*Reniflant.*) Y a-t-il un parfum nouveau?

LUCE. — Non. Pas la moindre *odor masculina.* Tu peux renifler. Ça sent la vertu.

SUZANNE, *la regardant.* — Alors, le thermomètre sentimental?

LUCE. — Quinze degrés, un demi-froid, celui de ma saison. Tu peux te déchapeauter, t'installer en toute confiance. Il y a deux mois, après mon dernier grand chagrin de cœur, je t'avais juré que tout était bien fini. C'est la vérité, et j'ai tenu mon serment. Tout est bien irrévocablement fini. (*Soupirant.*) Je suis une vieille femme.

SUZANNE. — Pas extérieurement, sapristi!

LUCE. — Oui, mais intérieurement. Je sens l'automne en moi, le demi-froid, comme je disais. (*Imperceptiblement comique.*) Sur mon cœur, il tombe des feuilles mortes.

SUZANNE. — Quelques-unes que le soleil a trop chauffées. Mais il reste encore pas mal de feuilles vertes à tes branches.

LUCE. — Non, je t'assure. Tu ne peux pas t'imaginer ce que je suis devenue sérieuse. Je m'embête moi-même.

SUZANNE. — C'est bien ça.

LUCE. — Je veux dire que je ne pense plus qu'aux choses graves, à mes devoirs, à tous mes devoirs.

SUZANNE. — Alors, ton mari doit te trouver joliment changée?... ton pauvre mari à qui tu en as tant fait voir.

LUCE. — Je lui en ai fait voir, mais il n'a jamais rien vu ; donc il ne trouve rien de changé. Et pourtant je m'applique à être une épouse modèle. J'écoute ce qu'il dit; je m'intéresse à ses travaux; j'ai des attentions pour lui. Le soir, nous lisons en tête à tête, c'est admirable.

SUZANNE. — Ce que tu as l'air convaincue, toi!

LUCE. — Si, si, très convaincue, la vraie conversion. Ainsi je suis devenue une mère... romaine. Je lis les thèmes de mon fils avant qu'il aille au lycée, je lui fais réciter ses leçons. Le jeudi, je le promène dans les musées ; la fibre me vient. Encore quelques mois, et je serai d'un maternel!

SUZANNE. — Et le Père Mapillon, ton ancien confesseur, l'as-tu revu?

LUCE. — Oui, oui. Je l'ai vu ; ma religion remarche. D'ailleurs, j'en ai toujours eu, de la religion.

SUZANNE, *rectifiant.* — Une certaine religion d'un parisianisme demi-païen, qui met de l'eau bénite sur les chairs encore tièdes des baisers.

LUCE. — Ça les efface tout de même !

SUZANNE. — Jusqu'à la prochaine chute rendue plus facile parce qu'on sait que l'église est à côté.

LUCE. — Tu deviens très sévère, grande ! Que veux-tu, je fais ce que je peux, et je ne peux pas du premier coup atteindre à ta perfection.

SUZANNE. — Oh ! ma perfection ! Je suis simplement une honnête femme.

LUCE. — Pour certaines, c'est très difficile d'être cela. J'ai eu assez de mal à y arriver. Mais maintenant, par exemple, ça y est ! Sans doute, en moi, tout n'est pas complètement blanchi, comme dans une cellule ; sous le blanc, on aperçoit, par-ci, par-là, les peintures profanes ; mais avec encore une couche ou deux de bonnes résolutions...

SUZANNE. — Tu as une manière de dire les choses !...

LUCE. — La preuve que mes résolutions sont bon teint, c'est que j'irai bientôt passer un mois chez toi ! Tu en restes cristallisée de stupéfaction ? Oui, un mois, une retraite, rien qu'en famille, avec toi et ton Chalandron. (*Gaie.*) Ton mari à qui tu n'as rien fait voir, toi, car je suis bien sûre qu'il ne t'a jamais aperçue déshabillée.

SUZANNE. — Tu as des plaisanteries de corps-de-garde !

LUCE. — Il y a des mots qui partent sans qu'on ait eu le temps de les désinfecter! (*Gamine, venant l'embrasser.*) Mais crois-moi donc, grande! Je te dis que je suis devenue une femme de tout repos...

SUZANNE, *demi-sceptique.* — Allons, je le crois. (*Elle se lève et passe l'inspection de l'appartement.*) Joliment fleurie, la cellule!... C'est toi qui t'es payé cette magnifique corbeille de chrysanthèmes?

LUCE. — Non, c'est un ami, M. Maurice d'Olivette...

SUZANNE. — Tiens! tiens!

LUCE. — Oh! un très brave garçon, incapable de ce que tu t'imagines. Ce n'est pas lui qui songerait jamais à la femme de son prochain, il a bien trop de principes!... D'ailleurs, le Père Mapillon le connaît : un ancien élève à lui, il avait tous les prix d'instruction religieuse.

SUZANNE. — Je me méfie de principes aussi couronnés.

LUCE, *riant.* — Ce n'est cependant pas comme pour les chevaux.

SUZANNE, *examinant un cadre.* — De qui, cette photographie?

LUCE, *un peu embarrassée.* — Celle de Maurice.

SUZANNE. — Il est bien joli garçon, pour un brave garçon!

LUCE. — Il n'y a pas incompatibilité.

SUZANNE. — Et tu l'appelles déjà Maurice ?

LUCE. — Parce qu'il vient dîner souvent... mon mari l'appelle comme ça... on le traite en camarade... Ne fronce pas le sourcil, je te jure qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais rien... M. d'Olivette est même le seul homme qui m'ait donné cette impression de sécurité dans l'amitié !... Pas de risques d'incendie !...

SUZANNE. — Prends tout de même garde au sinistre !

. . . .

Un mois après, chez Luce, même décor, plus fleuri. L'heure de la brume. Maurice entre. Luce, dans un élan passionné, court à lui et s'abîme dans ses bras, sur ses lèvres.

LUCE, *reprenant le souffle.* — Ah ! que c'est fou de venir ici le lendemain de...

MAURICE. — J'ai lutté toute la journée, je n'ai pas pu davantage ! Pardonne !... Depuis cette heure radieuse d'hier, je ne suis plus moi, je ne me trouve plus, je suis tout en toi !...

LUCE. — Ah ! mon chéri, mon aimé, mon amour !

MAURICE. — C'est dans mon être un tel chant de reconnaissance ! Il me semble qu'avant je n'avais jamais compris ce que voulait dire ce mot : la passion !

LUCE, *se blottissant contre lui.* — Que c'est bon d'être coupable ! (*Apercevant la photographie de sa sœur.*) Oh ! sapristi !... (*Elle va la retourner*

contre le mur.) Je la mets à l'envers pour qu'elle ne voie pas le sinistre.

SUZANNE, *apparaissant sur le seuil de la porte.* — Je le verrai quand même !

LUCE, *a un cri, s'écarte de Maurice, puis, trop heureuse pour être très confuse.* — Comment ! te voilà? Le 17 d'un mois impair?...

SUZANNE, *sévère, ne songeant pas au jeu de mots.* — L'impair n'est pas de moi !

Luce présente cérémonieusement M. d'Olivette au moment où il va se retirer.

MAURICE, *s'inclinant avec beaucoup de respect devant Suzanne.* — Madame, Dieu lui-même est tombé trois fois en montant au calvaire.

SUZANNE. — On voit, monsieur, que vous avez eu le prix d'instruction religieuse. (*Elle le congédie sèchement, puis, seule avec sa sœur.*) Décidément, tu es incorrigible !

LUCE, *rageuse d'avoir été pincée.* — Eh bien ! oui, là, c'est vrai, je le suis !... je le serai toujours, c'est dans ma nature !... (*Comique.*) Tout le monde ne s'appelle pas Suzanne !

SUZANNE. — Cela signifie?

LUCE. — Cela signifie que depuis je ne sais combien de siècles, tu es la même personne qui reste toujours chaste, même avec des vieillards !... Eh bien ! moi, même avec des jeunes gens, je ne peux pas, là !

SUZANNE, *avec reproche.* — Luce !

Luce. — Oui, moi… je suis Luce ! Luce, puce, quelque chose de léger, d'inconstant, d'inconsistant, sautant d'une idée à un sentiment, et d'une résolution à une défaillance… Pas de notre faute si le bon Dieu nous a faites comme ça, la puce et moi !… Puisqu'il est bon, il ne doit pas s'en formaliser.

Suzanne. — Tu ne sais plus ce que tu dis !

Luce, *énervée, fondant en larmes.* — Non, je ne le sais plus… je suis agacée… nerveuse… furieuse !…

Suzanne, *doucement.* — Et honteuse !

Luce, *se laissant aller sur l'épaule de sa sœur.* — Oui, honteuse !… Oh ! ma grande !… ma grande !…

Suzanne, *affectueuse.* — La détente ! Allons, ne pleure plus, console-toi ! Quand je te vois comme ça, je n'ai plus le cœur de te gronder !

Luce, *s'exclamant.* — Tu me connais. Tu sais bien que je ne te mens pas, quand je dis qu'il y a en moi une force diabolique qui m'emporte, comme un vent de bourrasque, dans la voile d'une toute petite barque… Alors, je chavire ! Ce n'est pourtant pas moi qui le fais souffler, ce diable de vent !

Suzanne. — Pourquoi aller en barque ? Si tu restais au port ?

Luce. — Sans doute ! Seulement, quand on voit l'horizon, la mer bleue, le soleil !… Toi, je te l'ai déjà dit, tu n'as pas de mérite à rester à

l'ancre. Que veux-tu? Nous avions une maman rigide et un père charmant qui a aimé, trop aimé, jusqu'à en mourir. Tu as l'atavisme de l'austérité; moi, l'autre!... Aie pitié!

SUZANNE. — J'ai bien pitié, mais enfin, ma pauvre enfant, tout doit finir, tu n'as pas l'air de te douter que tu as trente-neuf ans!

LUCE. — Si! je m'en doute, quand je n'aime pas!

SUZANNE. — Enfin, voyons, tes devoirs, ton grand fils?...

LUCE. — Voilà: quand j'aime, il me semble que je suis la fille de mon mari et la sœur de mon fils.

SUZANNE, *découragée*. — Allons, il n'y a rien à faire!

LUCE. — Si! si!... il y a... je veux, je t'assure que je veux.

SUZANNE. — Bien!... Tu ne reverras plus ce... monsieur?

LUCE, *écrasée*. — Ne plus le revoir? Ne plus?... Oh! ça, c'est impossible... Je te promettrais que je ne tiendrais pas... Ça serait au-dessus de mes forces!...

SUZANNE. — Alors, en quoi consistent tes bonnes intentions?

LUCE. — Mais à essayer de m'éteindre petit à petit.

SUZANNE. — C'est vraiment peu.

LUCE. — Davantage, tiens! Il y a une chose que

je te jure absolument, c'est que Maurice sera le dernier. Oui, le dernier... je te l'affirme; seulement, laisse-le-moi encore un peu... Après celui-là... je te promets de vieillir !

Suzanne hausse les épaules, indignée d'une telle inconscience; puis, essayant de faire jouer le grand secours, elle parle morale pure, religion. Il n'est pas possible que Luce reste sourde à cette voix qui, depuis son enfance, malgré tant de crimes, lui promet l'indulgence, le pardon, en cas de repentir sincère! Et, en effet, Luce s'attendrit, elle sent une influence très douce s'emparer d'elle, l'envelopper, et, tandis que, dans un élan habituel à toutes les mystiques, son âme donne un coup d'aile, elle, les genoux fléchissant, s'abîme dans une prière. Ses lèvres disent les mots du *Pater*, et son esprit, flottant entre la chair et le Ciel, en fait cette transposition :

Notre Père qui êtes aux cieux de ma fantaisie,
Que mon petit nom soit adoré,
Que mon règne arrive;
Que ma volonté soit faite sur la terre comme la vôtre au Ciel;
Donnez-moi moi mon flirt quotidien;
Pardonnez-moi mes offenses comme je me pardonne
Celles que j'ai faites aux autres;
Laissez-moi succomber un peu à la tentation,
Et délivrez-moi du mal... lorsque je ne pourrai
Plus le faire !...

LE DÉCHET

Le Palais de Justice d'une petite ville de province. Le cabinet du juge d'instruction, CLÉMENT VALGRIN, donne sur la cour d'« honneur, où les pavés dorment dans des lits de mousse, entourant une pelouse chauve. Au fond, la façade grise, décrépite, du palais. Devant, la vieille grille rouillée qui s'ouvre sur la rue calme, ouatée d'herbe aussi, où passent seuls les rares justiciables, les hommes de loi et « ces messieurs de la magistrature ». Valgrin est le plus apprécié d'entre eux, par les personnes de la ville qui sont « pour qu'on ait de la poigne! » Intransigeant, dur, autoritaire, il se venge des mécomptes d'une carrière peu brillante sur tous ceux qui relèvent de sa justice, cherchant, malgré ses cinquante-trois ans, l'occasion, le coup d'éclat qui lui permettra de décrocher enfin le gros avancement.

L'audience vient de finir. Valgrin, le verbe haut, la toque en bataille, rentre dans son cabinet, suivi du greffier.

LE GREFFIER. — Qu'est-ce que vous dites de cet acquittement?

VALGRIN. — Stupide! absurde!... Le président veut la faire au Bon Juge. C'est comme cela

qu'on ruine toute autorité!... Il n'y a plus de répression.

Le Greffier. — Il y a la loi d'indulgence.

Valgrin. — Ce n'est pas avec l'indulgence qu'on empêche les délits, les crimes, qu'on préserve la société! Une seule chose a toujours agi : la peur du châtiment.

Le Greffier, *rêveur*. — Pourtant, le président a dit une belle parole : « Il y a tant d'éléments, tant de circonstances, tant d'influences qui viennent dans nos pauvres êtres diminuer la responsabilité de l'acte! »

Valgrin, *haussant les épaules*. — Vous voilà aussi sentimental et pleurnichard que lui! C'est effrayant, la contagion de ces théories! Il n'y a plus qu'à fermer les prétoires et à laisser le champ libre aux fripouilles.

Le Greffier. — Tous ceux qui commettent une faute ne sont pas des fripouilles.

Valgrin. — Si, si, tous!... Ce sont les médecins en quête de publicité qui ont imaginé les influences héréditaires, les fatalités criminelles, la suggestion... un tas de blagues! Moi, je suis pour la responsabilité absolue. On est parfaitement maître de soi... toujours; et quand on fait une bêtise, c'est qu'on le veut bien. Véritablement, vos idées veules de pardon pour toutes les fautes vous dégoûteraient d'être honnête. Il n'y aurait plus à cela ni mérite, ni intérêt.

Le Greffier. — Tout le monde n'a pas votre solide vertu, monsieur le juge.

Valgrin. — Parce que tout le monde n'a pas voulu s'imposer la contrainte d'une discipline morale. Je m'y suis plié dès le plus jeune âge, je me suis vaincu moi-même. Aussi, je vous f... mon billet que tant que je serai juge d'instruction, les bandits n'auront qu'à bien se tenir!... Ce n'est pas à moi qu'on la fera à l'entraînement irrésistible et aux circonstances fatales! Que je pince seulement l'auteur du vol de Marcigny, vous verrez!...

Le Greffier. — Une grave affaire.

Valgrin, *très animé.* — Une affaire magnifique!... Si je la réussis, c'est le siège de président assuré. (*Autre ton.*) Quand on pense, cette pauvre vieille Mme Douard, la propre tante du député, bâillonnée, à demi assassinée par un misérable qui lui a emporté tout ce qu'elle possédait. Eh bien! a-t-il des circonstances atténuantes, celui-là, en a-t-il, hein?

Le Greffier. — Non, sans doute. (*Après un temps.*) J'ai vu le brigadier Frizel partir ce matin avec le gendarme Rebuchon. Est-ce que vous avez une piste?

Valgrin, *clignant de l'œil.* — Si j'ai une piste? Vous savez ce Grinval, ce cabot de la troupe ambulante qui a passé la semaine dernière, cet avorton sinistre qui jouait les comiques, avec ses cheveux collés aux tempes, sa

figure blafarde, déprimée, suant le vice?... On l'a vu rôder, la nuit, autour de Marcigny... Je suis sûr, absolument sûr que c'est lui! Il y a un flair professionnel qui ne trompe pas.

LE GREFFIER, *apercevant à travers les rideaux les gendarmes qui amènent un prisonnier.* — On dirait que le voilà?

VALGRIN, *bondissant pour regarder.* — Oui, oui, le voilà, c'est bien lui!... (*Radieux.*) Ah! ah!... je le tiens! Il faudra qu'il soit malin pour s'en tirer, celui-là. Qu'on l'amène, et l'interrogatoire tout de suite! Je sens la veine, mon cher Liégette, je la sens.

Pendant que Liégette donne les ordres, Valgrin s'installe, drape ses manches satinées, prend le facies et la pose d'un homme qui sent avoir à sa merci la vie d'un autre être. La porte s'ouvre. Encadré par les gendarmes, Grinval apparaît. C'est bien le portrait tracé. Dans la figure glabre, très pâle, les yeux brillent, inquiétants, audacieux, ne se baissant pas, de ces yeux qui cachent un gouffre d'âme où croupissent des choses innommables. Des vêtements trop larges, ayant habillé des plus opulents que lui, flottent autour de son corps squelettique, le faisant ressembler à ces épouvantails mis dans les champs pour effrayer les oiseaux.

Devant le regard étrange de Grinval, le juge a un « mouvement » involontaire.

GRINVAL, *avec un sourire équivoque et faux.* — Ah! ah! vous me reconnaissez, monsieur le juge...

VALGRIN, *sec.* — Je vous ai vu au théâtre, l'autre jour.

GRINVAL. — Peut-être que nous sommes de plus vieilles connaissances.

VALGRIN. — Possible que, dans ma carrière, j'ai déjà eu à vous condamner... Des gibiers de votre espèce !

GRINVAL, *se redressant.* — Gibiers de mon espèce?... Mais dites donc, je suis un citoyen comme vous. De quel droit m'insultez-vous? De quel droit me faites-vous arrêter et conduire ici, entre deux gendarmes?

VALGRIN. — Je vais vous le dire.

GRINVAL. — ... Parce qu'il y a un vol dans le pays, que je suis un pauvre bougre d'artiste aimant à rêver le soir aux étoiles — ma seule joie ! — alors, on se dit : « C'est lui qui a fait le coup ! »

VALGRIN. — Puisque vous y venez de vous-même.

GRINVAL. — J'y viens, parce que j'ai assez de psychologie pour deviner ce qui se passe dans le cerveau d'un petit juge de province.

VALGRIN, *furieux.* — Outrage à la magistrature !

GRINVAL. — Mais non, je ne dis pas ça pour vous êtes désagréable... C'est pas votre faute si vous n'êtes pas à la Cour de cassation.

VALGRIN, *étouffant.* — Taisez-vous !

GRINVAL, *grommelant.* — Si je me tais, ce ne sera pas le moyen de savoir la vérité.

VALGRIN. — L'ironie vous coûtera cher, mon garçon.

GRINVAL. — Je ne fais pas d'ironie... Je prends intérêt à votre situation. Vous ne voulez pas, c'est bien ; il n'y a qu'à s'entendre... Je vous parie que, tout à l'heure, nous serons les meilleurs amis du monde.

VALGRIN, *sans répondre.* — Votre nom?

GRINVAL. — Vous le savez bien, il était sur l'affiche : Grinval.

VALGRIN. — Grinval, un nom de comédie ; mais l'autre? le vrai?

GRINVAL. — Je vous affirme qu'il n'y a pas une lettre de Grinval qui soit étrangère à mon nom.

VALGRIN. — Mauvais système, de chercher à égarer la justice.

GRINVAL. — Vous avez raison ; tenez, je veux l'aider, la justice. D'abord, ça me fait de la peine de vous voir barboter à côté de la question. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous démontrer mon innocence, pour établir un alibi indiscutable. Mais ce mot peut compromettre de hautes personnalités de la région. Mon devoir est de ne le confier qu'à vous, à vous seul. (*Voyant l'hésitation de Valgrin.*) Oh! ne vous imaginez pas qu'il s'agit d'un piège quelconque : je vous jure que je suis sincère et que, lorsque vous m'aurez entendu...

VALGRIN, *indécis, l'interrompant.* — Vous savez bien qu'un interrogatoire, pour être valable, doit être fait en présence du greffier, signé par l'inculpé...

GRINVAL. — Si vous estimez, après ma déclaration confidentielle, qu'il faut reprendre mon interrogatoire, je serai entièrement à votre disposition. Croyez-moi, monsieur le juge, je vous épargne une très grave erreur.

VALGRIN, *impressionné, faisant signe à Liégette et aux gendarmes.* — Sortez, sans vous éloigner.

GRINVAL, *haussant les épaules.* — On m'a fouillé... je n'ai pas d'arme.

VALGRIN, *seul, avec l'inculpé.* — Eh bien?

GRINVAL, *d'un autre ton.* — Eh bien! je m'étonne que votre sagacité d'instructeur ne vous ait pas fait remarquer dans Grinval l'anagramme de Valgrin. Par conséquent, mon cher papa...

VALGRIN, *se reculant, très pâle.* — Vous!... C'est vous... mon fils?...

GRINVAL. — Il paraît que j'ai plutôt changé, depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus. C'est vrai que j'étais encore presque un gosse, quand vous m'avez jeté à la porte de la maison paternelle, où vous me deviez pourtant du pain jusqu'à ma majorité.

VALGRIN. — Misérable! Bandit!

GRINVAL, *menaçant.* — Pas d'injures, ou je cogne!... (*Tirant une lame de la doublure de son gilet.*) On m'a fouillé; mais j'ai encore ça! (*Arrêtant le bras du juge, prêt à sonner.*) Si vous appelez, je crie devant tous qui vous êtes.

VALGRIN. — On ne vous croira pas!

GRINVAL. — Et la preuve, que j'ai mise en lieu sûr? Ah! ah! vous êtes vraiment jeune! (*Le dominant.*) C'est ça, soyez raisonnable et causons. (*Ironique.*) Je vous apprendrai encore votre métier! C'est vrai que j'en ai tant fait de métiers!

VALGRIN. — Des métiers de crève-de-faim.

GRINVAL. — Évidemment, puisqu'au sortir de la maison de correction où votre indulgence paternelle m'avait placé, vous m'aviez noyé dans la vie, sans le sou : fallait manger... fallait tâcher, au moins! J'ai été tout : commissionnaire, balayeur, crieur public, mousse, croque-mort en Australie, dentiste d'un roi nègre, fondateur de religions en Colombie, médecin-accoucheur au Guatémala. Ç'a été ma plus belle période, j'ai beaucoup travaillé, je réussissais... et si je n'avais pas voulu mettre les enfants au monde trop tôt...

VALGRIN. — Des crimes... vous avez commis des crimes? (*Accusateur.*) C'est bien vous qui êtes l'auteur de l'attentat de Marcigny?

GRINVAL, *le bravant.* — Certainement, c'est moi! Mais dans ce crime, puisque le mot est de vous, dans ce crime, comme dans tous les autres, j'ai eu un complice.

VALGRIN. — Ne mentez pas pour vous disculper.

GRINVAL. — Jamais je n'ai si bien dit la vérité. (*Se dressant.*) Ce complice, c'est vous! Oui, vous,

mon père, mon auteur, vous qui m'avez fait de votre germe, de votre sang...

VALGRIN. — La théorie de toutes les épaves sociales.

GRINVAL, *lui coupant la parole.* — Je vais vous le montrer pourquoi je suis une épave sociale! Mes études de médecine m'ont servi, j'ai pioché les traités des grands maîtres, ce qui m'a permis de comprendre la dernière lettre que ma mère m'ait écrite. Ah! vous ne saviez pas ça? Parbleu! la pauvre femme, souffrante et inutile, ayant cessé de plaire, vous aviez divorcé... Elle est morte de chagrin, d'abandon, de remords; mais, avant de mourir, elle s'est confessée à moi, son fils; elle m'a demandé pardon... Oui, monsieur, pardon de m'avoir mis au monde de complicité avec vous... parce que de cette union ne pouvait naître que ce que les puériculteurs appellent un dégénéré, un déchet humain! — Ma mère, que vous avez épousée par cupidité, n'était pas mariable : anémique, malade, fille d'épuisés. Vous, gâté par les noces de brasserie, le sang empoisonné...

VALGRIN. — Je vous défends...

GRINVAL, *lui serrant le bras.* — Ah! vous m'écouterez quand même... Je suis le juge, maintenant. (*Reprenant.*) Vous, dis-je, incapable d'être le porte-graines, le mot est encore de la Faculté, — le porte-graines sain, robuste, sans tare, celui qu'il faut être sous peine de commettre un crime de procréation.

VALGRIN, *plastronnant, ironique.* — Alors, c'est moi le coupable?

GRINVAL. — Plus que vous ne le pensez, monsieur. Car, une fois marié, vous avez traité votre femme comme une fille, l'exténuant, l'avilissant... J'ai été conçu un jour de noce conjugale, après bouteille de champagne, petits verres, etc... C'était votre méthode pour obtenir les illusions d'amour... votre manière à vous, comme à beaucoup d'autres, de comprendre le plus sacré des actes humains... celui qui crée un autre être, mais lui donne tous les vices, toutes les passions, toutes les surexcitations qui grouillent à ce moment de création trouble...

VALGRIN. — C'est vraiment trop!...

GRINVAL. — Pas assez... Vous avez fait bonne mesure. Écoutez! Moi conçu, dans la femme vous n'avez même pas respecté la mère; votre plaisir avait ses habitudes!... crime de gestation ajouté à celui de conception, — la science est formelle. Et je suis né avant terme, produit de couveuse, hydrocéphale, avec le crâne monstrueux, gonflé de toutes les fermentations ataviques. (*Avec un sourire.*) C'est à ce moment qu'a commencé votre système d'éducation, système de coups, de punitions pour redresser l'exquise nature que je tenais de vous. Vous appeliez ça : me faire de la morale. Et c'est encore au nom de cette morale que vous m'avez mis dans une maison de correction. Vous avez commis tout

cela sans vous dire une seconde que j'étais un déchet de vous, un malade, un condamné de la vie par vous, et que ces misérables-là ne se frappent pas, mais se soignent !

VALGRIN. — En voilà assez!... toutes ces inventions...

GRINVAL. — Inventions?... Ma mère a menti peut-être? Il n'y a pas une phrase que je vous ai dite qui ne vienne d'elle. Et elle, je le répète, m'a demandé pardon, tout en n'étant que votre victime.

VALGRIN. — En admettant que j'aie eu quelques torts, cela vous excuse-t-il? Votre volonté, votre conscience...

GRINVAL. — Conscience de larve, monstrueuse comme mon cerveau...

VALGRIN, *solennel.* — Le devoir?...

GRINVAL. — Comment donc! Il aurait fallu qu'ayant subi toutes les injustices, je respecte toutes les lois, qu'ayant souffert, je ne me venge pas, et qu'ayant faim, je ne me serve pas? (*Violent.*) Eh bien! je me suis servi... Oui, dans une folie de privations qui m'a halluciné, l'autre jour, j'ai failli tuer; j'ai volé... et je garderai!... Maintenant, arrêtez-moi, condamnez-moi si vous l'osez, mon père? (*Valgrin, bouleversé, reste une seconde sans répondre.*) Peut-être préférez-vous que je vous répète tout cela dans l'interrogatoire officiel!... le greffier attend!... (*Le sentant vaincu, il lui tend la plume.*) Il n'y a pas de

preuves contre moi, signez le non-lieu... (*Pendant que, subjugué, il consent à signer.*) Vous classerez l'affaire, ou vous trouverez un autre coupable... C'est l'enfance de l'art.

VALGRIN, *ayant une révolte.* — Vous êtes la honte de ma vie.

GRINVAL. — Oui, la honte vivante, dressée devant vous... et qui parle! (*S'étant assuré que le papier libérateur est en règle, il appuie lui-même sur le bouton électrique.*) Maintenant, je sonne, nous nous sommes assez vus.

Le greffier et les gendarmes rentrent et regardent, surpris, la figure altérée du juge.

VALGRIN, *faisant un grand effort.* — Cet homme m'a, en effet, fourni la preuve formelle qu'il était, le soir du crime, chez une personne connue de moi, que je ne peux pas nommer. (*Aux gendarmes.*) Ouvrez les portes... (*A Grinval.*) Je regrette, monsieur...

GRINVAL, *se retirant.* — Ne vous excusez pas... tout le monde se trompe. (*Sortant la tête haute.*) Messieurs!...

LE BRIGADIER. — Monsieur le juge n'a pas d'autre mandat à nous donner?

VALGRIN. — Non... nous verrons demain.

LE GREFFIER, *étonné.* — Demain?... Et s'il est trop tard?... si l'œuvre de la justice?...

VALGRIN, *l'arrête d'un grand geste vague, puis se laissant aller la tête dans ses mains, absorbé.* — Bah! son heure arrive toujours!

LES DEUX ÉCOLES

A Étretat. — L'heure du bain. De la mer à l'amphithéâtre de la plage, tous les échelons d'acteurs et de spectateurs. Dans l'eau, loin, les premiers rôles de la natation; sur le bord, les timides, qui reçoivent en frissonnant la première caresse des vagues ; sur la planche, ceux et celles qui, d'un geste théâtral, surgissent de leurs peignoirs et posent pour l'instantané ; ensuite, les premiers tirailleurs de curieux ; puis les familles en grand' gardes autour des tentes ; enfin, couronnant les positions, la grosse artillerie des lorgnettes. Du haut en bas, les langues s'agitent sur le « prochain », et ce n'est pas Dieu qui les mène. A cette minute, le point de mire général est la sortie du bain de la belle Irène Myriel, fille du richissime manufacturier, fiancée depuis quelques jours au jeune Adhémar Roscotte, de la puissante dynastie des Roscotte, les milliardaires internationaux. C'est le grand mariage de la saison. On en cause surtout dans une des grand' gardes de famille, dont le groupe d'amis est très nombreux.

M. DE CHAZETTE, *abaissant sa lorgnette.* — Il n'y a pas à dire, elle est très jolie... Et quelle académie !

Mme BOUVILAIN, *pincée.* — Il existe vraiment

des êtres qui ont trop de chance... Beauté, santé, fortune!...

M. MAZEREL. — Le fait est que voilà des petits jeunes gens qui vont entrer en ménage avec un milliard, au moins.

Mme BOUVILAIN. — C'est effrayant! Ce qu'elle doit être poseuse, la demoiselle!

Mlle MARGUERITE SOUVIGNY. — Mais non, pas trop!

Mme SOUVIGNY, *importante*. — Ma fille l'a beaucoup connue... Et si nous avions voulu entretenir des relations!...

MARGUERITE. — Irène a passé près d'un an chez les Dames de l'Immaculée-Conception, où j'ai été élevée. Elle avait alors seize ans, moi quinze, nous étions très bonnes amies.

M. DE CHAZETTE. — Pourquoi n'est-elle pas restée au couvent?

MARGUERITE. — Elle s'ennuyait.

Mme BOUVILAIN. — Pauvre chérie! Et puis, sans doute, elle était dans les cancres?

MARGUERITE. — Au contraire, toujours la première... Extrêmement intelligente... Elle effarouchait même les bonnes sœurs.

Mme BOUVILAIN. — Si elle a encore l'intelligence pour elle! Heureusement qu'elle en aura sans doute les inconvénients... Elle déraillera!... (*A Mme Souvigny.*) C'est probablement pour cela que vous n'avez pas voulu continuer les rapports?...

M. Mazerel. — Vous avez peut-être eu tort. Les Myriel unis aux Roscotte représentent une des plus grandes forces financières du monde... C'est à considérer. A notre époque, il faut être pratique.

Mme Souvigny, *à sa fille.* — Le fait est que les circonstances te faisant retrouver ici avec elle, tu pourrais essayer?... D'autant plus que vous êtes un peu toutes les deux dans la même situation, puisque toi aussi tu vas te marier. Et puis, ton fiancé est ingénieur, il ne serait peut-être pas maladroit, comme dit M. Mazerel, de se ménager des appuis chez de pareils gens.

Marguerite. — Je veux bien, maman; seulement, il faut trouver le moyen d'abordage.

M. de Chazette. — Eh! parbleu, une rencontre soi-disant de hasard. Mlle Myriel est rentrée dans sa cabine... Venez avec moi, nous aurons l'air de nous promener, et, quand elle sortira, nous nous arrangerons pour être sur son passage. Si elle vous reconnaît, je m'efface discrètement et vous laisse ensemble.

Après discussion générale, ce plan de contact est adopté. Quelques minutes après, par une manœuvre habile, les deux jeunes filles se croisent.

Irène, *très étonnée, puis spontanément gentille.* — Vous? Marguerite?

Marguerite, *s'approchant, réservée.* — Mademoiselle Irène!

Irène. — Pourquoi ce mademoiselle céré-

monieux?... Ne sommes-nous pas de vieilles camarades?

MARGUERITE. — Je craignais... avec tant de millions!

IRÈNE, *riant*. — Ah! c'est à cause de?... Alors embrassons-nous!... ça efface!... D'abord, vous savez bien que je suis socialiste.

MARGUERITE, *amusée*. — Ce qui ne va pas vous empêcher d'augmenter prodigieusement votre capital.

IRÈNE. — Dans l'avenir, mieux vaudra avoir à rendre qu'à prendre.

MARGUERITE. — C'est bien de vos formules, toujours de l'esprit; vous n'avez pas changé.

IRÈNE. — Oh! si, beaucoup; vous verrez... A vingt ans, dans notre milieu, on mûrit vite... trop!

MARGUERITE. — Moi, j'ai encore des quantités d'illusions.

IRÈNE. — Oui, je me rappelle... une âme à panaches!... En classe, vous faisiez des vers que la sœur Ursule trouvait trop profanes... Que c'est amusant de se retrouver... de bavarder!... Vous vous promeniez seule?

MARGUERITE, *faisant mine de chercher M. de Chazette, qui s'est défilé*. — Non, avec un ami de ma famille... Ma mère est un peu plus loin.

IRÈNE. — Bah! elle ne sera pas inquiète... nous irons la rejoindre tout à l'heure. Maintenant, restez un peu avec moi, voulez-vous?... Je

vous présenterai à de mes amies qui vous intéresseront... Je vous assure qu'elles, ce ne sont pas les illusions qui les étouffent.

MARGUERITE. — Alors, je ne tiens pas aux amies... je ne tiens qu'à vous.

IRÈNE. — Gentil! (*La regardant.*) Vous êtes devenue extrêmement jolie, savez-vous?

MARGUERITE. — Oh! par exemple!... C'est vous qui êtes...

IRÈNE. — Moi, oui, je sais. (*Ironique.*) La beauté impériale... comme on l'a dit, le physique qui dompte les mâles!... Mais vous, c'est tellement autre chose, plus fin, plus gracieusement jeune, d'un charme qui repose... Ces coquins d'hommes ont dû le constater?

MARGUERITE, *rougissant.* — Un seul.

IRÈNE. — Ah! ah! Flirt sous roches?

MARGUERITE. — Oh! pas flirt, fiançailles.

IRÈNE. — Pas possible! Vous vous mariez aussi?

MARGUERITE. — Dans quinze jours.

IRÈNE. — Comme moi? Mais c'est délicieux. Nous allons avoir une foule d'impressions à nous communiquer.

MARGUERITE. — Les vôtres seront plus intéressantes que les miennes.

IRÈNE. — Parce que?...

MARGUERITE. — Mais parce que... par votre mariage, c'est un monde de féerie qui s'ouvre devant vous... Avoir une aussi formidable for-

tune, dont dépendent des millions d'êtres, c'est gouverner un royaume... Vous allez devenir reine.

IRÈNE, *un brin mélancolique.* — Peut-être. Mais les reines ne sont jamais heureuses dans leur intimité.

MARGUERITE. — Pourquoi ne pourraient-elles pas ?...

IRÈNE. — A cause de ceci : que les rois, inévitablement, les trompent.

MARGUERITE. — Oh ! qu'est-ce que vous pensez déjà ?

IRÈNE. — Je pense à l'avenir, tel qu'il sera... tel qu'il ne peut pas ne pas être.

MARGUERITE. — Mais, M. Adhémar Roscotte, que j'ai aperçu, paraît un charmant garçon ?

IRÈNE. — De physique, oui, charmant; mais l'âme ? Elle ne peut pas être autre que son milieu l'a formée ; et si vous saviez ce que sont moralement ces êtres élevés dans cette puissance absolue de l'or, sachant que rien n'y résiste !... Tout est stérilisé de leurs sentiments, ils ne comprennent même rien de l'individualité d'autres créatures et des devoirs de respect, d'altruisme ou de dévouement qu'on peut avoir vis-à-vis d'elles.

MARGUERITE, *très troublée.* — Enfin, pourtant, il vous aime, votre fiancé ?

IRÈNE. — M'aimer, lui ?... C'est-à-dire que, pour la grandeur de sa maison, il lui fallait se

marier, et alors, parmi les jeunes filles de son clan de haute fortune, il m'a préférée, parce qu'étant belle je représente encore une valeur... On parlera de Mme Adhémar Roscotte... C'est une vanité. Mais, de l'amour?... Non, mettons un peu de goût, de désir, pour la jolie fille, désir qui s'éteindra bien vite après l'échéance.

MARGUERITE, *stupéfaite.* — Et vous consentez à un mariage dans de pareilles conditions?

IRÈNE. — Étant ce que je suis, et du monde où je suis, je ne pourrais pas en trouver un qui fût dans d'autres conditions.

MARGUERITE. — Et vous pensez réellement que votre... bonheur ne peut pas durer?

IRÈNE. — J'en suis certaine... C'est dans les faits contre lesquels il n'y a rien à essayer... Pourquoi me leurrer?

MARGUERITE, *n'en revenant pas.* — Mais alors, vous, vous acceptez, dès maintenant, d'être toute la vie seule, malheureuse?

IRÈNE. — Pas du tout... Je trouverai des consolations.

MARGUERITE, *épouvantée.* — Oh! Irène!

IRÈNE. — Eh bien! que voulez-vous? J'ai la plus ferme intention de faire une héroïne et de rester fidèle à des devoirs conjugaux et sociaux d'ailleurs assez mal définis; mais je suis d'argile comme tout le monde, et d'une argile qui sera exposée à de si hautes températures de tentation qu'elle a bien des chances de se craqueler... Ce

n'est pas cynique ce que je vous raconte là, c'est la simple constatation de ce qui se passe fatalement dans le cercle... vicieux où je vais vivre. La chose même qui vous scandalise et me fait aussi un peu peur y est tenue pour si peu importante qu'on se demande si réellement elle l'est.

MARGUERITE, *répétant sa phrase.* — Et vous allez, avec de pareilles idées, au mariage, à la bénédiction nuptiale?...

IRÈNE, *un peu ironique.* — Oui, à la bénédiction nuptiale, à la marche de Mendelssohn, au solo de violoncelle, au prône de Monseigneur, toutes choses qui vont vous impressionner délicieusement, n'est-ce pas, ma chérie?

MARGUERITE. — Il ne faut pas non plus me faire passer pour la petite oie blanche; mais il est certain que j'attends une très grosse émotion du sacrement que vous plaisantez.

IRÈNE. — Parce que vous croyez vraiment au sacrement, au symbole... Vous pensez qu'il y a autre chose que des mots dans les cérémonies?

MARGUERITE. — Oui, je pense qu'il y a un grand acte... le plus grand de ma vie.

IRÈNE. — Vous me dites cela avec une sévérité!

MARGUERITE. — Oh! non... je ne censure personne... D'ailleurs, peut-être ai-je tort d'être naïve, et peut-être avez-vous raison d'être sceptique... Mais ma naïveté me donne des espérances si radieuses, si douces!... Je ne considère

pas, ainsi que vous, le mariage comme une impasse, comme un chemin conduisant à autre chose, je le considère comme devant être pour moi le commencement et la fin de tout.

IRÈNE, *la regardant, surprise elle aussi.* — Vous devez adorer votre fiancé? Que fait-il dans la vie?

MARGUERITE, *fièrement.* — Il est ingénieur... sorti le premier de l'École des mines après Polytechnique; tous ses chefs lui ont prédit le plus bel avenir. Sans fortune... (*Enthousiaste*) mais il a celle du cœur; c'est l'être le plus loyal, le meilleur, et c'est l'âme la plus haute. Je suis convaincue que j'ai été et que je resterai sa seule affection.

IRÈNE. — Est-ce admirable d'aimer comme ça et d'avoir cette confiance! C'est très bon, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — C'est très bon, parce que moi aussi je me livre tout entière et pour toujours.

IRÈNE, *impressionnée.* — Dire que je ne pourrai jamais éprouver de pareils sentiments... parce que je n'ai pas en moi la température voulue pour qu'ils fleurissent!... (*Rêveuse.*) Ou alors, si un jour elles poussent, ces fleurs, ce sera pour donner du fruit défendu.

MARGUERITE. — Au lieu de songer à cela, si vous essayiez d'être heureuse avec ce que vous allez avoir?

Irène. — Ce que je vais avoir? Je ne peux pas croire à sa solidité, pas plus que vous ne croyez à sa fragilité. Nous sommes ainsi faites, l'une et l'autre; ce sont deux systèmes, deux écoles, résultantes fatales de nos atavismes, de nos natures, de nos milieux sociaux... L'avenir nous dira quelle est la meilleure, s'il y en a une! Vous serez peut-être plus heureuse en commençant, ensuite plus malheureuse, quand vous tomberez de vos illusions, c'est-à-dire de haut; moi, j'aurai moins de bonheur au début, peut-être plus après... si tant est que la chose existe.

Marguerite, *grave.* — Elle existe certainement dans le devoir.

Irène. — C'est qu'elle vous dit sérieusement des choses merveilleuses! Le devoir, en quoi consiste-t-il, lui aussi? Chez nous, c'est de n'avoir qu'une épouse; chez les Musulmans, c'est d'en avoir plusieurs; chez les Esquimaux et ailleurs, c'est de prêter la sienne à des amis. Certains peuples tiennent pour vertu la fécondité, d'autres la stérilité, d'autres la sélection, etc., etc. Alors quoi? Où est-il le devoir absolu?

Marguerite. — Dans ce que dit la conscience.

Irène. — Mais, ma pauvre amie, la conscience est un miroir... Elle ne reflète que les images qu'on lui a toujours montrées! (*Plus légèrement.*) Et puis, vrai, nous avons assez philosophé, arrive que pourra! (*Elles sont près du*

groupe des amies d'Irène.) Je vous présente, n'est-ce pas?

La présentation a lieu, qui interrompt à peine la conversation générale de ces demoiselles, dont le ton, des plus osés, presque cynique, déplaît fort à la nouvelle venue. Quelques snobs, de même dégénérescence, passent près des jeunes filles et les interpellent sans rien des formules protocolaires d'autrefois.

De Carugge, *la vitre dans l'œil.* — Mazette, quel étalage!

Sybil, *comme dans un boniment.* — Approchez, messieurs, faites votre choix.

Blackmeyer. — Trop cher!

Chazal. — La marchandise est un peu piquée des vers.

Jeannine, *ironique.* — Sans doute, monsieur apporte du neuf? (*On rit.*)

Chazal. — Vous n'en voudriez pas.

Odette. — Possible! Mais entre le tout neuf et le vieux à raccommoder!

Comte Vernillat. — Mademoiselle est savetière?

Odette. — Dame! Pour me mettre à votre diapason!

Jeannine, *à de Carugge, toujours sous son carreau.* — Qu'est-ce que vous orgnez?

De Carugge. — Les pêches à quinze sous.

Jeannine. — Si vous n'en voulez pas, n'en écœurez pas les autres.

De Carugge. — Pardon, il y a amateur.

Odette. — Amateur toujours, mais pas preneur?

Sybil, *reprenant le boniment.* — Allons, messieurs, on liquide!... Tous les objets se valent et seront au plus fort et dernier enchérisseur.

Marguerite, *se levant, agacée.* — Je proteste, par exemple!

Blackmeyer, *stupéfait.* — Et moi, je demande à être spécialement présenté à la personne qui vient de protester.

Tous. — Moi aussi!

Irène. — Trop tard, gourmands!

De Carugge, *toujours insolent, à Marguerite.* — Comment, déjà vendue, mademoiselle?

Marguerite, *l'exécutant.* — Non, monsieur : donnée!

LE LEVIER

Les DE JALAMONDE, châtelains du Tremblay, Parisiens les trois quarts de l'année, jouent en été aux grands seigneurs, en s'offrant des séries d'invités, non pour le plaisir d'avoir des hôtes aimables, mais pour l'orgueil de faire crever de jalousie les hobereaux de la contrée. Ces séries ne comprennent que des noms ayant, dans une branche quelconque, notoriété ou célébrité; « un recueil d'illustrations », disent modestement les maîtres de la maison.

Actuellement, au Tremblay, villégiaturent deux académiciens, un ministre, un prélat étranger, un de nos peintres les plus cotés, une princesse, une duchesse, deux jeunes femmes, des archimillionnaires de la banque et de l'industrie, et enfin, le grand chirurgien CHARMANDRIER, membre de l'Institut, celui-là, vraiment, un peu plus ancien ami que les autres de Jalamonde. Après le déjeuner, au cigare, ils causent ensemble.

CHARMANDRIER. — Comment, vous attendez encore du monde?

JALAMONDE. — Du monde, non, une seule personne aujourd'hui, et qui vient pour vous : Mme de Tazel.

Charmandrier, *très troublé.* — Mme de Tazel?

Jalamonde, *le regardant.* — Eh! eh! il paraît que la nouvelle vous fait un certain effet: presque autant qu'à Mme de Tazel elle-même, lorsque, en déjeunant l'autre jour avec elle, chez les Roville, où elle était venue pour les chasses, je lui ai annoncé votre arrivée.

Charmandrier, *toujours ému.* — Et c'est elle qui a demandé?

Jalamonde. — Elle s'est invitée. J'ai compris qu'en lui ménageant une rencontre avec vous, je lui ferais plaisir; il me semble que je vais vous en faire aussi à vous; alors, j'ai droit à être récompensé; je subodore une histoire, racontez-la moi.

Charmandrier, *sans répondre directement.* — Elle n'a pas été très heureuse avec son mari, je crois, Mme de Tazel?

Jalamonde. — Pas très, non. Le comte de Tazel avait pour lui son titre et une belle fortune, mais en dehors de cela, très pauvre sire, intellectuellement surtout, tandis qu'elle a été une des femmes les plus charmantes...

Charmandrier, *songeant.* — Oh! délicieuse!

Jalamonde. — L'avez-vous connue quand elle s'appelait Mlle de Brissol?... Un éblouissement!

Charmandrier, *souriant à son souvenir.* — C'est vrai! un éblouissement!... Il y a vingt-quatre ans!... Et, le croiriez-vous, les hasards de

la vie sont si singuliers que je ne l'ai jamais rencontrée depuis.

JALAMONDE. — Pas possible?

CHARMANDRIER. — Pourtant, elle m'est restée si vivante dans le souvenir!... A-t-elle beaucoup changé?

JALAMONDE, *avec une hésitation.* — Vous jugerez. J'attends mon histoire?

CHARMANDRIER, *se rapprochant.* — Oh! elle est naïve, comme une image d'Épinal. Mlle de Brissol et moi nous étions du même pays, Ferrières, un petit village de l'Anjou, elle, ou plutôt sa famille, habitant le château, la mienne, une modeste demeure, moitié maison bourgeoise, moitié ferme. A vingt-quatre ans, après des études de médecine, médiocrement finies, je revins passer les vacances à Ferrières; des circonstances de voisinage entre les Brissol et mes parents nous firent presque intimes.

JALAMONDE. — Je vois : flirt de campagne!... Idylle!...

CHARMANDRIER. — Beaucoup plus : une vraie passion, du moins de ma part. Je dirai même : la seule passion que j'ai eue dans ma vie. Vous en verrez tout à l'heure les conséquences.

JALAMONDE. — Et de sa part à elle?

CHARMANDRIER. — Au moins un sentiment assez tendre, ému ou davantage, je ne sais pas au juste. Mais, ayant osé demander sa main, elle me fit comprendre, influencée peut-être par sa

famille, que j'étais un trop mince personnage; roturier sans fortune, et petit médecin sans avenir.

JALAMONDE. — Mazette! en voilà un pronostic!

CHARMANDRIER. — Attendez! Elle avait raison, car mon avenir, précisément, date de ce refus. J'en éprouvai un tel bouleversement, mon amour m'avait si violemment conquis, que je voulus, pour celle qui m'avait repoussé tout en m'aimant, acquérir une notoriété si haute, qu'elle me fît son égal.

JALAMONDE. — Dieu! Vous l'avez assez dépassée! Elle, jolie femme quelconque; et vous, un de nos plus grands savants.

CHARMANDRIER. — Pour moi, elle n'était pas une jolie femme quelconque, elle était le rêve, l'idéal, ce qu'on n'atteint qu'en devenant un héros; et je n'ai pas à lui en vouloir, puisque, sans le savoir, c'est elle qui m'a fait ce que je suis. Elle a été mon génie inconscient, mieux que cela, mon levier, sans lequel je serais resté le pauvre petit médecin de campagne. Dans tous les actes de mon existence de travail, à chaque effort, je l'ai eue là, devant moi, dans la pensée.

JALAMONDE. — Même mariée?

CHARMANDRIER. — Même!... Elle était restée la créature que j'avais divinisée. Sans doute, avec le temps, ce qui était le sentiment romanesque s'est émoussé, mais le culte est demeuré et c'est ce qui vous explique, malgré les longues années

passées, mon extraordinaire émotion de tout à l'heure.

JALAMONDE, *comique.* — Diable! Mais me voilà très inquiet de vous mettre en présence!... Elle, veuve; vous, toujours célibataire; on ne sait pas ce qui peut arriver.

CHARMANDRIER. — Que voulez-vous qu'il arrive? Se souvient-elle, seulement? Ce qui a été mon roman, mon histoire, pour elle fut à peine un chapitre, sans doute aussitôt oublié que lu.

JALAMONDE. — Eh! eh! qui peut le dire? Elle était bien troublée l'autre jour (*Avec intention.*) la *belle* Mme de Tazel, quand je lui ai parlé de vous. (*Le regardant.*) Je parie que si elle reprenait sa lecture à votre chapitre, vous ne fermeriez pas le livre?...

CHARMANDRIER. — A mon tour de vous répondre : Qui peut le dire? Le fond de l'âme est si ignoré, même de soi, que je ne peux savoir quelle impression j'éprouverais en me retrouvant en présence de Mme de Tazel, et quels sentiments du passé cette impression ressusciterait.

JALAMONDE. — Il y a un moyen de le savoir tout de suite. La voiture va partir pour aller chercher la comtesse à la gare... montez-y! Dix kilomètres de retour, c'est presque une heure de tête-à-tête. (*Le voyant hésiter.*) Allons, est-ce dit?

CHARMANDRIER, *se décidant.* — C'est dit. Pour une fois, je puis bien m'offrir une petite folie; mais, comme disent les artistes, j'ai le trac.

Jalamonde, *demi-sourire.* — Je vous attendrai à votre arrivée... pour les impressions.

Une heure après, à la gare, Charmandrier, fiévreux, angoissé, voit le train s'arrêter et les voyageurs descendre. Une dame passe devant lui, qu'il ne connaît pas. Assez forte, la taille épaisse, habillée trop jeune pour sa figure bouffie et maquillée, elle semble chercher quelqu'un, puis apercevant Charmandrier, elle se précipite à sa rencontre, rougissant comme une jeune fille.

Mme de Tazel. — Oh! maître! maître! Vous! vous!... que je suis heureuse!... Est-ce que vous ne me reconnaissiez pas?

Charmandrier, *confondu, anéanti.* — Oh! mille pardons, comtesse! Et moi qui avais sollicité l'honneur de venir vous chercher! Je suis d'une distraction!

Mme de Tazel, *minaudant.* — Le propre des grands savants. Mais je ne vous en veux pas. C'est si aimable d'être venu à ma rencontre.

Charmandrier, *regrettant déjà ce qu'il a dit, fait un geste vague. Pendant qu'ils se dirigent vers la voiture, il la regarde encore, essayant de découvrir dans cette boulotte fardée quelque chose de la merveilleuse créature de son rêve, puis à lui-même.* — Plus rien!... Il n'en reste plus rien!

Mme de Tazel, *qui n'a pas compris.* — Voici que vous parlez tout seul. Décidément, vous êtes troublé, mon cher maître. (*Arrivant près de la victoria.*) Nous montons?

CHARMANDRIER, *lui offrant la main.* — Si vous voulez me permettre de vous aider?

Elle permet, s'appuyant plus qu'il ne faudrait sur cette main offerte, puis s'installe largement, de façon à ce que le mouvement de la voiture lui crée, avec son voisin, forcément rapproché, des points de contact. Les chevaux partent.

Mme DE TAZEL, *soupirant.* — Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus?

CHARMANDRIER. — A peu près un quart de siècle.

Mme DE TAZEL. — Mais, moi, j'ai pu vous suivre. La montée de votre chemin a été si lumineuse!

CHARMANDRIER, *insensible à la flatterie.* — J'ai travaillé un peu.

Mme DE TAZEL. — Travaillé un peu! (*Forçant la note.*) Vous êtes donc aussi modeste que grand? (*Après un silence.*) Ah! si vous saviez ce que j'ai amèrement regretté certaines paroles dont j'ai été coupable envers vous!

CHARMANDRIER. — Quelles paroles? Je ne me souviens pas.

Mme DE TAZEL. — Très généreux; mais, moi, je me souviens; à notre dernière rencontre, à Ferrières, quand, dominée par mes parents, j'ai dû vous répéter une leçon que mon cœur n'avait pas apprise. Que de fois je me les suis reprochées!

CHARMANDRIER. — Reprochées sur le moment ou plus tard?

Mme de Tazel, *naïvement.* — Plus tard... quand vous avez été...

Charmandrier. — Ah! oui. Quand j'ai été connu! Mais alors, vous n'aviez rien à regretter, puisqu'un excellent mariage...

Mme de Tazel. — Ah! non, par exemple! Mon mari était un imbécile.

Charmandrier. — Riche, en tous cas.

Mme de Tazel. — Sans doute; mais à côté des sommes folles que vous gagnez...

Charmandrier, *stupéfait de cette bêtise de femme mûre et pratique, si différente de la finesse, de l'esprit, que l'amour lui avait fait trouver à la jeune fille.* — Il est évident que si vous nous avez comparés à ce point de vue!

Mme de Tazel, *qui n'a pas saisi.* — Dites que vous ne m'en voulez pas de cette... chose d'autrefois?

Charmandrier. — Eh! pourquoi vous en voudrais-je, chère madame? La destinée m'a comblé au delà de toutes mes espérances.

Mme de Tazel. — Oui, mais je parle de la question... sentiment. Vous avez souffert?

Charmandrier. — Et vous?

Mme de Tazel, *qui n'a jamais souffert que de vanité.* — Moi? Ah! grand Dieu! Mais j'ai failli tomber malade!

Charmandrier. — Failli, heureusement! Laissons cela, allez. La vie fait bien ce qu'elle fait. Elle nous a privés peut-être d'une joie trop

escomptée pour nous éviter de grosses désillusions.

Mme de Tazel. — Comment, des désillusions?

Charmandrier. — Je veux dire que, dans l'intimité conjugale, le temps et la pratique usent et changent bien des choses. Si vous m'aviez répondu autrement à Ferrières, nous en serions sans doute aujourd'hui à un bonheur bien usé.

Mme de Tazel. — Tandis qu'il nous reste tout neuf... Vous avez raison.

Charmandrier, *abasourdi*. — Tout neuf?

Mme de Tazel. — Eh! oui, puisqu'à vingt-cinq ans de distance, les circonstances nous offrent une revanche.

Charmandrier, *craignant de comprendre*. — Comment, une revanche?

Mme de Tazel, *tendre*. — Même célèbre, vous êtes donc resté timide? Moi, j'ai compris, mon cher grand ami, votre villégiature au Tremblay, l'ambassade de Jalamonde auprès de moi pour m'inviter, sa façon de m'insinuer que nous serions ensemble chez lui... votre venue à ma rencontre très publiquement anormale, tout cela est d'une transparence de cristal. Je vous répète que j'ai compris, et c'est pour cela que, sans autres préliminaires, je viens de vous parler comme je l'ai fait. Je sais qu'avec vous, il faut que ce soit la femme qui ose, sans cela vous n'aboutiriez jamais!

Charmandrier, *très ennuyé*. — Je suis désolé

de rectifier votre interprétation sur certains actes de pur hasard ; mais j'ai appris seulement aujourd'hui, après le déjeuner, que vous dussiez venir chez les de Jalamonde. Je n'ai donc rien combiné.

Mme de Tazel. — Sauf votre présence dans cette voiture?

Charmandrier. — Un hommage de galanterie, tout simplement; et un ex-voto! (*Voyant qu'elle cherche à comprendre.*) Ne cherchez pas, c'est inutile.

Mme de Tazel. — Tant pis si j'ai parlé trop vite! En tout cas, si cela peut nous éviter des mois de diplomatie, je ne regrette pas ma sincérité.

Charmandrier, *glacial.* — Moi aussi, je serai très sincère, madame, et vous dirai ceci : c'est qu'à mon âge et dans ma situation, on continue sa vie dans le sillon qu'on a creusé. Je resterai le travailleur et le célibataire que j'ai toujours été.

Mme de Tazel, *furieuse.* — C'est irrévocable?

Charmandrier. — Oh! irrévocable!

Mme de Tazel, *vivement au cocher.* — Retournez à la gare.

Charmandrier, *descendant, au domestique.* — Reconduisez madame, puisqu'elle le désire; j'attendrai sur la route.

Mme de Tazel, *exaspérée, répondant au respectueux salut de Charmandrier.* — Vous pouvez vous vanter de savoir toujours manquer les occasions.

CHARMANDRIER. — Cela m'a si bien réussi une première fois!...

Deux heures après, Charmandrier, désillusionné, tout son pauvre rêve en miettes, raconte à de Jalamonde les péripéties de la journée.

CHARMANDRIER, *concluant.* — Ah! mon cher, quelle chute! Bête, intéressée et laide! Et c'était ça l'idole! Et toutes les chimères de la vie, toutes les illusions, c'est ça! Ah! si dans la fièvre de leur éclosion on pouvait en avoir la vision vingt-cinq ans après! Que l'ancienne jolie femme, devenue une vieille femme, est donc un enseignement, et qu'on a tort de ne pas étudier les visages flétris de celles qui ont été adorées! Ils résument toutes les philosophies; toutes les passions y ont passé qui s'y sont éteintes, tous les mensonges de leur charme y ont fleuri, résumés en quelques lignes jaunies, en quelques traits plus profonds, empreintes creusées par la vie, comme le burin d'un gramophone creuse les sillons de tous les airs. Il n'y a plus qu'à tourner la manivelle des souvenirs pour les faire répéter.

JALAMONDE. — Seulement, vous avez refusé de la tourner, la manivelle?

CHARMANDRIER, *triste.* — Oui, à cause du contraste. J'en étais resté à la musique qui a une âme!...

L'EXCUSE

Comédie, bal et souper par petites tables chez la princesse d'Andilly, « dans son magnifique hôtel de l'avenue du Bois » (phrase consacrée). Une heure du matin : dans les salons, l'atmosphère surchauffée, aux effluves mélangés de chairs et de fleurs, grise les têtes, y produit ces combustions spontanées de passion, dont on voit la flamme à travers les yeux... Dans un coin de serre, délicieusement disposé pour la confession des désirs, trois personnes causent distraitement, suivant chacune le dessin d'une pensée intime : LAURINE JULIAC, une très jolie femme qui rêve de transformer certain flirt cordial en alliance, son mari, une nature assez froide, et JANE DE SAINT-GILLES, une autre très jolie femme, assez lasse des alliances pour revenir à la simple amitié. Sous un prétexte dont on voit la ficelle, Laurine laisse seuls son mari et Jane.

JULIAC. — Vous ne craignez pas le huis-clos de ce tête-à-tête?

JANE. — Auprès de vous, je ne me sens pas en danger.

JULIAC. — C'est peu flatteur.

JANE. — Ou beaucoup! (*S'apercevant que les*

regards de Juliac caressent ses épaules.) Eh! mais, est-ce que, par hasard, je me tromperais?

JULIAC. — Il y a des heures où nos natures humaines, comme les appareils électriques, irradient davantage ou sont de réceptivité plus sensible. Est-ce moi, ce soir, qui ai cette réceptivité, ou vous qui possédez plus complètement encore que d'habitude votre irradiation de charme, je me sens dominé par cette force que les saints appellent la tentation...

JANE. — Et les laïques, le désir? (*Souriant.*) Laissez-le donc tranquille... Vous n'êtes pas l'homme de ça!

JULIAC. — Comment, je ne suis pas l'homme?

JANE. — Non; outre un tempérament assez calme, vous avez le cœur trop droit et l'intelligence trop haute pour vous plaire dans tout ce qu'une liaison d'amour entraîne de petites choses peu appétissantes.

JULIAC. — Permettez, j'éprouve!...

JANE. — Naturellement!... Je sais bien que j'ai cette attirance très spéciale dont vous parliez, et qui fait qu'un épiderme de femme agit comme un aimant sur des nerfs d'homme. Mais c'est justement pour cela qu'*on* m'a choisie, qu'*on* me met tous les jours sur votre route, qu'*on* nous a laissés seuls, dans des circonstances où la peau du décolletage radio-excite avec son maximum d'intensité!... Naturellement, vous éprouvez... C'est ce qu'*on* voulait.

Juliac, *surpris.* — *On* désigne quelle personne, d'après vous?

Jane. — Parlons en camarades. Je fais mieux que de vous aimer, je vous estime, je vous admire presque : vous êtes un caractère si différent des autres!... Et mon désir à moi est de devenir votre amie... Comprenez-vous que je suis très sincère?

Juliac, *impressionné.* — Oui. Et je vous écoute.

Jane. — Alors, je vais trahir un secret féminin... qui au fond est très peu de chose à côté du mal que cette trahison peut éviter. Le *on* désigne votre femme! (*Mouvement de Juliac.*) Et je le démontre... Laurine est de cette catégorie de créatures honnêtes qui grillent de faillir, mais qui, craignant, pour la suite, ce que la vieille littérature appelait le miroir de la conscience, veulent mettre entre leurs fautes et ce miroir l'écran d'une excuse! L'excuse, en pareil cas, c'est la faute du mari. Avec les maris ordinaires, la chose va toute seule; les neuf dixièmes d'entre eux, par leur conduite, fournissent le prétexte avant qu'on le leur demande. Mais vous n'êtes pas, vous, un mari ordinaire...

Juliac. — Très aimable.

Jane. — Rien d'aimable, je vous ai déjà dit mon sentiment. Vous avez en plus de la supériorité intellectuelle, cette supériorité morale de n'avoir jamais trompé votre femme. Eh bien! voilà à quoi elle veut vous amener.

Juliac. — C'est une supposition résultant de certaines remarques?

Jane. — C'est une certitude résultant de ces remarques et d'une confidence. Laurine a pour M. d'Argyle un sentiment qui est bien près de devenir passionné !... Vous ne le saviez pas?

Juliac. — Je le soupçonnais un peu... Mais quant à croire Laurine capable d'aller jusqu'à l'adultère !...

Jane. — Elle y glisse petit à petit, comme nous toutes, comme les glaciers descendent, en se fondant, vers les plaines tièdes. Pour le moment, en effet, elle trouve un peu énorme de vous tromper, et c'est pour cela qu'avec une immoralité qui serait révoltante, si elle n'était pas une commande de l'instinct, elle vous prépare toutes les occasions de faillir le premier. Vous ne me croyez pas?

Juliac, *indécis*. — J'ai de la peine.

Jane. — Pourtant, réfléchissez aux essais : Mme Roselyne, qu'on a invitée un mois chez vous à la campagne; la petite Yvonne Lucy, des Variétés, qu'on a fait venir quotidiennement pendant trois semaines, sous prétexte de comédie à répéter; Mme de Varèges, qu'on a fait donner comme la garde, parce qu'elle ne craint pas pour sa peau; enfin moi, qu'on réservait comme suprême argument. Et si j'avais profité d'une surprise d'épiderme que vous auriez regrettée

après-demain, le tour était joué. Eh bien! il ne faut pas qu'il soit joué... Êtes-vous certain maintenant que je sois votre amie?...

JULIAC, *après une minute d'indécision.* — Oui, j'en suis sûr... et je vous remercie... J'hésitais parce que...

JANE, *finissant sa pensée.* — Parce qu'il est si rare, n'est-ce pas, qu'une femme comme moi refuse une conquête?... Que voulez-vous, pour une fois, je veux me payer ce luxe.

JULIAC, *lui embrassant la main.* — Vous êtes la plus spirituelle et la meilleure...

JANE. — La meilleure, je ne sais pas, car, dans ma vertu, il y a peut-être la rosserie d'empêcher une autre femme d'aimer! Ne cherchons pas... Au fond des plus pures actions, il y a un résidu qu'il vaut mieux ne pas analyser. Maintenant, convenons de notre plan...

JULIAC. — C'est vrai qu'il faut que nous ayons l'air... de ce que nous ne ferons pas!...

JANE. — Absolument. Donc, rencontres partout : Bois, visites, théâtres, dîners, etc. Avec la rapidité actuelle de la transmission des potins, c'est l'affaire de huit jours pour que notre pseudo-liaison soit connue de tout Paris.

JULIAC. — Dommage, peut-être, de n'en avoir pas le bénéfice?

JANE. — Si nous trouvons que c'est vraiment dommage, nous verrons après.

Chez les Juliac. Neuf heures du soir. Laurine, dans le petit salon, écrit. Juliac, en habit, traverse la pièce sur la pointe des pieds, simulant une sortie clandestine.

LAURINE, *gaie*. — Vous sortez?

JULIAC, *jouant la surprise*. — Ah! vous étiez là?... Oui... je sors... (*Balbutiant une explication*.) C'est Chazal, du Cercle, qui m'a offert d'aller avec lui à la répétition générale du Vaudeville.

LAURINE, *cachetant sa lettre et se levant*. — Vous n'allez pas avec Chazal... Vous allez avec Mme de Saint-Gilles!... Ne faites pas l'étonné, vous ne savez pas mentir... D'ailleurs, c'est inutile; dans la journée, me croyant sortie, vous avez téléphoné à Jane.

JULIAC, *se faisant piteux*. — En admettant, il ne faudrait pas conclure de ce fait...

LAURINE. — Oh! évitez-vous la peine d'un plaidoyer. Vos actes, depuis quinze jours, sont d'une si naïve imprudence, qu'il ne m'est pas possible de conserver le moindre doute. D'ailleurs, j'ai des preuves : des phrases non équivoques entendues, des sorties en voiture, stores baissés, des rencontres dans un hôtel voisin de l'Opéra, renommé pour ses « five o'clock flirt »! Vous vous êtes conduit en vrai collégien, car un homme de votre âge ne devrait plus commettre de ces gaffes!... On voit que vous n'avez pas l'habitude!

JULIAC. — C'est vrai!

LAURINE. — Vous avouez?

JULIAC, *confus*. — Il y a, dans nos existences d'hommes, des circonstances!... On n'est pas toujours maître d'un mouvement de nature! Vous savez bien, j'étais attaché à mes devoirs... Seulement, que voulez-vous? Mme de Saint-Gilles était votre amie intime, elle venait tous les jours... Forcément, de cette intimité constante, s'est dégagée une tentation.

LAURINE. — Mais, ne vous excusez pas...

JULIAC. — Si, si... Ah! je sens l'odieux de ma faute... Vous me dites ironiquement de ne pas m'excuser.

LAURINE. — Pas ironiquement, je vous assure.

JULIAC. — Il serait possible que votre indulgence allât jusqu'à me pardonner?

LAURINE. — Pourquoi pas? Nous sommes au vingtième siècle!... On ne doit plus être l'esclave des formules et des préjugés. En réfléchissant, en jugeant le monde d'aujourd'hui, j'ai acquis des idées très larges.

JULIAC. — Ah!

LAURINE. — Il y a certainement, comme vous le dites, des forces de nature dont on n'est pas le maître et qui brisent toutes les règles convenues... La force d'aimer est de celles-là... On ne la commande pas... on la subit; et le droit de l'exercer, malgré tous les serments religieux et légaux me paraît imprescriptible...

JULIAC. — Moi, qui avais peur de trouver un

juge... et je me découvre le plus éloquent des avocats! Mais comme j'ai dû vous faire souffrir, pour que vous en arriviez à cette sérénité philosophique! Ah! je suis un misérable!...

LAURINE. — Ne vous torturez pas, mon cher ami; je vous ai affirmé que je saurais oublier.

JULIAC. — C'est que vous ne m'aimez plus?

LAURINE. — Au contraire; je vous aime mieux... de plus haut!

JULIAC, *lui baisant la main.* — Vous êtes une sainte!... (*S'apercevant qu'elle fait signe à une femme de chambre de prendre la lettre écrite.*) ou une canaille!

D'un geste rapide, il intercepte la lettre, puis congédie la domestique.

LAURINE, *frémissante.* — Vous êtes fou!... Je vous défends!...

JULIAC. — N'ayez pas peur, je ne l'ouvrirai pas... Je sais ce qu'il y a dedans : la fixation, pour demain, de votre premier rendez-vous avec M. d'Argyle.

LAURINE, *lui tenant tête.* — Et quand cela serait?... Je pense que j'en ai bien le droit?

JULIAC. — Après ce que j'ai fait, n'est-ce pas?... La peine du talion?

LAURINE. — Je vous en avais toujours prévenu.

JULIAC. — Et vous êtes ravie de pouvoir enfin l'exercer?... Vous avez assez espéré, préparé ce résultat? (*Lui saisissant les poignets.*) La nuit du

bal chez la princesse d'Andilly, Jane, que vous aviez laissée exprès en tête-à-tête avec moi, m'a raconté votre manège, tous les appâts tendus : Mme Roselyne, Yvonne Lucy, Mme de Varèges, elle-même, toutes les chairs fraîches mises par vous à la portée de mon appétit... Je ne voulais pas croire... C'est alors qu'on m'a offert de simuler une liaison pour me convaincre. « Avant trois semaines, m'avait dit Jane, votre femme aura cédé à d'Argyle. » En effet, il y a dix jours que je joue la comédie de l'adultère, et vous lui écrivez... C'était donc bien cela?...

LAURINE, *bouleversée et irritée.* — Très ingénieux comme défense, mais moi non plus, je ne crois pas.

JULIAC. — Même si je vous avais trompée... vous, en étant la cause, où serait votre droit? Est-ce qu'une faute légitime l'autre?

LAURINE. — Elle l'excuse!

JULIAC. — Allons donc!... Voilà le mot!... Eh bien! elle n'excusera pas, car je ne suis pas l'amant de votre amie!

LAURINE. — Qui me le prouve?

JULIAC. — Rien, c'est vrai!... Absolument rien... que la parole d'un homme dont la profonde tendresse ne t'a jamais menti!... Laurine?... (*Elle le regarde, atteinte par la vérité de cet appel d'affection.*) Cela doit se reconnaître pourtant, ceux qui, dans leur vie, ne peuvent aimer qu'une femme!

LAURINE, *cédant, conquise, vient se jeter sur l'épaule de son mari.* — Pardon!... (*Puis, très bas.*) Il était temps de me sauver!

JULIAC, *embrasse lentement, douloureusement le front aux cheveux fous qui est à la portée de ses lèvres, puis, regardant cette tête de femme, où germent, comme dans toutes, les plus mystérieuses contradictions, il dit très bas.* — Sauvée aujourd'hui!... Mais demain?... Il faut *regagner* sa femme tous les jours.

LA REVANCHE

Evian-les-Bains. Au Splendide-Hôtel, type de Palace sauvé du cosmopolitisme banal par la sélection de ses hôtes ; presque tous se connaissant au moins de vue, ou se reconnaissant pour « s'être rencontrés quelque part », en tout cas se sachant de même espèce : arthritiques très précieux, ensablés de luxe, surmenés de l'intelligence, de la fortune, du monde, vedettes de la politique, etc. Le soir, sur la terrasse fleurie, dominant le lac qui semble une nappe d'étain patiné d'or, on se rencontre, on cause, on potine, on flirte ! L'élégance des femmes devient un concours quotidien, et les smokings, qui lorgnent, en profitent pour raconter les histoires et légendes des plus connues d'entre elles. Les autres, celles qu'on ignore, prêtent à la psychologie ; on reconstitue le roman de leur vie en raison de leur veuvage apparent ou suivant la qualité du monsieur qui les accompagne.

La Belote, — homme assez vulgaire d'origine et de façons, mais un juge très parisien par les goûts et la spécialité, — juge conciliateur pour instances de divorce. La Belote, esprit gaulois mais malheureusement accablé d'une femme énorme et de cinq enfants qu'il traîne à sa suite, cherche, à l'heure du cigare, une minute de liberté et d'aventure. Tout à coup il reconnaît Mme de Berzé, une de ses divorcées de l'hiver,

qui, avec un sourire niché dans les plus exquises lèvres, le regarde depuis un instant. Il la salue la bouche en cœur, exagérant une galanterie qu'il croit du meilleur ton.

Mme de Berzé, *un peu malicieuse.* — Vous me reconnaissez, monsieur le juge conciliateur?

La Belote. — Comment donc, une de mes plus jolies opérées!

Mme de Berzé. — Eh! On a le mot pour rire au Palais? Vous dites ça d'un petit air dégagé. Il m'avait bien semblé en effet, lors de... notre entrevue dans votre cabinet, que vous n'étiez pas un magistrat d'avant-hier. Est-ce vrai, monsieur le juge?

La Belote, *satisfait.* — Oui, je suis plutôt d'après-demain. Mais, je vous en prie, pas de formule protocolaire, pas de « Monsieur le juge »... Ici, devant vous, je ne suis qu'un homme... heureusement!... D'ailleurs, au tribunal aussi, je ne suis souvent qu'un homme.

Mme de Berzé. — Ça veut dire que la toge ne vous défend pas des petites faiblesses de notre nature?

La Belote, *soupirant avec intention.* — Oh! non, elle ne m'en défend pas! (*Après un léger silence.*) J'ai même à votre sujet, chère madame, un léger remords qu'il faut que je vous confesse... Je le peux, aujourd'hui que votre porcelaine conjugale est définitivement cassée...

Mme DE BERZÉ. — Vous continuez à avoir des mots!

LA BELOTE. — ...Qui font image, n'est-ce pas? Porcelaine! On voit!... la fragilité!... la fêlure!... la casse!... Donc, je peux vous avouer mon petit remords. Eh bien, lors de votre tentative de conciliation, je n'ai peut-être pas fait tout ce que j'aurais dû pour votre rapprochement avec Georges. Je dis Georges car votre mari était un si ancien ami...

Mme DE BERZÉ, *sérieuse.* — Je sais. Mais pourquoi n'avez-vous pas fait?...

LA BELOTE. — Beaucoup de raisons. D'abord, quand je vois une très jolie femme emprisonnée dans le mariage, elle me donne toujours l'impression d'une non-valeur, — à mon point de vue masculin, bien entendu!... et alors, je suis tenté de la remettre dans la circulation.

Mme DE BERZÉ. — Charmant!... Ces idées-là, c'est quand, chez vous, l'homme enfonce le juge?

LA BELOTE. — Précisément!... Mais j'ai eu un autre motif plus... plus noble. Je tenais à faire plaisir à Georges! (*Elle le regarde suffoquée.*) Vous savez ce que c'est que la camaraderie? On se rencontre au cercle, on fait le bridge ensemble... Votre mari me disait toujours : « Tu devrais bien me débarrasser de ma femme... Ce n'est pas elle qui m'ennuie, c'est le conjugalat. » Alors, vous comprenez... je me suis laissé glisser!... D'ailleurs, je me disais, *in petto* : « Le mal n'est pas

grand, il n'y a pas d'enfants, et une femme délicieuse est toujours contente de pouvoir se donner une seconde fois! »

Mme de Berzé, *furieuse, mais se contenant.* — Vous avez une façon d'apprécier les intentions que vous ne connaissez pas!... Et alors? après? Je serais vraiment curieuse de savoir...

La Belote, *content de lui.* — Alors, j'ai un peu truqué... Oui, j'ai corsé les motifs... nuancé les griefs! (*Riant.*) L'histoire du flagrant délit a été très drôlement maquillée.

Mme de Berzé. — Comment? Georges ne m'avait pas trompée?

La Belote. — Oh! je ne dis pas, peut-être deux ou trois petites peccadilles volantes!... Mais la liaison dangereuse que j'ai dramatisée, non, elle n'a pas existé, pas plus que votre flirt — que j'ai exploité — avec M. de Gimel.

Mme de Berzé, *se dominant pour chercher une vengeance.* — Vous agissez comme ça avec tous les ménages?...

La Belote, *inconscient.* — Ceux qui m'intéressent seulement. Je n'attache pas au mariage une importance énorme; de notre temps, c'est si peu de chose!

Mme de Berzé, *triste.* — Un mariage, oui, mais un ménage! (*S'éclairant.*) C'est égal, comme conciliateur, vous êtes plutôt original! Vous séparez comme d'autres bénissent!

La Belote. — Oh! vous n'allez pas m'en vou-

loir? Dans le fond, je suis sûr que vous avez été ravie. D'ailleurs, la lune de miel de la liberté vous va!... Jamais je ne vous ai vue plus ravissante, plus, comment dirai-je?... plus dans la plénitude d'un charme de femme troublant et tentateur!

Mme DE BERZÉ. — Mazette! quelle phrase provocante! Mais, en avez-vous bien le droit?

LA BELOTE. — Que voulez-vous dire?

Mme DE BERZÉ. — Oui, à la salle de restaurant, de loin, il m'a semblé vous apercevoir dînant avec une dame très forte et cinq ou six mioches assis par rang de taille... Des parents à vous, sans doute?

LA BELOTE, *lugubre*. — Hélas, mieux que cela : ma famille, qui me suit partout, ne me lâche pas d'une semelle, en aucune circonstance, jamais!

Mme DE BERZÉ, *jouant la surprise*. — Comment, c'est à vous tout cela?

LA BELOTE. — Tout cela, comme vous dites, les marmots et la grosse dame! Oh! la grosse dame!... ma femme!... C'est elle qui est collante, rasante et jalouse... à m'arracher les yeux! Elle me rend ridicule. Au Palais, on a fait un à-peu-près affreux sur elle si énorme et sur moi si mince : on nous appelle la Pelote et l'Épingle!

Mme DE BERZÉ, *éclatant de rire*. — Ce mot-là aussi fait image!... Décidément, on ne s'ennuie pas dans la magistrature! Mais, dites-moi, puisque Mme La Belote est aussi rasante, ce serait bien le

cas de lui appliquer vos théories sur le divorce.

La Belote. — Hélas ! impossible ! (*Vulgaire.*) C'est elle qui a le sac... Moi, personnellement, je n'ai pas de fortune.

Mme de Berzé. — Je comprends. Ça vous donne l'esprit de famille !...

En marchant, elle veut l'entraîner du côté des salons.

La Belote. — Oh ! non, pas par là. Si Honorine me voyait faire la cour à une femme aussi capiteuse — c'est une expression de son cru...

Mme de Berzé, *jouant la surprise.* — Vous me faites donc la cour ?

La Belote. — Mais je vous crois ! Et je compte l'aggraver.

Mme de Berzé. — Avec mon consentement ?

La Belote. — Pourquoi pas ? Vous êtes libre de votre personne et de vos actes ; moi, du premier jour où je vous ai vue, j'ai conçu un sentiment... dont le trouble de cette rencontre me fait voir toute la force ; comme homme, je suis acceptable, surtout je connais la vie et les passions ; alors, pourquoi ne pas vous offrir, si cela vous plaît, quelques moments agréables ?

Mme de Berzé. — Vous avez une façon délicate de poser la question de confiance !

La Belote, *inconsciemment goujat.* — C'est vrai, je ne fais pas de guirlandes. Mais, entre gens qui savent le fond des choses, à quoi bon ? Le mot n'est jamais que le vêtement du désir.

Mme de Berzé. — Il peut être plus ou moins boutonné. (*Ayant conçu un plan.*) Enfin, passons, puisque l'intention est bonne.

La Belote. — Oh! excellente, je vous assure. Et si vous me permettiez?...

Mme de Berzé. — Eh bien, si je vous permettais de me rencontrer, de causer, d'être... un ami un peu assidu, comment feriez-vous avec Honorine?

La Belote, *enthousiasmé.* — Oh! je m'arrangerais... D'abord, ici, il y a les promenades, les excursions. Honorine ne peut pas trotter; à Paris, les prétextes de ma fonction, on expédie un divorce un peu plus vite.

Mme de Berzé. — Comme le mien? Laissons Paris, ne voyons pas si loin. Mais maintenant, si je vous autorisais, vous pourriez... flirter? C'est bien le mot, n'est-ce pas, dont il faut habiller votre désir, pour le moment?

La Belote. — Pour le moment, oui... Vous avez l'esprit d'un excitant!...

Mme de Berzé, *ajoutant le regard.* — Et malgré Honorine, vous marcheriez? — Je me sers un peu de votre langage...

La Belote, *après un coup d'œil inquiet du côté du salon.* — Je marcherais! (*Prenant une résolution.*) Après tout, Paris vaut bien une messe!

Mme de Berzé. — Je ne me savais pas aussi... capitale dans votre sentiment.

La Belote, *très allumé.* — Encore plus que vous ne croyez!

Mme de Berzé, *s'avançant, coquette.* — Eh bien! mon cher conciliateur... je vous autorise!...

Quelques jours après, les choses savamment conduites par Mme de Berzé ont suivi leur cours habituel. Le juge, qui ne s'est jamais vu à pareille fête, est très emballé, seulement il est dans des transes mortelles au sujet de sa femme, qui a commencé à ouvrir l'œil.

Un soir, vers dix heures, dans le grand hall des divines sources, tout à fait désert à cette heure.

La Belote, *arrivant en retard, essoufflé.* — Il m'a fallu des prodiges pour m'échapper. J'ai eu une explication orageuse avec Honorine à cause de vous. Mais qu'est-ce que ça fait, je vous retrouve, je vous vois, c'est l'essentiel.

Mme de Berzé, *grave.* — Il ne faut plus nous voir, mon ami. Ce que vous m'apprenez me dicte le devoir que je n'ai pas eu le courage d'écouter plus tôt... nous devons nous séparer, je partirai demain.

La Belote, *désespéré.* — Partir? Quand vous avez mis en moi l'unique grande passion que j'aie éprouvée, quand vous l'avez laissé grandir, quand j'allais toucher presque à l'espérance de la voir partagée? Ah! non, je ne peux pas! Je ne veux pas!

Mme de Berzé. — Permettez! Je ne tiens pas à ce que Mme La Belote en arrive à des voies de fait.

La Belote. — Ne craignez rien, ce serait moi qui les subirais.

Mme de Berzé, *hypocrite.* — Mais j'en serais navrée! Je ne veux, pour rien au monde, être la cause de difficultés entre vous. Vous avez le bonheur du foyer...

La Belote. — Ah! ne blaguez pas, je vous en prie. J'ai un foyer comme l'enfer en a un.

Mme de Berzé. — Bah! on s'habitue à tout. Et vous oublierez très vite notre aventure, ce flirt que j'ai eu le tort, en effet, de partager un peu, et dans lequel vous avez mis, non pas une passion, mais une amourette.

La Belote, *sincère.* — Ah! vous ne pouvez pas voir en moi, je vous jure...

Mme de Berzé. — Ne jurez pas, mon ami, disons-nous adieu, et laissez-moi partir. (*Lui tendant la main pour un baiser.*) Jetez l'eau bénite sur ce qui va être un souvenir.

La Belote, *la tête perdue.* — Non!... Jamais!... Si vous partez, je vous suis.

Mme de Berzé, *après un silence calculé, le fixant d'un regard qui signifie une foule de choses.* — Par exemple, si vous faisiez cela... oui, je croirais à votre amour.

La Belote. — Vous me défiez?

Mme de Berzé. — Ce n'est pas par défi que je vous veux!

La Belote, *exultant.* — Que vous me voulez?... Elle a dit!... Vous avez dit?

Mme de Berzé, *s'éloignant.* — Je dis simplement ceci : c'est que demain, dans l'après-

midi, je serai à Territet, Grand-Hôtel, et que j'y resterai vingt-quatre heures.

La Belote, *à lui-même.* — L'après-midi... j'aurai le bateau du soir pour rentrer... (*Haut.*) J'y serai!

Mme de Berzé. — Vous me sacrifieriez?

La Belote, *tranquillisé par l'idée du bateau.* — Tout.

Mme de Berzé, *avec un jeu de scène admirable, lui serre silencieusement les mains, puis, très bas, presque en se sauvant.* — J'ai peur de vous aimer!

Lui reste figé de joie et d'espoir, décidé à toutes les imprudences qui peuvent s'expliquer par les apparences et les hasards d'une simple fugue d'excursion. Le lendemain, en effet, il arrive à Territet, mais Mme de Berzé, par suite d'une erreur de trains, malicieusement combinée, ne le rejoint que quelques instants avant l'heure de bateau. Naturellement, elle le lui fait manquer. Une fois certaine que par aucun moyen il ne peut éviter de passer la nuit, elle se dit subitement souffrante : le voyage, l'émotion, le trouble d'un pareil rendez-vous déterminent, soi-disant, une crise de cœur et de nerfs : palpitations, névralgies, migraines. Il faut appeler le docteur qui ordonne le repos. Elle se retire dans sa chambre, tandis que La Belote, anéanti, passe la soirée dans le salon de l'hôtel, à feuilleter des magazines anglais. A l'aurore, il saute dans le premier train et, par le Bouveret, regagne Evian.

Quinze jours après, à Paris, Mme de Berzé reçoit cette désolée lettre :

« Chère amie trop aimée,

« La nuit, que vous ne m'avez même pas payée

d'un baiser, m'a coûté mon présent et mon avenir. A ma rentrée, j'ai essuyé, d'Honorine furieuse, les voies de fait que vous appréhendiez : deux gifles, suivies d'une scène comme les Harpies elles-mêmes n'auraient pu en inventer. Le soir, ma femme partait, suivie de nos cinq enfants, et, aujourd'hui, elle m'intente une action en divorce, basée sur mon inconduite!... Quand puis-je espérer au moins la compensation réelle de cette inconduite?

« La Belote. »

Réponse :

« Jamais! vous aviez cassé ma « porcelaine conjugale », j'ai cassé la vôtre. Nous sommes quittes! »

L'ARBRE DE LA SCIENCE

M. et Mme MORICEAU ont marié, la veille, leur fille unique, GEORGETTE, — ce qui a été, pour ces braves et paisibles bourgeois, un événement capital. Moriceau est le type de ces hommes à principes capitonnés, nés aux environs de 1840, et qui sont toujours restés un peu « Louis-Philippe ». Il était, ainsi que sa très fidèle épouse, « Madame Léonie », en pleine maturité d'âge lorsque leur arriva cette petite Georgette, délicieuse surprise vivante, sur laquelle ils ne comptaient plus. Aussi, que de soins, d'éducation, que de précautions pour que rien n'atteigne ni le corps ni l'âme de l'enfant chérie! M. et Mme Moriceau étaient affolés quand, par hasard, dans la conversation, quelqu'un disait un de ces mots pouvant faire comprendre que tout sur la terre ne se passait pas comme en un Paradis idéal. A vingt ans, Georgette n'avait encore vu, en fait de théâtre, que *Faust* et *Mignon*, « parce qu'avec le chant, disait M. Moriceau, on ne comprend pas les paroles! » Aussi, le mariage de cet ange, si précieusement couvé, avait été une révolution. La veille, au soir, donc, il avait fallu la laisser partir avec « ce Monsieur », — PAUL JACQUELIN, — un charmant garçon, sans doute, lauréat de l'École des Chartes, beaucoup

d'avenir, mais enfin un homme! — Georgette était partie avec un homme!

Ce matin-là, les domestiques avaient remis un peu d'ordre dans l'appartement, bouleversé par les invités du lunch.

Après un déjeuner morne, Moriceau et Léonie passent au salon pour attendre « leurs enfants », qui doivent venir les voir avant de partir pour le voyage de noces.

Moriceau, *ramassant sous un fauteuil un pétale de rose.* — Encore de ces sacrées fleurs!

Léonie, *triste.* — Ne sois pas de mauvaise humeur, on a pu oublier en faisant le ménage...

Moriceau. — Ça m'agace de respirer cet air encore imprégné du parfum des lilas blancs, des roses blanches, des lis blancs!... Sacristi! à l'heure qu'il est, nous ne sommes plus au blanc.

Léonie. — Qui sait?

Moriceau. — Quoi? Tu t'imagines que cet individu a laissé tranquille notre pauvre Georgette, alors qu'il pouvait, à son aise, disposer de sa victime?...

Léonie. — Allons! allons! tu dis des mots...

Moriceau. — Ah! c'est que cela m'enrage à un point!... Quand je pense que pendant vingt ans nous nous sommes ingéniés à ce que rien des réalités charnelles ne lui parvienne à l'esprit, à ce que pas un atome de la poussière du siècle ne filtre jusqu'à elle...

Léonie. — Nous avons peut-être eu tort. (*Geste de Moriceau.*) Oui, tort. Puisqu'elle devait

les connaître un jour, les réalités de la vie, il aurait peut-être mieux valu l'y préparer.

MORICEAU. — Tu dis ça, toi? Tu aurais toi-même consenti à polluer la pureté de...?

LÉONIE. — Il ne s'agissait pas de polluer, mais de prévenir... d'instruire utilement, sainement; et alors, la transition aurait été moins brusque.

MORICEAU. — Le fait est que quand je songe à ça!... Passer de l'innocence à cette horreur!

LÉONIE. — Voyons, mon ami, tu vas trop loin. Après tout, nous l'avons connue, cette horreur... (*Plus bas.*) Nous la connaissons encore.

MORICEAU. — Eh! nous, ce n'est pas la même chose!

LÉONIE. — Pas la même chose? Prends garde, c'est le mot de tous les parents n'admettant pas que les enfants soient de chair comme eux, et, comme eux, aient des désirs, des aspirations, des passions.

MORICEAU. — Possible! (*Cherchant quoi dire.*) Mais nous, nous étions jeunes.

LÉONIE. — Eh bien! eux aussi.

MORICEAU. — Et puis, nous nous aimions... et puis, surtout, j'avais un caractère capable de m'inspirer les procédés les plus délicats...

LÉONIE, *l'interrompant.* — Oh! n'empêche que tu n'y as pas été par quatre chemins... Je nous vois encore arriver à l'hôtel de la Cloche, à Dijon!... A onze heures, on soupait, et à minuit vingt, j'étais déjà ta femme!

MORICEAU, *ravi.* — Ah! ah! je reconnais que je n'avais pas une nature à faire de la psychologie! J'étais un vrai jeune... la trempe des hommes de la Restauration, des hommes d'impulsion et d'amour franc, net, vigoureux!... Rien d'alambiqué... Et si j'ai fait de toi ma femme avec cette... rapidité que tu rappelles, cela prouve en ma faveur, car tu étais bien la plus naïve petite personne!...

LÉONIE. — Ne t'imagines donc pas de pareilles bêtises!... Notre Georgette, oui, est d'une ignorance totale, parce que nous l'avons isolée de tout; mais il est extrêmement rare qu'une jeune fille — qui n'est pas bête — ne sache pas un peu de quoi il retourne.

MORICEAU, *très étonné.* — Alors, tu savais?

LÉONIE. — Oh! je ne te dis pas que je connaissais l'arbre de la science depuis la souche jusqu'au faîte... mais enfin, j'avais des notions sur... les branches principales.

MORICEAU. — Tu ne m'avais jamais dit?...

LÉONIE. — Naturellement! Cela fait tant plaisir aux hommes de croire qu'ils nous ont tout appris!

MORICEAU, *embêté.* — Possible! Mais pour vous apprendre ce que vous ne savez pas, y a-t-il encore la manière! Et cette manière, les hommes de ma génération et de mon éducation l'avaient au suprême degré. (*Se redressant.*) Nous étions des gentlemen! Mais les jeunes gens d'aujour-

d'hui, avec leurs idées de jouisseurs, leur préoccupation d'être modernes... Ah! ça doit être du joli!

Léonie. — Les choses de l'intimité sont toujours les mêmes... très faciles quand on s'aime...

Moriceau, *malgré lui, furieux.* — Eh bien! c'est ça que je ne peux pas admettre!

Léonie. — Qu'est-ce que tu dis? (*Il la regarde, interdit.*) Tiens! vois-tu, voilà ce qu'il y a au fond de notre prétendue pudeur scandalisée... Nous sommes jaloux!... jaloux que notre Georgette aime quelqu'un d'amour, quand elle ne nous aime que d'affection, jaloux que ce quelqu'un nous l'ait prise, jaloux qu'elle ait éprouvé, avec lui, des sensations inoubliables, supérieures à notre tendresse, jaloux d'avoir modelé pendant vingt ans une œuvre à qui le souffle d'un autre a donné l'étincelle de la vie.

Moriceau, *baissant la tête.* — Tu as peut-être raison. (*Un grand silence. Il arpente le salon, faisant des gestes; puis il allume une cigarette, et la rejetant.*) Enfin, sacrebleu! c'est bien notre droit cependant de savoir comment ça s'est passé!

Léonie. — Puisque les enfants vont venir, lorsque nous aurons causé, je prendrai Georgette à part : entre une mère et sa fille, on peut se confier bien des choses. Et toi, rien ne t'empêche de parler à Paul.

MORICEAU. — Oui, oui, n'aie pas peur, je lui parlerai, à ce gaillard-là, et de la bonne manière. Ça ne traînera pas.

Ils s'arrêtent à cette résolution, satisfaits et plus calmes.

Dans le coupé qui les emporte, stores baissés, vers le domicile paternel, Paul et Georgette s'étreignent, se grisant de becquetées et de caresses, comme des pigeons au printemps.

GEORGETTE. — Si maman savait que voilà deux mois que nous nous embrassons comme ça!

PAUL. — Et si ton père, l'homme de 1840, soupçonnait que j'ai trouvé une merveilleuse petite femme, toute désireuse des caresses que son amour lui avait fait presque deviner!

GEORGETTE. — Oui, pauvres parents! Eux qui s'imaginent que je croyais à la légende du chou! Oh! ce qu'ils m'ont amusée souvent, avec leurs précautions d'hygiène morale! Ils s'imaginent donc que notre pensée, notre cœur, notre nature ne nous soufflent pas le secret du mystère?

PAUL. — Que veux-tu? tous les parents sont comme ça. Ils sont instinctivement furieux que le mystère, dont ils ont usé et souvent abusé, devienne le plaisir et crée l'émancipation de ces enfants auxquels ils ont si jalousement caché « l'arbre de la science ». Eh bien! la bonne tactique, c'est de leur rendre la pareille, et de ne jamais parler des félicités intimes. Faire comme si elles n'existaient pas, puisque c'est la convention de toutes les relations de famille et du

monde. Comprends-tu, ma petite Georgette?

GEORGETTE. — Très bien!... Je ferai la sainte Nitouche! A la plus petite allusion, je prendrai des airs scandalisés!... (*Riant, elle se blottit contre lui.*) Paul, scandalise-moi un peu, en attendant?...

PAUL, *ravi, l'embrassant.* — Vous êtes une petite polissonne que j'aime, madame!

L'arrivée se fait chez les Moriceau. Chacun prend un maintien. On dissimule la gêne du premier contact en exagérant les effusions et les exclamations. Les généralités épuisées, la conversation devient difficile à cause de cette satanée question à laquelle tous pensent sans en parler. Sous un prétexte quelconque, maman Léonie emmène Georgette dans sa chambre. Les deux hommes restent seuls.

MORICEAU, *cordial.* — Eh bien! mon gendre, fatigantes, hein! toutes ces cérémonies et formalités matrimoniales?

PAUL, *très simple.* — Mais du tout, beau-père, je vais à merveille.

MORICEAU. — Et dites-moi, entre nous, cette pauvre Georgette, un peu lasse?

PAUL, *jouant l'étonnement.* — Lasse? non, pourquoi? Elle m'a dit ce matin qu'elle ne s'était jamais sentie si bien portante.

MORICEAU. — Ah! tant mieux!... tant mieux!... (*Embarrassé.*) Alors, je vois que...

Il s'arrête.

PAUL. — Vous voyez quoi, beau papa?

MORICEAU, *qui n'ose pas aborder nettement la*

question. — Eh bien! mais que vos premières heures de ménage se sont bien passé?... sans incident?

PAUL. — Sans aucun incident...

MORICEAU. — Ah!... sans aucun incident?...

PAUL. — Évidemment!... Pourquoi voulez-vous?... Nous avions un excellent appartement, un grand appétit pour la petite dînette d'hier soir... Ensuite, une bonne causerie pendant laquelle nous avons beaucoup parlé de vous... de vous deux... Enfin, sommeil bien gagné, après une pareille journée!

MORICEAU. — De sorte que?...

PAUL. — Quoi?

MORICEAU. — Rien!... Je voulais dire : Vous aviez une chambre confortable?...

PAUL. — Oui... oui... On nous avait soignés... C'était parfait!...

MORICEAU, *très gêné, cherchant toujours la transition qu'il ne trouve pas.* — Enfin, vous êtes contents?... tous les deux?

PAUL. — Tous les deux!... Moi, je serais bien difficile de ne pas l'être, avec une femme aussi délicieuse que Georgette.

Le sujet étant décidément inabordable, les deux hommes se mettent à parler affaires et actualités politiques.

Dans la chambre de Mme Moriceau. — Le « sujet » a été encore plus difficile à approcher pour maman Léonie, qui vis-à-vis de sa fille s'est toujours placée en mère d'essence idéale, ayant enfanté par l'opération du Saint-Esprit.

Léonie, *embrassant Georgette pour la dixième fois, sans pouvoir amorcer une question possible.* — Enfin, tu es heureuse?

Georgette, *naturellement.* — Mais, très heureuse, maman.

Léonie, *hésitant.* — Tu ne vois rien à me confier qui ait provoqué chez toi un bouleversement?... une révolution?

Georgette, *adorable de naïveté.* — Rien du tout!... Une révolution?... Pourquoi veux-tu?

Léonie, *embarrassée.* — Je ne sais pas... Je dis cela à cause de la transition... Tu étais habituée à la vie de famille... à ta chambrette... Et puis, tout d'un coup...

Georgette. — Oh! mais nous étions très bien installés, à l'hôtel!... En arrivant, hier soir, on a rangé avec Paul toutes nos petites affaires... Puis dîner en tête-à-tête... Ce qu'on a causé!... Et surtout ce qu'on a parlé de vous!

Léonie, *émue.* — Ah!

Georgette. — Tout le temps!... Paul vous aime beaucoup... Il a même un faible pour toi...

Léonie, *après une hésitation.* — Et... vous avez bien dormi?

Georgette. — Admirablement! Après une journée aussi remplie, tu comprends?

Léonie. — Alors, tu n'es pas fatiguée?... tu te sens comme à l'ordinaire?

Georgette. — Que tu es donc toujours

inquiète et agitée, ma pauvre maman! (*Candide.*) A quel propos ne me sentirais-je pas comme à l'ordinaire, puisque je te dis que j'ai dormi comme une marmotte!...

Pas moyen, décidément. Maman Léonie y renonce. La conversation s'éteint, on va retrouver le père et Paul, et après quelques banalités finales, le vieux ménage et le nouveau se séparent, le vieux cherchant à égayer sa tristesse, le jeune à dissimuler sa joie.

MORICEAU, *seul avec sa femme, la regardant.* — Rien pu savoir!... Et toi?

LÉONIE. — Moi non plus... Elle ne m'a parlé que de leur installation à l'hôtel... du dîner... de leur bon sommeil...

MORICEAU. — Lui aussi!... Ah! ça, dis donc? j'en suis à me demander si ce gaillard-là n'a pas tout simplement pioncé comme une toupie?... Ah! si je savais qu'il a commis une pareille goujaterie!...

LÉONIE. — Non!... je suis sûre que non!... Seulement, il nous était impossible à tous aujourd'hui de... traiter la question... Il y avait une pudeur instinctive : pour nous, à avouer que nous avons pratiqué des choses que nous tenions pour répréhensibles, puisqu'on les avait cachées; pour eux, à dire qu'ils les connaissaient à leur tour, et qu'ils ne les trouvaient pas si horrifiques. Plus tard, quand la pratique de la vie aura usé ce mensonge de façade et d'éducation et qu'elle nous aura descendus du piédestal de

parents pour nous remettre, comme les enfants, simples êtres humains, alors, on pourra causer.

MORICEAU, *après avoir réfléchi.* — Tu disais tout de suite que tu étais sûre... de la chose?... Comment?

LÉONIE. — Oh! simplement par l'attitude de Georgette. On sent que pour tout son être, aujourd'hui, Paul est le numéro un, et nous le numéro deux. Sans doute, elle a été très affectueuse; mais l'affection, c'est toujours le numéro deux de l'amour. Ça y est, je te dis; et nous voilà bien seuls.

MORICEAU. — Très seuls! C'est drôle! j'éprouve une singulière impression... Je te regarde; il me semble que nous nous retrouvons moins papa et maman, davantage mari et femme?

LÉONIE. — C'est bien en nous, en nous deux maintenant qu'il faudra chercher un peu de bonheur!

MORICEAU, *venant embrasser Léonie.* — Ma pauvre femme!... Tiens! Allons dîner au restaurant... nous mangerons une bisque!

LES VALETS

A Urée-les-Bains, le fameux Hôtel International qui, avec ses prétentions de palais, et son clinquant de faux grand luxe, a été sacré par le snobisme l' « hôtel le plus chic de l'Europe », parce qu'on y paye une chambre cinquante francs, une côtelette cent sous et un œuf deux francs. Y descendent donc les multi-millionnaires, ou ceux qui veulent le paraître, les usés de toutes les jouissances, qui viennent essayer le prodigieux matériel d'inquisition pour jobards à exploiter, que l'on trouve à Urée. La plupart de ces grands fêtards et grands malades amènent leurs domestiques. De cette façon, on peut imprimer sur la liste des étrangers : « M. Tartempion et sa suite », « Mme Branchut, une gouvernante, etc. » Or, quels domestiques ? Non pas de l'espèce des serviteurs d'autrefois, qui étaient les amis de leurs maîtres, non pas de ces braves gens comme il y en a encore, qui servent honnêtement, mais de cette race de « larbins de riches », gens de grande maison, comme ils disent : les hommes, vêtus en gentlemen, glabres, l'œil faux, l'attitude insolente; les femmes, félines et doucereuses devant les maîtres, derrière cette façade hypocrite, fourmillant de vices comme les hommes et, comme eux, cherchant à les satisfaire.

A l'hôtel, l'heure du dîner « des gens ». Non pas un office, mais une belle salle à manger, avec

salon d'attente. Sur la table, très élégamment disposée, de l'argenterie, des fleurs, un menu complet. Pour le service, des maitres d'hôtel en habit, comme à l'étage au-dessus.

Le Maitre d'hotel, *gravement à la porte du salon.* — Ces dames sont servies.

On passe à table avec cérémonie. Chic anglais. Les hommes, à la boutonnière ornée d'une rose ou d'un œillet, offrent le bras aux femmes qui, elles aussi, ont fait toilette, corsages ouverts, des bijoux, des fleurs.

M. Paul, *à M. Alexis, valet de chambre de M. Negropoulo, financier.* — La présidence est à la haute banque.

On s'installe. Le potage est servi. Chacun s'occupe galamment de sa voisine.

M. Charles. — A propos de banque, est-ce que ton bourgeois n'a pas eu quelques difficultés? J'ai vu dernièrement dans le *Journal*...

M. Alexis. — Je te crois, il a frisé la correctionnelle... frisé au petit fer. Un soir, j'ai bien cru que ça y était; les flics avaient cerné l'hôtel.

M. Antoine. — Oui, mais c'est un rude malin.

M. Alexis, *avec mépris.* — Une rude fripouille, surtout. Il a toujours un fonds de réserve pour arroser au dernier moment. C'est égal, cette fois, il a eu chaud, le patron! C'est pour ça que nous sommes ici; il s'est tracassé, ça lui a fichu de l'acide urique!

M. Clément. — Ce qui en a fichu au mien,

c'est qu'il a pris une pelle dans la conférence internationale pour l'affaire de la Mingrélie.

M. LÉONARD. — On disait pourtant que c'était un des forts de la diplomatie ?

M. CLÉMENT. — Fort ? oh ! la ! la ! S'il m'avait pas ! On cause le matin pendant qu'il se passe au vernis; je lui souffle ses notes aux puissances. C'est moi qui ai arrangé le conflit des Balkans. Sans ça c'était la guerre aux quatre coins de l'Europe. Mais je voulais avoir mon été tranquille.

M. GILBERT. — Oh ! puis, vrai, se battre pour toute cette clique de dirigeants !

M. PAUL. — Sûr que c'est pas à faire. La guerre ne sert qu'à défendre l'auge des exploiteurs, et ils le sont tous.

Mme EUGÉNIE. — Tous, non, il y a des exceptions. Ainsi, madame...

M. ANTOINE. — Ohé ! l'ingénue qui croit à la vertu de « sa madame » ! Pauvre chatte ! Savez-vous ce qu'elle économise avec sa fabrique de chaussures ? Un demi-million par an, et ses ouvriers gagnent cent sous par jour, et vous soixante francs par mois. C'est-y de l'exploitation, oui ou non ?

M. CHARLES. — Eh bien ! et mon type, qui se fait quatre millions par an avec ses magasins universels !

M. LÉONARD. — Et le mien, qui a des mines dans l'Alaska ! Ce qu'il doit en faire crever des humains, là-dedans !

Mlle Lucy. — Et la mienne, qui possède les fameuses eaux de Marizy-les-Bains — *Source Royale;* dix mille bouteilles par jour! Il y a beau temps que la *Source Royale* est à sec. C'est une usine souterraine, avec laboratoire de chimie, qui fabrique aujourd'hui *la plus pure des eaux de table.*

M. Clément, *à M. Julien.* — Qu'est-ce qu'il vend, ton singe?

M. Julien. — Rien. Un aristo, château féodal, des terres. Il pressure les populations agricoles.

M. Paul. — Moi, le mien brocante des tableaux de maîtres! Chefs-d'œuvre pour galeries de milliardaires américains. Ah! mes enfants, si vous voyiez ce maquillage!

M. Gilbert. — Mon patron, lui, maquille la littérature. Des pauvres bougres, qui ont du talent, lui apportent des romans, des pièces. Il donne le coup de pouce, la signature. Ça y est. Il empoche la forte somme, les rosettes, l'Académie. Les autres crèvent de faim à cinquante centimes la page.

M. Paul. — Je vous le disais, n.. de D....! Tous, partout, des exploiteurs, des voleurs! Et on ménagerait ces oiseaux-là! Ah! non; vous entendez, mademoiselle Eugénie?

Mlle Eugénie. — Je ne dis pas; Madame est peut-être une canaille, mais elle donne beaucoup.

M. Clément. — Donner?... Bien sûr qu'ils

donnent, pour poser à la philanthropie, pour nous écraser sous leurs bienfaits; mais faut voir le ton et l'insolence.

M. Léonard. — Quand ils donnent, ils ne font que restituer; on ne leur doit rien.

M. Julien. — N'empêche qu'on est obligé de servir.

Mlle Justine. — Oh! le moins possible. On en fait toujours assez pour leur argent.

M. Paul. — Parbleu! on sert, parce que c'est trop dur d'avoir un métier et de gagner sa bonne vie; sans ça!...

M. Alexis. — Et puis, est-ce qu'on sait?... si la grande lessive sociale arrive, il faut être là pour prendre leur place.

Mlle Flora. — Bah! Il y a quelquefois de bons moments. On ne s'embête pas ce soir. Qu'est-ce qui paye le champ...?

M. Clément, *au maître d'hôtel.* — Est-ce qu'on peut coller quelques bouteilles sur la note des singes?

Le Maitre d'hôtel, *complice.* — Mais oui, on leur chargera les imprévus, allez donc!

Le champagne est apporté. Les coupes se remplissent. La gaieté monte.

Mlle Flora. — C'est pain bénit, de leur faire des farces.

M. Charles, *confidentiel.* — Oh! que je vous en raconte une! Mon type reste dans son plumard

le matin, pour boire son eau. Position horizontale, prescription du docteur.

Tous. — Comme le mien !

M. Charles. — Paraît que ça les rince mieux. C'est moi qui suis chargé de lui apporter le bouillon tout frais de la source. Plus souvent, que je vais aller faire un kilomètre et descendre les escaliers! Je lui colle l'eau du robinet des water. Et il la déguste, que ça fait plaisir à voir! (*On rit.*) Une heure après, il urine, dans un bocal gradué, aussi clair que de l'eau de source, c'est le cas de le dire. Et il est enchanté. « Elle est merveilleuse, dit-il à tout le monde; seulement, il faut venir la consommer sur place. » (*On se tord.*)

Mlle Flora. — Il n'y a que la foi qui sauve. Et ils ont tous des manies. Ma patronne me rase tous les jours, avec sa constipation. Quand une matinée se passe sans résultat, elle est d'une humeur de chien; elle geint, pas moyen de sortir. Alors, moi, pour être tranquille ici, je lui fourre une petite purge dans son verre du soir. Elle est enthousiasmée de sa cure, et le docteur est abruti!... Tous les matins, il demande à voir la matière, parce que, comme l'eau de source est astringente, c'est le premier cas qu'il voit en sens contraire! Il va en faire une communication à l'Académie! (*On se retord.*)

M. Clément. — Moi, c'est à Paris que j'ai fait la meilleure. Le macaque était à Constantinople

pour une mission diplomatique; ma femme pince la scarlatine. Pour ne pas la gober, moi, en cohabitant, je descends ma légitime dans l'appartement. On l'a soignée trois semaines dans le lit de Monsieur. A son retour, ce qu'il était content, Monsieur, de rentrer chez lui! Et comme il voyage toujours avec une pharmacie d'antiseptiques et qu'il a un appareil pour désinfecter les chambres d'hôtel, vous voyez ça d'ici?

M. Alexis. — Il a mouché la scarlatine?

M. Clément. — Non; il a toujours une veine de c..., ce qu'il est! (*A miss Angell, qui prend des airs effarouchés.*) Nous scandalisons l'Anglaise.

Miss Angell. — Moâ, je étais toujours correcte.

Mlle Cécile. — Seulement, vous couchez avec votre maître quand sa femme n'est pas là.

M. Clément. — L'Entente cordiale!

Mlle Cécile, *à miss Angell.* — Ah! pas la peine de nier; j'étais, avant-hier, dans la chambre d'à-côté, pendant... l'opération.

Miss Angell, *candide.* — C'était la nuit... sans lumière, donc pas impropre... Chez nous, pour la vertu, quand on peut pas regaâder, c'était siouffisant.

Tous, *très amusés à Fraülein.* — Et en Allemagne?

Fraulein. — En Allemagne, regarder, ça on peut faire. Moi, en France, che regarde beau-

coup et chécoute les batrons pur puvoir envoyer à un monsieur le lieutenant que je che connais là-bas des betites renseignements.

Le Maitre d'hôtel. — Si ces dames et ces messieurs veulent venir pour le repas des chiens ?

M. Paul. — Ah ! zut, pour les sacrés cabots ! On ne se dérange pas, ce soir : on cause.

M. Charles, *au maître d'hôtel.* — Fichez-leur ce que vous voudrez... S'ils crèvent, tant mieux !

M. Alexis. — Ah ! oui, par exemple ! En voilà encore une manie des bourgeois, de voyager avec leurs sales toutous !

Mlle Cécile. — Et les bourgeoises ?... c'est pire ! (*Imitant.*) « Je vous confie Dick, faites-y bien attention !... Ne donnez pas de poulet à Mireille, pauvre fille ! ça la dérange !... Comment Nelusko a-t-il fait ses affaires, aujourd'hui ? Mal ?... Alors, un petit lavement demain ! » Ah ! malheur ! Et dire qu'elles aiment mieux ces animaux-là que leurs enfants.

Mlle Justine. — Parce que ça ne les vieillit pas. Moi, chez nous, j'ai liquidé l'habitude. Trois chiennes de suite.. Un bain la nuit, en hiver... un mois ou deux après les pauvres bêtes s'éteignaient comme la Dame aux Camélias.

Le dîner s'achevant, la conversation générale s'éparpille en petites causeries à deux. On se groupe, on marivaude, on flirte.

M. Gilbert, *à Mlle Flora... continuant un*

duo. — Je vous assure que ce n'est pas le simple désir. Il y a plus, beaucoup plus.

Mlle Flora, *souriant*. — De la passion ? Vous croyez à ça ?

M. Gilbert, *ciselant ses phrases*. — J'y crois depuis que je vous ai rencontrée ici. Je ne peux pas vous traduire assez ce qui se passe en moi ; c'est du trouble, de l'angoisse. Je ne pense qu'à vous. Je ne vois que vous, et quand vous disparaissez au tournant d'une porte ou d'un vestibule, je reste là, mes yeux ravis, laissant vivante à mon cerveau la vision délicieuse de vos mouvements et de votre charme.

Mlle Flora. — La jolie phrase ! Elle est de vous?

M. Gilbert, *qui l'a apprise dans un manuscrit de son maître*. — Mais certainement ! Ne me croyez-vous pas capable ?... Et elle est encore si loin de ce que j'éprouve. Il y a plus de beauté jeune dans une seule de vos fossettes que sous le maquillage de toutes les princesses qu'on admire ici. Pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer ?

Mlle Flora, *conquise*. — Je n'ai pas dit que je ne voulais pas. J'ai dit que ce serait trop peu de plaisir pour beaucoup de regret, puisque vous partez dans trois jours pour rentrer à Paris avec votre type.

M. Gilbert. — Eh bien ! rentrez-y aussi... Vous avez bien de l'influence sur votre madame?

Mlle Flora. — Sur Castorine ? Ah ! oui, vous

savez pas? Je l'ai surnommée Castorine parce que son amant s'appelle M. de Polux... peau de luxe, comme nous disons à l'office. (*Poseuse.*) On a de la littérature aussi.

M. GILBERT, *souriant.* — Du calembour, la fiente de l'esprit qui vole, dirait Victor Hugo. (*D'un autre ton.*) Dites donc alors, elle rentrera volontiers si son amant est à Paris?

Mlle FLORA. — Mais pas du tout, il est arrivé ici depuis deux jours; truc convenu. Madame s'est fait porter malade et ordonner les eaux pour avoir une lune de miel tranquille, loin de son mari.

M. GILBERT. — Eh bien, prévenons-le, le mari, une lettre anonyme à M. de Chaintrey. Il arrive, surprend les amoureux, pétard, scandale, Madame est obligé de partir et nous nous retrouvons.

Mlle FLORA, *sans hésitation, admirative.* — Ça y est! Vous avez des idées, vous!

M. GILBERT, *s'asseyant pour écrire.* — Des idées, et le style qu'il faut, vous allez voir: « Monsieur, un de vos amis les plus dévoués, indigné de la conduite de Mme de Chaintrey, croit devoir vous prévenir: Votre femme n'est venue à Urée que pour rejoindre son amant, M. de Polux. Leur liaison est si publique que tous les honnêtes gens en sont scandalisés. Il est temps que vous avisiez! » (*Cachetant.*) Après-demain, Othello sera là.

Mlle Flora, *se laissant asseoir sur les genoux de M. Gilbert.* — Vous êtes un petit homme que j'aime.

M. Gilbert. — Alors, à quelle heure les derniers outrages?

Mlle Flora, *riant, bas.* — Ce soir, quand Castorine dormira.

Ils s'embrassent.

Tous, *s'exclamant.* — Eh! là-bas, les amoureux?... Il y a de la lumière.

Depuis un instant les sonnettes des maîtres commencent à carillonner à tous les étages.

M. Alexis. — Onze heures! Faut aller coucher la ménagerie!

Au 37. Chambre de Mme de Chaintrey. Flora, exquise de prévenances, sourires respectueux, regards de chien fidèle, aide sa maîtresse pour les soins du soir; elle range sur la table une ravissante robe de mousseline en dentelles sur laquelle elle jette un regard d'envie.

Mme de Chaintrey, *dans la situation où elle est, se sentant le besoin de conquérir sa caméristе.* — Je crois que vous m'êtes bien dévouée, Flora?

Mlle Flora, *yeux blancs.* — Oh! madame!... Je me jetterais au feu pour Madame.

Mme de Chaintrey. — Il me semble que cette robe vous ferait plaisir? Prenez-la.

Mlle Flora, *se confond en remerciements, puis à part.* — Elle me la donne pour me corrompre... Quelle rosse!

TABLE DES MATIÈRES

6761. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.

